

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>							

Le Publiciste Française.

VOL. II

Publié par la SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS FRANÇAISES, Montréal, Canada
1ER AVRIL 1888.

No. 7

LE SEQUESTRE

Par *JULES de GASTYNE*



LE SÉQUESTRE

PREMIÈRE PARTIE

I

— V'là vot'lait, mam'selle Lili.

— Merci, m'ame Bourgeois... Posez-le sur la com-mode.

Par la porte entre-bâillée, une grosse main se montra, tenant une boîte au lait en fer-blanc, puis à la main succéda le corps tout entier d'une femme de quarante ans, la figure couperosée, enveloppée dans un châle passé de mode et de couleur, coiffée d'un bonnet du matin, dont les bandes lui battaient le front, l'œil rond et perçant.

Elle jeta un coup d'œil dans la chambre, aperçut Lili couchée et poussa une bruyante exclamation de surprise.

— Pas encore levée, paresseuse ? Serions-nous indisposée ?

— Du tout, mais j'ai veillé tard, hier soir.

— Vous vous abîmez les yeux, mon enfant.

— Il faut bien travailler, quand on a de la besogne pressée.

La jeune fille, car c'est une jeune fille que nous présentons à nos lecteurs, s'était dressée à demi sur son séant.

— Quelle heure est-il ?

— Il pointe sept heures, mademoiselle, et le soleil est déjà haut.

— On ne s'en aperçoit guère chez vous.

Et Lili éclata de rire.

M^{me} Bourgeois, légèrement vexée, fit observer sentencieusement à la jeune fille qu'elle n'était pas au premier, dans un appartement de quatre ou cinq mille francs, pour avoir à flots le soleil et la lumière, mais dans un petit cabinet de quinze francs par mois.

— Et c'est encore beaucoup pour ma bourse, ajouta Lili, en sautant à bas de son lit.

— Alors, mademoiselle, observa sévèrement M^{me} Bourgeois, on ne se plaint pas.

— Mais je ne me plains pas, je plaisante... Quel temps fait-il ?

— Il fera beau, à ce qu'il me semble.

La concierge avait déposé sa boîte au lait sur la com-mode de la jeune fille.

Elle se disposait à se retirer.

— Mademoiselle n'a pas besoin de moi ?

— Non, Madame Bourgeois.

— Du reste, si vous avez besoin, vous connaissez le signal.

— Oui, oui, soyez tranquille.

— Mais pas avant une demi-heure, toutefois, rapport que je vais faire une commission pour mon locataire du premier.

— Ah ! le premier est loué ? demanda Lili.

— D'hier, oui, mademoiselle, répondit la portière en se rengorgeant, et pour une négociation bien menée, ç'a été une négociation bien menée, je m'en flatte.

— C'est une famille ?

— Non, mademoiselle, un jeune homme tout seul, quelqu'un de la haute.

Lili éclata de nouveau.

— Ah ! ah ! Et à quoi avez-vous vu ça ?

— A quoi ? dame ! on a de l'œil d'abord. Et puis, c'est tout jeune encore, et décoré déjà : une rosette grosse comme un chou !

— Diable ! s'écria la jeune fille avec une feinte admiration.

Puis elle ajouta :

— Vous voilà enfin au comble de vos vœux : un homme seul, sans chien, sans enfants ?

— Si je disais qu'il est sans chien, je mentirais, vu qu'il en a un et qu'il est même énorme.

— On ne peut pas tout avoir, murmura Lili, avec une légère pointe d'ironie que la brave femme ne saisit pas.

— Enfin, tel qu'il est, je m'en contente, dit M^{me} Bourgeois. Mais je voudrais que vous le voyiez. Voilà un jeune homme ! et mia...

La jeune fille secoua la tête.

— Oh ! c'est inutile, madame Bourgeois, ni son minois ni sa toilette ne me tenteraient.

— Oui, je sais, votre cœur est pris.

— Depuis longtemps.

— M. Armand ?

— Vous le connaissez ?

— Je l'ai vu assez souvent avec vous. Il est gentil.

— Et doux, comme il faut.

— Oui... je n'ai qu'à me louer de sa politesse.

— Nous devons nous marier dès que nous aurons l'âge et que nous gagnerons assez.

— Que fait-il ?

— Il est employé dans une maison de banque.

— Et vous croyez ?

— Quoi ?

— Qu'il ne vous manquera pas de parole ?... Ça a la tête si légère, des fois, ces jeunes gens !

— Je suis sûre de lui comme de moi, répondit sèchement la jeune fille.

— Tant mieux, car au jour d'aujourd'hui...

Lili s'était mise à sa toilette, qu'elle activait févreusement.

M^{me} Bourgeois s'aperçut qu'elle menaçait de devenir importune.

— Mais je bavarde, et ma commission... Au revoir, mademoiselle Lili.

— Au revoir, m'ame Bourgeois, et merci, répondit la jeune fille.

Puis, restée seule, elle se plongea la tête dans sa cuvette, déroula sous le peigne ses cheveux d'un blond doré, qui l'enveloppèrent d'un nuage lumineux.

Elle semblait avoir de quinze à seize ans.

Les traits étaient beaux, l'œil bleu, vif et intelligent.

La chair était d'une blancheur de lait.

Elle était surtout ravissante à cette heure où nous la présentons à nos lecteurs, encore rosée de la chaleur du sommeil, l'haleine fraîche, le regard reposé et calme, la lèvre souriante, l'esprit plein de gaieté et de chansons, s'épanouissant sous le soleil dont un rayon venait enfin d'atteindre la tabatière, mettant dans la chambrette une raie lumineuse dans laquelle les grains de poussière dansaient.

Il y avait plusieurs mois que Louise ou plutôt Lili — car elle n'était connue dans la maison que sous ce sobriquet — avait perdu sa mère, dans cette chambre même où elle était maintenant... sa mère morte presque de chagrin, après une vie de privations et de dénûment... Elle était restée toute seule, sans amis, sans autre protecteur que la concierge, que nous venons de voir chez elle, et le jeune homme dont il a été question plus haut. Ce garçon, son ancien voisin, avait été l'amî, le compagnon de misère de l'enfant.

Il avait vécu dans une mansarde, près de celle qu'elles habitaient elles-mêmes, et ne les avait jamais oubliées depuis qu'il gagnait plus d'argent, qu'il avait un emploi plus rémunérateur... Tous les dimanches et tous les jours de fête, il accourait dès le matin chez Lili et l'emmenait promener aux environs de Paris, en tout bien, tout honneur, comme deux fiancés qui doivent s'épouser et qui se respectent...

C'était à lui que la jeune fille pensait en faisant sa toilette... Elle pensait que deux jours à peine la séparaient encore du dimanche, qu'elle le verrait et qu'ils

iraient loin, bien loin... Ils devaient pousser leur excursion jusqu'à Versailles... Cela avait été décidé le dimanche précédent.

Mais on attendant il fallait aller travailler.

Pourvu que le temps ne changeât pas d'ici dimanche.

De temps à autre, la jeune fille, tout en tordant ses épais cheveux, jetait un coup d'œil vers le carré d'azur que lui laissait voir son étroite fenêtre... Quelques flocons blancs de nuages, semblables à des duvets de cygne tachaient à peine sa surface éclatante...

Le ciel était au beau pour longtemps.

Dimanche ils auraient une journée splendide !

A ce moment, huit heures sonnèrent au clocher de l'église voisine.

Lili fit un mouvement effaré.

— Huit heures déjà !... Comme le temps passe !...

Elle jeta un regard rapide à la petite glace accrochée près du lit, plaça un chapeau de paille orné d'une simple fleur sur ses épais cheveux savamment échafaudés, arrangea les plis de sa robe qu'elle venait de mettre, avala la tasse de lait que la concierge lui avait versée et passait déjà à son bras le petit sac à ouvrage qui ne la quittait jamais, quand un bruit de pas rapides se fit entendre dans l'escalier... On eût dit un homme poursuivi qui se sauvait.

Lili, surprise, presque effrayée, entre-bâilla sa porte pour regarder ; mais avant qu'elle ait pu la reformer, un homme se jetait chez elle, éperdu, échevelé, hagard, la figure sanglante.

La jeune fille poussa un cri de frayeur instinctif.

Elle allait demander du secours, quand l'homme lui prit le bras.

— Je vous en prie, mademoiselle, ne criez pas, ne me perdez pas !... Je ne veux pas vous faire de mal.

La voix était si suppliante... on lisait tant de douleur dans l'accent et sur le visage de l'inconnu, que Lili n'appela pas.

Les yeux du malheureux étincelaient.

En parlant, il avait regardé la tabatière, comme s'il avait voulu y grimper et se jeter en bas.

La jeune fille, interdite, ne savait que penser, que croire, que dire...

Elle examinait l'inconnu avec un regard où il y avait à la fois de la compassion et un reste de terreur !

Qu'avait fait cet homme pour être obligé de fuir ainsi ?

Si c'était un criminel, un assassin auquel elle allait donner asile ?

L'étrange visiteur sembla lire dans sa pensée, car il ajouta :

— Ne craignez rien, je ne suis pas un criminel... je ne suis pas un coupable, je suis une victime.

L'aspect de l'inconnu était étrange, il était vêtu d'un paletot noir, avait au cou, en guise de cravate, un collier de drap noir comme en portent les ministres protestants. Ses cheveux étaient coupés court. Il ne portait pas de barbe mais son visage n'ayant pas été rasé sans doute depuis longtemps, était hérissé de poils gris et rudes qui lui donnaient un aspect farouche. Ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire et avaient une expression hagarde, comme des yeux de fou. La chemise était sale, débraillée, les chaussures boueuses... Pas de coiffure.

Jamais Lili n'avait vu quelqu'un vêtu de cette façon.

Elle se perdait en conjectures.

Elle ne savait plus ce qu'elle devait faire, puis l'heure de gagner son atelier approchait... Elle ne pouvait pas s'éloigner et laisser cet homme chez elle. D'un autre côté était-ce charitable s'il était réellement malheureux, digne d'intérêt, de le mettre dehors ?

La jeune fille était fort perplexe.

— Vous allez sortir, dit l'homme, vous avez des occupations qui vous appellent dehors ?... Que je ne vous re-

tienne pas... Offrez-moi un gîte seulement, c'est tout ce que je vous demande.

Lili avait déposé son sac.

— Je puis sacrifier une journée de travail pour sauver quelque'un. Mais qui êtes-vous et pourquoi fuyez-vous ?

De son œil perçant, l'homme examina la jeune fille, qu'il n'avait pas pris le temps de regarder encore. Une expression de violent étonnement se lisait sur son visage.

— C'est étrange ! balbutia-t-il.

Lili le regardait de son côté, de plus en plus surprise.

Pourquoi la contemplant-il ainsi ?

— Vous me rappelez, dit l'inconnu, des traits que j'ai bien aimés !

Puis il ajouta, l'air un peu égaré :

— Vous avez le regard franc, le front pur... vous ne me trahirez pas.

— Je vous jure, dit solennellement la jeune fille, si vous n'avez point fait de mal, si vous êtes seulement malheureux de faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous sauver.

L'inconnu respira.

— Oh ! merci, balbutia-t-il.

Puis il prêta l'oreille, dans une grande inquiétude.

Lili avait approché un siège.

Il s'y laissa tomber tout d'une pièce, comme brisé.

Ses yeux hagards erraient autour de lui.

Il semblait heureux, réjoui, de se sentir presque tranquille enfin ! après l'essoufflement de sa montée rapide.

Il regardait la jeune fille comme on eût regardé une madone, avec une sorte d'adoration dans les yeux.

De son côté Lili l'examinait.

Elle lui trouvait une figure bonne, maintenant.

Il y avait dans son œil de la douleur, mais en même temps une grande douceur.

Son front, ravagé, creusé de rides, d'un ton d'ivoire, vieilli, dénotait la souffrance.

Les cheveux se tenaient droits, hérissés, comme s'ils avaient poussé sous le coup d'une épouvante continuelle. Les membres avaient par moments des sursauts nerveux.

L'homme faisait à l'enfant l'effort, avec sa face parcheminée, de quelque martyr oublié dans un *in-pace*, desséché par toutes les horreurs d'une consommation lente...

— Ainsi, monsieur, dit-elle pour rompre le silence, vous avez beaucoup souffert ?

L'inconnu se redressa brusquement, comme on sursaut.

Un sourire ironique plissa ses lèvres.

— Peut-on appeler souffrance une agonie de seize ans ?...

La jeune fille tressaillit.

— Seize ans !...

— Seize ans sans voir le jour, sans aspirer l'air, la lumière, reprit l'homme d'un ton sombre. Seize ans muré dans une cellule comme dans une tombe !

— Mais qu'aviez-vous fait ? demanda Lili.

L'homme eut un geste farouche :

— Rien...

— Bien ? se récria la jeune fille...

— Rien. J'ai épousé une jeune fille que j'aimais.

— Mais quels sont les misérables ?...

— Mon frère et sa femme. J'étais riche ; ils ont voulu avoir ma fortune.

— C'est horrible !

— Cela dépasse en horreur tout ce qu'on peut imaginer. Pourtant, s'il me l'avaient demandé, je leur aurais tout laissé. Que m'importait la richesse ? Celle que j'aimais était pauvre. Nous aurions vécu de peu tous les deux, enfouis dans notre amour.

— Elle vit encore ?

— Je ne sais pas... Depuis seize ans, je n'ai entendu parler de rien, ni de personne. J'ai été retranché brusquement du nombre des vivants.

Il s'arrêta...

Il lui avait semblé entendre un bruit au bas de l'escalier.

Lili elle-même écoutait, inquiète aussi, prise d'une grande pitié.

Mais ils s'étaient trompés.

La maison avait repris son grand calme, dans lequel ils semblaient enfouis tous les deux.

— Ce qui m'a été le plus pénible, reprit l'inconnu, c'est qu'elle a pu croire que je l'avais oubliée. Elle a dû me maudire, et sa malédiction m'a porté malheur. Je la laissais sans ressources avec un enfant. Qu'est-elle devenue ? Qu'est devenu notre enfant ? Oh ! si j'avais pu m'échapper plus tôt, j'aurais eu quelque espoir de la retrouver, de me faire pardonner ! Mais, vit-elle encore seulement ? Mon abandon ne l'aura-t-il pas tuée ?

Lili guettait ses paroles, très attentive.

Une idée étrange lui était venue, subitement.

— Il y a seize ans ? demanda-t-elle.

— Il y a seize ans... répondit-il.

Puis il ajouta :

— Auriez-vous entendu parler d'une histoire pareille à la mienne ?

— Il y a seize ans, murmura sourdement Lili, ma mère a été abandonnée par celui qui l'aimait, par son mari. Et elle ne l'a jamais revu.

L'étranger regarda la jeune fille d'un air égaré.

— Votre mère ? bégaya-t-il.

— Oui, pour ma mère aussi, poursuivit l'enfant, la douleur a duré seize ans. Pendant seize ans, elle a pleuré et souffert. J'ai bu la douleur à côté d'elle et je me suis nourrie de ses larmes ! L'homme qu'elle aimait était un étranger, un Anglais.

L'homme fit un bond sur son siège.

Il était devenu livide.

— Un Anglais ? Vous savez son nom ?

— Thomas Moore !

L'inconnu se leva tout droit.

Puis ses bras se tendirent.

Il attira à lui la jeune fille stupéfaite, l'arrosa de sanglots.

— Ma fille !... ma fille !...

Il y eut un moment d'effusion impossible à décrire.

Son père ! O'était son père !...

Il se tinrent longuement embrassés.

Il demanda des nouvelles de la mère.

Elle était morte.

Morte en le maudissant peut-être ?...

Non, non... elle n'avait jamais douté de lui.

Il ne pouvait se lasser de regarder la jeune fille.

Ses yeux avaient des lueurs d'extase.

Mais brusquement il reprit sa terreur première.

Des pas rapides montaient l'escalier.

— Ce sont ceux qui me chassent, dit-il.

Et il chercha un endroit pour se cacher.

Lili, affolée, cherchait aussi.

Mais la pièce était petite, sans issue.

— Ils me passeront sur le corps, fit la jeune fille, d'un air farouche... Il me mettront en pièces plutôt que de vous arracher de mes bras.

— Ils tiennent tant à me reprendre, dit-il, il y va pour eux de la fortune, de la vie, de l'honneur, de la liberté !... C'est ma vengeance qu'ils veulent étouffer !...

Un éclair de haine brilla dans ses yeux fiévreux.

— Car ils savent bien que je me vengerai, que je me suis enfié pour me venger ! Et je n'ai pas que mes souffrances à venger, j'ai ses douleurs aussi, sa mort à leur faire payer.

— Mais de quel droit vous poursuivent-ils ? demanda Lili.

— Du droit qu'on a toujours de faire renfermer un fou furieux qui s'est évadé...

— Un fou furieux ?

— C'est comme fou qu'on m'a détenu pendant seize ans !

Le bruit se rapprochait.

On entendait des voix maintenant à l'étage au-dessous.

Thomas Moore tordait ses mains.

— Oh ! être pris maintenant, être repris après t'avoir retrouvée ! Être séparé de toi, comme j'ai été séparé d'elle !... Encore le cabanon, les nuits sinistres pleines de hurlements.

Lili s'approcha, s'efforçant d'être calme.

Elle avait pris une grande résolution...

Elle lui désigna un placard étroit, ouvert près du lit. — Pouvez-vous entrer là ? Aurez-vous le courage d'y rester sans mouvement, sans respirer presque ?

— Je mourrais plutôt que de me trahir.

— Faites vite !

Thomas Moore se précipita.

Il était temps.

On frappait à la porte.

Lili s'empressa d'ouvrir.

Elle avait mis de l'ordre dans la chambre, repris son sac comme si elle allait sortir...

Trois hommes envahirent la pièce étroite.

— Je vous dis que vous êtes fous, criait la concierge derrière eux, plus fous que l'homme que vous poursuivez... Nous n'avons pas d'aliénés ici, pas vrai, mam'zelle Lili ?

Lili, la peau frissonnante d'angoisse, demanda du ton le plus naturel :

— Qu'y a-t-il ? Que me veut-on ?

— Ils cherchent un fou qui s'est évadé.

— Mais oui, j'ai beau leur dire...

Elle se tourna vers les hommes dont les yeux avides fouillaient la pièce.

— Vous voyez bien qu'il n'y est pas !...

Un des agents s'était baissé.

Il montra des traces de pas sur le plancher.

— Vous n'êtes pas sortie ce matin, mademoiselle ? Et cependant voilà des pas tout frais...

Lili, à demi morte ne répondait pas.

— C'est moi donc, dit la portière, qui lui ai apporté son lait à cette petite.

La fille de Thomas Moore leva les yeux au ciel en signe de reconnaissance.

Elle se croyait sauvée, quand un des agents, désignant la porte dissimulée dans la tapisserie, s'écria :

— Vous avez la clef, mademoiselle ?

Lili, défaillante, s'appuya au mur pour ne pas tomber.

La concierge éclata de rire.

— Un homme dans un placard, maintenant ! — N'allez-vous pas chercher aussi dans la table de nuit ?...

Mais à ce moment, elle aperçut le visage décomposé, livide, de la jeune fille, et elle s'arrêta tout interdite...

II

Dix-sept ans environ avant ce que nous venons de raconter, par un de ces dimanches de juin dorés de soleil et bleus d'azur où tout Paris, non le tout Paris des premières et des élégances, mais le tout Paris des premiers étages, des boutiques, des cinquièmes et des mansardes, des quartiers élégants et des quartiers pauvres, semble se ruer dehors, et bat les rues, les places, les boulevards d'un flot humain incessant, où les voitures pressées sur la chaussée se heurtent, se rasent, s'enchevêtrent avec des petits cris d'effroi partant à droite et à gauche, poussés par les femmes ou les jeunes filles qui s'y étalent, les frisons au vent, les jupes larges, dans un besoin de respirer le grand air vif ; où sur les trottoirs les piétons se serrant à s'étouffer ; donc un de ces dimanches, disons-nous, de grande foule, une jeune fille qui pouvait avoir

de dix-sept à dix-huit ans, très jolie, vêtue d'une robe simple, en cheveux, traversait avec précaution la rue Royale, quand, au tournant de la place de la Concorde, et au moment où elle atteignait le trottoir et allait y mettre le pied, elle fut en un clin d'œil renversée, piétinée, mise en lambeaux par un grand phaéton, dont le cheval accourait des Champs-Élysées avec des allures emportées.

Un cri effrayant parti de la foule.

Le jeune homme qui conduisait la voiture jeta son cheval de côté avec une telle force qu'il lui brisa presque la mâchoire, puis sans s'inquiéter de ce que deviendrait son équipage, jetant d'un geste brusque les rênes au domestique qui se tenait gravement derrière lui, il sauta à terre au risque de se broyer aussi et fendit des mains et des coudes la foule qui se pressait déjà sur le lieu de l'accident.

C'était un homme tout jeune, assez grand, très mince, d'une allure flegmatique d'Anglais. Il avait, vissé sous son arcade sourcilière, un monocle que le saut terrible qu'il avait fait n'avait même pas dérangé...

Il arrivait au premier rang des curieux au moment où deux hommes, ayant relevé la jeune fille, l'emportaient sur leurs bras dans une pharmacie voisine.

Des sergents de ville, accourus, cherchaient à mettre un peu d'ordre et à maintenir la foule...

Quand le jeune homme se montra, un murmure courut.

— C'est lui !...

Les agents aussitôt entourèrent l'inconnu et l'interrogèrent.

— Oui, c'est à moi, répondit-il, que ce malheur est arrivé.

Puis il s'informa aussitôt de la jeune fille.

Elle n'était pas morte, évanouie seulement... On espérait que ce ne serait rien, s'il n'y avait pas de lésions internes. Le visage seulement et le bras droit paraissaient contusionnés.

De son côté, il racontait ce qui était arrivé.

Son cheval, très ardent, très fort, avait eu un écart brusque, effrayé sans doute par la vue de la foule qui débouchait de la rue. Il n'en avait pas été le maître tout d'abord. Il était désolé, désespéré. Il s'offrait à indemniser largement la jeune fille. Il y avait très peu de temps qu'il était à Paris. Il arrivait de Londres. Il était venu pour le Grand-Prix.

Les agents lui demandèrent son nom.

Il le donna aussitôt.

— Thomas Moore, hôtel Windsor.

C'était sur lui maintenant que l'attention du public se portait.

On le trouvait très beau garçon, de manières aisées. Il se conduisait très bien... D'autres auraient fui ou tenté de fuir. Il avait du cœur. On voyait bien qu'il n'y avait rien de sa faute.

Il demanda d'être conduit près de la blessée.

Il partit avec les agents, et les curieux, n'ayant plus rien à voir, se dispersèrent.

Quelques minutes après, la rue avait repris son aspect ordinaire, et les nouvelles couches de public passaient indifférentes, semblant avoir balayé même le souvenir de l'accident, comme un flot qui arrive emporte les épaves que le flot précédent a laissées...

La blessée avait été transportée chez un pharmacien situé presque au tournant de la rue Saint-Honoré.

La foule l'avait suivie et se pressait devant la boutique, dont elle encombrait les abords, rendant toute circulation impossible.

C'est avec la plus grande peine que les agents qui accompagnaient Thomas Moore purent se frayer un passage.

Malgré son impassibilité toute britannique, le jeune homme, auteur involontaire de l'accident, paraissait

violemment ému quand il pénétra enfin dans la pharmacie.

La jeune fille avait repris ses sens.

Assise dans un fauteuil, un oreiller derrière le cou, elle était encore très pâle.

L'étranger fit, en l'apercevant, un geste d'admiration.

Elle était fort belle, en effet, malgré la lividité de ses joues.

Ses grands yeux bleus avaient une expression de langueur et de douceur extraordinaires.

Autour d'elle, les employés de la pharmacie apprêtaient des linges.

Une odeur d'éther et de drogues fortes traînait.

Thomas Moore s'approcha...

— Vous êtes blessée, mademoiselle ?...

Elle leva les yeux sur lui, parut s'étonner de le voir, fut émue de l'expression compatissante de sa figure.

Un sourire qui parut divin au jeune homme éclaira son visage.

— Il paraît que ce ne sera rien, répondit-elle.

— Souffrez-vous ?

— Non, monsieur.

— C'est moi qui ai eu le malheur...

— Ah ! c'est à vous la voiture ?

— C'est à moi et c'est moi qui conduisais... Jamais je ne me pardonnerai...

Il continuait de la contempler d'un air plein d'émotion.

Un frisson courait en lui, faisait tressaillir ses muscles.

Elle répondit doucement :

— Il y a un peu de ma faute aussi... Si j'avais fait attention.

— Je n'étais plus maître de mon cheval.

— Il fallait absolument que je traverso... J'étais pressée.

Il y eut un silence.

L'Anglais ne savait plus que dire, et la jeune fille semblait gênée par sa présence. Une rougeur montait aux pommettes de ses joues. Sur sa robe les traces de l'accident se voyaient encore. On avait arrosé la voie, et des taches de boue se montraient.

Par une petite plaie faite au front, des gouttes de sang perlaient, happant les frisures blondes qu'elles collaient.

Le pharmacien s'approcha avec un bandeau qu'il venait de préparer.

Au dehors, la foule était toujours grande, contenue à grand'peine hors de la boutique par les sergents de ville.

On entendait, à travers la porte fermée, son bourdonnement confus.

— Et au bras, demanda le pharmacien, souffrez-vous encore ?

— Très peu... un engourdissement seulement.

Il le fit mouvoir... à droite et à gauche, le tira, le palpa.

Elle ne cria pas.

— Et dans le corps ?

— Je ne sens rien.

— Allons, ce ne sera rien... Plus de peur que de mal.

Pouvez-vous vous lever ?

Elle quitta le fauteuil, essaya de faire quelques pas.

— Qu'éprouvez-vous ?

— Une grande fatigue.

— Oui, vous êtes courbaturée... ce n'est pas étonnant. Reposez-vous encore un peu.

Elle se rassit.

Pendant cet interrogatoire, Thomas Moore était resté silencieux, tout transi, les yeux rivés sur la blessée.

Quand elle eut été réinstallée dans le fauteuil, il s'approcha.

— Voulez-vous, mademoiselle, demanda-t-il, me donner votre nom ?

Elle le regarda, très étonnée.

— Pourquoi faire ?

Il balbutia, embarrassé...

-- Mais... pour l'indemnité... pour la perte...
Elle se mit à rire.
-- La perte? Puisque ce ne sera rien. Vous avez bien entendu.
-- Mais votre robe, votre toilette.
Elle rit plus fort.
-- Oh! ma toilette, elle en a bien vu d'autres. Je n'étais pas habillée justement. Nous avons travaillé toute la journée.
Il fit un geste de surprise.
-- Travailler?... Vous êtes ouvrière?
-- Fleuriste... un peu plus loin, de l'autre côté de la rue.
Il eut un regard suppliant.
-- Oh! permettez-moi...
-- Quoi?...
-- D'aller prendre de vos nouvelles, de vous faire accepter...
-- Vous auriez tort de refuser, mademoiselle dit le pharmacien qui passait... Monsieur vous doit un dédommagement après tout. Vous serez peut-être obligée de prendre quelques jours de repos.
Elle secoua la tête.
-- Du repos en ce moment, la veille du Grand-Prix?
-- Il le faudra peut-être... Nous verrons ça demain. En attendant il faut rentrer et vous coucher... Nous ne serons tout à fait fixés que demain.
-- D'ailleurs, dit un des agents, qui s'était approché, il est nécessaire que mademoiselle donne son nom, pour le rapport...
-- Quel rapport?
-- Nous sommes obligés de faire un rapport... ça s'est passé sur la voie publique..
Le sergent de ville avait sorti un carnet de sa poche et se préparait à écrire.
-- Berthe, dit la jeune fille.
-- Berthe? demanda l'agent... Berthe tout court?
-- Berthe tout court, 362, rue Saint-Honoré.
L'Anglais prit vivement son chapeau et sortit.
Quand, une heure après, la jeune fille rentra chez elle, amenée dans un fiacre, elle poussa des cris de stupéfaction.
Sa modeste chambre, située au cinquième, était ornée comme la devanture d'une fleuriste.
Il y avait de la verdure et des fleurs partout.
-- Une jeune camarade de son magasin, qui l'avait accompagnée, levait les bras, extasiée.
Berthe appela la concierge et lui demanda des renseignements.
Elle ne put rien apprendre.
C'était un monsieur. Il n'avait rien dit. Il avait seulement remis cette lettre.
Elle indiqua une enveloppe sur la cheminée.
La jeune fille l'ouvrit fébrilement.
Il s'en échappa deux billets de banque, deux billets de mille francs.
Sur une carte que les billets entouraient, elle lut :
"Thomas Moore... comme faible dédommagement à la frayeur qu'il vous a causée."
Elle repoussa la carte et les billets.
-- Mais je ne veux pas de cet argent, murmura-t-elle... Il faut le rendre à ce monsieur.
-- Il n'a pas laissé son adresse, fit la concierge.
-- C'est le monsieur qui a failli t'écraser? demanda Lucie, l'amie de Berthe.
-- Oui.
-- Il te doit bien ça!...
-- Sûrement, dit à son tour la portière... Puis c'est un monsieur sans doute qui en a d'autres... ça se voit... Mademoiselle serait bien godiche...
-- Je ne toucherai pas à cet argent, déclara Berthe.
Les deux femmes levèrent les bras au ciel interloquées.

Le pharmacien avait recommandé de faire coucher Berthe.
La concierge prépara la couverture.
Son amie l'aida à se déshabiller.
On avait enlevé les fleurs, dont l'odeur était entêtante.
La jeune fille resta trois jours au lit.
Quand elle descendit pour la première fois, elle apprit par la concierge que le monsieur aux fleurs était venu trois fois par jour demander de ses nouvelles.
-- Il fallait lui rendre son argent, dit Berthe.
La portière se récria.
Elle n'aurait jamais osé... Un homme si bien, si comme il faut... riche comme Crésus, sans doute. Il lui avait donné cent francs pour son dérangement... cent francs comme rien du tout, comme un autre aurait donné cent sous... Il devait être au moins millionnaire... Il ne fallait pas le froisser... C'était un jeune homme très doux, incapable de manquer à une jeune fille.
Berthe était devenue subitement très inquiète.
Cette poursuite de l'étranger cachait des desseins qu'elle redoutait.
Elle aussi, elle l'avait trouvé très bien.
Elle n'avait pu s'en défendre; pendant les heures solitaires qu'elle avait passées, elle avait pensé à lui. Sa figure avait voltigé autour de son oreiller, dans ses rideaux.
Parbleu! elle le savait bien qu'il était très comme il faut; qu'il paraissait très riche, et c'est là ce qui l'effrayait...
Pouvait-elle compromettre son avenir?
Où cela la mènerait-il?
C'était un étranger, qui quitterait Paris demain...
Pourquoi songer à lui?
Berthe avait perdu sa mère très jeune, mais elle avait été élevée par sa tante dans des sentiments très honnêtes.
La brave femme l'avait mise en garde dès son jeune âge contre les séductions des hommes.
Elle s'était bien promis de se défendre énergiquement et de n'aimer jamais qu'un homme de sa condition, qu'elle pourrait épouser.
Et voilà qu'elle se sentait prise d'une affection soudaine pour cet étranger.
Ce n'était pas son corps qu'il avait blessé, mais son cœur.
Elle restait rêveuse, n'osant plus interroger la concierge, tremblant à chaque instant de voir le jeune homme surgir tout à coup devant elle.
Si elle l'apercevait, elle le sentait, elle ne serait pas maîtresse de ses impressions... son trouble la trahirait.
Elle se hâta de s'éloigner.
-- S'il revient, dit-elle à la concierge, vous lui direz que je suis tout à fait guérie et que je n'ai plus besoin qu'il s'inquiète de moi... Vous lui direz aussi que je le remercie beaucoup de ses fleurs et de son argent, mais que je donnerai les billets aux pauvres s'il ne veut pas les reprendre.
La portière haussa les épaules d'un air indigné.
-- En voilà une commission! Si vous croyez que je vais la faire...
-- Je la ferai donc moi-même, répondit la jeune fille. Je vais vous laisser un mot pour lui.
Elle se disposait à remonter chez elle, quand elle poussa un cri d'effroi.
Thomas Moore était devant elle...

III

Le jeune homme était pâle, ému comme le jour de l'accident.
Il ôta vivement son chapeau et salua profondément la jeune fille.
-- J'ai tout entendu, dit-il.

— En ce cas, monsieur, riposta froidement Berthe, je m'étonne que vous persistiez à revenir ici.

Elle voulut s'éloigner.

Il la retint doucement.

— Écoutez-moi... une minute seulement, une seconde.

— Qu'avez-vous à me dire?... Je suis très pressée...

Puis il faut avant tout que je vous remette votre argent.

— Vous ne voulez pas le garder ?

— Non... vous ne me devez rien...

Il prit une attitude suppliante.

— En souvenir de moi...

— A quoi bon un souvenir de vous ? Pour me rappeler que vous avez failli m'écraser ?

La jeune fille éclata de rire, mais son rire fut forcé.

Le jeune homme était devenu plus pâle.

— Vous êtes cruelle, murmura-t-il.

Il y eut quelques secondes de silence.

Tous les deux étaient sortis machinalement de la maison.

Ils se trouvaient maintenant dans la rue où les passants les regardaient et les heurtaient.

Il était huit heures.

Le soleil jouait dans les verdure de l'Élysée. Le ciel était d'un azur transparent.

L'air avait cette fraîcheur tendre des matinées d'été, qui transporte et qui grise.

Des fiacres passaient à vide, la caisse rendant un son fêlé, en quête de clients.

Les portes des boutiques s'ouvraient, et de grandes flaves d'eau s'épalaient sur les trottoirs, versées par les garçons qui nettoyaient.

La rue s'éveillait, sortait de son sommeil, les yeux gros encore.

Ils tournèrent vers l'avenue, presque déserte à cette heure, qui longe le palais de l'Élysée...

Berthe voulait en finir tout de suite, se débarrasser de cette persécution dont elle se voyait l'objet.

Elle entama l'entretien nettement.

— Qu'espérez-vous, monsieur, en me poursuivant ainsi ?

— J'espère me faire aimer, répondit le soupirant. Je veux faire de vous ma femme.

Berthe secoua la tête.

Elle eut un sourire d'incrédulité.

— Votre femme ? tous les séducteurs commencent par faire de semblables promesses. Mais je ne m'y laisserai pas prendre.

— Je suis sincère, je vous le jure.

— En ce moment, peut-être, puis vous réfléchirez.

— C'est tout réfléchi. Depuis trois jours j'y pense. Depuis que je vous ai vue, je ne pense qu'à cela, qu'à vous. Je ne puis pas penser à autre chose. Je ne vis plus. Je vous aime et ne puis pas vivre sans vous.

Berthe était devenue sérieuse.

Depuis le commencement de l'entretien, elle avait affecté de plaisanter... Elle avait répondu en souriant.

Maintenant l'émotion commençait à la gagner aussi.

Comme il le disait, le jeune homme avait l'air absolument sincère.

Son regard était fier et loyal.

Il était si élégant, si beau !

Le cœur de la jeune fille battait violemment.

Des larmes montaient à ses yeux bleus, la suffoquaient.

Elle fit un effort pour s'arracher à cette impression, qui l'oppressait à l'étouffer.

— Votre femme ? murmura-t-elle. Pouvez-vous tenter de me le faire croire ? Tout nous sépare. Vous êtes riche et je n'ai rien. Vous appartenez sans doute à une grande famille, et je ne suis qu'une pauvre ouvrière qui n'a même pas de parents.

Il fit un geste dédaigneux.

— Que m'importe tout cela ?

— Mais vos parents ?

— Jo n'ai plus ni mon père ni ma mère. Jo n'ai plus qu'un frère aîné qui s'occupe peu de moi. Quant à la fortune, la mienne est suffisante pour nous deux.

— Nous nous connaissons d'hier, dit Berthe. C'est à peine si je sais votre nom et j'ignore d'où vous venez.

— Je suis Anglais.

— Et vous habitez la France ?

— J'étais à Paris en passant, mais votre regard m'y a fixé pour toujours.

Il y eut encore quelques minutes de silence ému.

Ils allaient et venaient sous les ormes au tronc noir, dont le fouillage léger frissonnait sous la brise.

Les oiseaux des jardins voisins chantaient à gorge déployée auprès d'eux.

Les passants les contemplaient étonnés.

Eux, ils ne voyaient et n'entendaient rien.

Ils étaient tout à leur extorsion, à leur amour naissant.

Berthe était oppressée comme si elle avait été précipitée tout à coup dans un endroit sans air.

Était-ce vrai, tout ce qu'il lui disait là ?...

N'était-ce pas un rêve, un rêve éblouissant qu'elle faisait, et dont le réveil serait terrible ?

Parbleu ! elle aussi l'aimerait, l'aimait déjà peut-être... Jusqu'ici elle avait fait violence à son cœur... Mais si elle avait écouté que son sentiment, toute son âme aurait volé vers lui.

Du regard elle buvait ses regards...

Sa bouche s'entr'ouvrait comme pour les respirer.

Oh ! si tout cela était vrai !

Si c'était sûr qu'elle pourrait être sa femme !

Il lui avait pris la main et la pressait, et toute sa chair tressaillait.

Elle semblait comme anéantie.

Mais, d'une secousse brusque, elle s'arracha à cette vision.

Neuf heures venaient de sonner.

— Tout ce que nous disons là, fit-elle, est bien inutile. Il est l'heure de rentrer à mon magasin, ne me retenez pas plus longtemps.

— Vous ne partirez pas sans m'avoir fait une promesse, sans m'avoir autorisé à vous revoir.

Elle essaya de se dégager.

— A quoi bon ?

— Je vous l'ai dit : je vous aime, et je n'aimerai jamais personne comme vous.

— C'est à peine si vous m'avez vue, si vous me connaissez.

— Votre vue a suffi pour changer ma vie... Que redoutez-vous ?

— Je crains que vous ne vous fassiez illusion à vous-même... et que vous ne m'oubliez après avoir ouvert mon cœur à un amour sans espoir...

Une larme était tombée des paupières de Berthe.

Et on voyait que la jeune fille faisait des efforts violents pour contenir son agitation.

Il tressaillit.

— Vous m'aimez aussi, Berthe ! Je le sens, je le vois !

Elle ne répondit pas.

Elle n'avait plus la force de parler, de se défendre.

Elle retira sa main et s'éloigna en courant.

Ils se revirent, rarement d'abord, puis plus souvent. Enfin, un jour, un vieux prêtre que Berthe avait été voir consentit à les unir et le mariage se fit sans le moindre éclat. Il fut ignoré de tous, surtout de la famille de Moore.

Berthe savait maintenant qui il était.

Il appartenait à une riche famille anglaise.

Il était libre... Personne ne pouvait s'opposer à son union, mais cependant, aussitôt marié, il devint tout à coup sombre et triste... Il avait des chagrins qu'il lui cachait. Il avait fait en Angleterre un voyage après lequel il était revenu plus taciturne et plus désespéré.

Puis un jour, il disparut... Elle n'en entendit plus parler, jamais, jamais...

Cependant la malheureuse jeune femme portait dans ses flancs la petite Louise, l'héroïne de cette histoire.

Elle restait seule, sans ressources, affolée d'amour, car elle aimait pour la vie. Il avait été si bon, si tendre pour elle; il s'était montré si aimant!

Elle ne pouvait pas croire à une trahison de sa part.

Elle était persuadée qu'il lui était arrivé malheur, et elle passait ses journées et ses nuits à le pleurer.

Telle était la triste histoire de la mère de Lili, histoire avec laquelle l'enfant avait été bercée.

Elle avait entendu tous les sanglots de sa mère, vu couler toutes ses larmes, compté tous ses soupirs.

Elle avait été nourrie, pour ainsi dire, de la douleur de son martyre; aussi comprend-on l'émotion qui s'empara d'elle quand l'homme tombé si inopinément dans sa chambre, au milieu des circonstances dramatiques que nous avons rapportées, avait fait connaître son nom, Thomas Moore, ce nom avec lequel elle avait été bercée dès son enfance... ce nom qu'elle avait entendu prononcer si souvent, au milieu de crises si douloureuses.

Mais avant de ramener le lecteur dans la pièce étroite qu'habite Lili et où nous avons laissé dans une position si critique l'héroïne et le héros de notre roman, nous allons lui faire connaître ce que c'était que ce Thomas Moore et quelles circonstances l'avaient séparé de celle qu'il paraissait tant aimer et à qui il avait fait de si énergiques serments.

IV

Lord Daniel Moore, membre de la Chambre haute, dix fois millionnaire, était mort depuis plusieurs années, laissant deux fils, Samuel et Thomas. Bien que le droit d'aînesse soit toujours en vigueur en Angleterre, Daniel Moore avait cru devoir partager sa fortune en deux portions égales pour chacun de ses fils. Ce testament en vertu duquel l'aîné se trouvait en quelque sorte frustré, avait mis au cœur de Samuel, une haine profonde, une rancune sourde. Il avait dix ans de plus que son frère.

C'est à lui que ce dernier, alors tout enfant, avait été confié; c'est lui qui avait eu la gestion de la fortune paternelle.

Daniel Moore était mort à Paris, où il voyageait, d'une façon assez mystérieuse. Presque tous les ancêtres de Daniel avaient eu des liaisons retentissantes, qui avaient fini d'une façon tragique.

Au moment où nous avons vu Thomas Moore venir en France, Samuel avait trente-trois ans. Il ressemblait un peu à son jeune frère, mais il était plus grand que lui, très maigre ayant les traits osseux et beaucoup plus marqués que l'amoureux de Berthe. Un nez long, un menton proéminent, qui tendaient à se rejoindre, donnaient à son visage l'aspect du visage cynique et dur de Polichinelle, sans la gouaillerie qui tempère la rhysionomie du célèbre mime. Les yeux étaient petits, tout ronds, très perçants et froids en même temps, ayant l'éclat gris de l'acier.

L'aîné des Moore était cruel, ambitieux et avare. Il regardait d'un plus mauvais œil son jeune frère, qui lui enlevait ainsi une partie de la fortune qu'il s'était habitué à regarder comme sienne et à gérer dans son intérêt.

Un an ou deux ans avant le voyage de Thomas à Paris, Samuel avait, un jour amené chez lui la femme qu'il avait épousée dans ses voyages, une grande et maigre comme lui, très blonde, ayant de grands yeux d'un bleu vert, aux traits réguliers et beaux, mais aussi d'une physionomie repoussante plutôt qu'agréable.

Elle s'installa chez Samuel Moore et, en quelques jours, devint la véritable maîtresse du logis.

Dès son entrée dans la maison, elle avait jeté sur Tho-

mas un regard oblique, et le jeune homme avait entendu murmurer tout bas à Samuel.

— C'est le frère ?

L'aîné avait incliné la tête.

Alors elle s'était efforcée de sourire et de paraître gracieuse, mais son sourire avait eu toutes les apparences d'une grimace et son affabilité, d'une hypocrisie.

Thomas venait alors d'achever ses études.

Il prétextait qu'il avait besoin de voyager pour compléter son éducation.

Il demanda de l'argent à son frère et partit pour les Indes, puis pour l'Amérique.

A son retour, au lieu d'aller à Londres, il s'arrêta à Paris.

Samuel lui envoyait régulièrement les revenus auxquels il avait droit, et comme ces revenus étaient considérables, il menait une existence fastueuse.

Le jeune homme avait foi dans la loyauté de son frère, mais il ne se doutait pas que chaque somme qu'il recevait soulevait une tempête de l'autre côté de la Manche.

La femme blonde que nous avons vue entrer en conquérante dans la demeure de Moore avait fait du chemin depuis le départ du cadet dans l'esprit de l'aîné. Elle avait amené ce dernier à épouser son animosité, à penser comme elle, à obéir à tous ses caprices et à subir toutes ses passions... Son nom était Juana Hatson.

Samuel comme les autres ignorait quelle était sa véritable origine.

Quand Samuel l'avait connue, elle venait de débiter sur un petit théâtre de Londres, sans grand succès, la scène ayant mis plutôt en relief sa beauté que ses talents.

Samuel Moore s'en amouracha aussitôt, follement, comme les Moore s'amourachaient des femmes. Un soir, à sa sortie du théâtre, elle le trouva devant elle, pâle comme un spectre, frissonnant des pieds à la tête, les yeux luisants comme des clous de diamant.

Elle en eut peur et fit un mouvement de côté pour l'éviter.

Mais il lui prit la main qu'il broya presque et la ramena brutalement à lui.

— Ne me fuyez pas, restez !

Elle poussa un cri de douleur et tenta de fuir.

Elle était retenue dans ses doigts comme dans des doigts d'acier.

Elle ne put pas faire un mouvement.

— Je vous aime, murmura l'inconnu à son oreille, et nul pouvoir humain ne vous arrachera de mes mains.

Elle eut encore un geste effrayé.

— Mais, bégaya Juana.

— Je suis riche, reprit la voix, plus riche que vous ne pouvez le souhaiter. Aucun des désirs que vous pourriez faire ne restera inexaucé.

Elle essaya encore de se dégager.

— Laissez-moi, monsieur, je ne vous connais pas.

— Je suis Samuel Moore, fils de Daniel Moore.

— Samuel Moore, fils aîné de Daniel Moore ?

Elle s'agitait, épouvantée.

— Laissez-moi fuir !... bégaya-t-elle.

— Pourquoi ?... Est-ce mon nom qui vous effraye ?

— Peut-être.

— Vous le connaissez donc ?...

Elle inclina la tête.

— Sa funeste renommée est venue jusqu'à vous ? Vous avez appris que quand les Moore aiment, rien ne peut leur arracher celles qui ont touché leur cœur... Vous savez cela ?

Elle baissa les yeux, l'air tragique.

— N'essayez pas de me résister.

Cette scène se passait dans une rue obscure de Londres, une ruelle étroite, perdue derrière le théâtre. Les lumières n'étaient évanouies depuis longtemps... On enten-

dnait le roulement des dernières voitures qui se perdait dans l'éloignement... C'était une nuit de janvier, noire de brouillard, glacée. Toutes les maisons étaient fermées. Ils étaient seuls, dans le soupir formidable de Londres qui s'endormait.

Elle était toute pâle... Elle avait peur.

Elle restait silencieuse, sans répondre, la face transie.

— Pour vous, pour moi, murmura-t-elle, laissez-moi partir... Vous ne savez pas... Vous ne pouvez pas savoir...

Il fit un geste sauvage.

— Partir ! je vous tuerais plutôt... et je me tuerais à vos pieds... Notre sang se mêlerait... Dieu sait avec quelle âcre volupté !

En disant ces mots, il la secouait si rudement qu'elle cria :

— A moi !...

Une ombre apparut au tournant de la rue.

— C'est toi, Juana.

— Oui, oui, à moi !...

Samuel lui mit la main sur la bouche.

— Quel est cet homme ?

— Mon frère...

L'homme s'était avancé.

— Et toi, qui es-tu ? demanda-t-il d'une voix farouche.

— Qu'importe ?

L'inconnu s'était précipité sur Samuel Moore...

Celui-ci étendit les bras, le serra à la gorge, puis détendit la main.

L'homme tomba sur le pavé, d'une pièce, étranglé.

— Fuyons ! dit Samuel, et il entraîna la femme à demi morte.

Cette dernière n'avait fait aucune résistance.

Elle paraissait inanimée, toute molle.

Elle obéissait à Samuel comme elle aurait obéi au destin qui l'emportait.

— Emmène-moi donc, dit-elle, et soyons maudits tous les deux !...

Il l'entraîna, sans avoir compris le sens de ses paroles.

Il ne devait en saisir que plus tard l'horrible signification.

Ils se rendirent de là dans un des grands hôtels de Londres, où ils firent appeler en toute hâte un honnête clergyman qui s'empressa, moyennant bonne rétribution d'unir la comédienne au fils du millionnaire.

On n'entendit parler que plus tard du malheureux laissé mourant dans la ruelle noire.

Était-il mort ? Avait-il survécu ?

On ne le sut pas sur le moment et Juana ne s'en inquiéta pas.

Aux questions que lui avait adressées Samuel à ce sujet, elle avait répondu que l'homme était un de ses camarades, un comique de son théâtre, qui était depuis longtemps amoureux et qui la poursuivait de ses assiduités, mais qu'elle n'avait jamais aimé.

On apprendra que ceci était faux comme la plupart des paroles sorties de la bouche de cette femme.

Juana n'avait pas tardé, comme on l'a vu, à prendre sur son mari un tel empire qu'elle avait amené Samuel à l'emmener chez lui et à la présenter comme sa femme.

La femme, du reste, s'était mise tout à coup à aimer Samuel d'un amour singulier, âpre, qui avait pour elle des saveurs de crime.

Elle l'adorait.

Mais un autre sentiment dominait l'amour de cette femme, c'était l'intérêt.

Elle était avare comme Samuel, et ces deux avarices jointes, soudées l'une à l'autre par toutes les forces d'un amour fatal, formaient une sorte de passion horrible, monstrueuse.

Chaque fois que Samuel envoyait à Thomas l'argent qu'il lui devait, il semblait à Juana qu'il lui arrachait toutes les entrailles...

Elle contemplant cet argent qui allait se détacher d'eux, être à un autre, avec des lueurs fauves, presque criminelles, dans le regard.

— Qu'en va-t-il faire, ton frère ? demandait-elle.

— Ce qu'il voudra... Il est à lui...

Tu continueras donc toujours à le gorger ainsi ?

— Jusqu'à ce que je lui aie rendu ses comptes.

Elle eut un ricanement.

— Ses comptes ? C'est moi qui les lui rendrais, si j'étais la maîtresse.

Il la regarda, tout livide.

Elle ne baissa pas les yeux, et leurs deux regards se rencontrèrent.

Ils s'étaient compris...

C'est sur ces entrefaites que Thomas, après la rencontre qu'il avait faite à Paris et que nous avons racontée, écrivit à son frère qu'il partait pour Londres... Il était majeur... Il voulait mettre ordre à ses affaires et se marier.

Les deux misérables eurent huit jours pour combiner leur plan, et il était mûr quand Thomas, inconsolent, vint se jeter, tête baissée, dans le danger.

V

Samuel et sa femme étaient allés à la gare attendre Thomas. On fit au jeune homme le plus chaleureux accueil. Il y avait si longtemps qu'on ne s'était vu ! Juana surtout était pleine de prévenances, tout heureuse de faire plus ample connaissance avec son jeune beau-frère. Elle se considérait réellement en effet comme la femme de Samuel et on ne l'appelait plus que mistress Moore. Le mari de Berthe restait tout confus presque embarrassé, ne comprenant rien à cette amitié soudaine, qui avait remplacé la froideur d'autrefois ; mais il ne laissa rien paraître de son étonnement.

Il était trop heureux, d'ailleurs, pour ne pas trouver tout bien, tout beau autour de lui. Il se montrait donc aussi très gai, tout aise de rentrer de nouveau à Londres, dans le pays natal, dont il respirait avec délices les émanations qu'il reconnaissait. Les monuments, les rues, les maisons, qu'il saluait au passage, prenaient pour lui l'aspect de vieux amis qu'il était content de retrouver... Puis il pensait à Berthe... C'était pour elle qu'il avait entrepris ce voyage pour annoncer son mariage. C'était l'esprit tout plein d'elle qu'il arrivait.

Le trajet, dans la voiture rapide de Samuel Moore, s'était effectué en quelques minutes. On était à la porte de l'hôtel que Thomas se croyait encore au milieu de Londres. On descendit. Toute la maison flambait, les domestiques à leur poste, dans l'attente du voyageur. On avait préparé un souper somptueux. Le jeune homme semblait tout hébété de cette réception. Il reprit la chambre qu'il avait occupée autrefois et passa trois jours dans les fêtes et les parties de plaisir. On ne savait quoi imaginer pour lui plaire. Décidément il avait mal jugé la femme de son frère. Il était parti trop brusquement, sans avoir eu le temps de la connaître et de l'apprécier.

Le troisième jour de son séjour à Londres, on lui avait présenté un personnage singulier. Une face glabre à cheveux plats, au bout d'un corps interminable, serré dans une redingote noire comme un parapluie dans un fourreau... Cet individu, qu'on appelait le docteur simplement, avait des yeux d'une fixité étrange, qui ne quittaient presque pas Thomas pendant tout le cours du repas.

Quand on se fut levé de table, il parla quelques instants à voix basse avec Samuel, dans l'embrasure de la fenêtre, tout en jetant des coups d'œil à la dérobée sur le mari de Berthe. Celui-ci soupçonnait bien qu'on s'occupait de lui...

De quelle façon... dans quel but ? Il ne pouvait pas le deviner... Le docteur lui avait fait pendant le dîner l'air d'un maniaque inoffensif.

L'homme noir disparut enfin, après avoir fait à tout le monde de profondes révérences.

Samuel revint vers son frère en riant.

— Il est fou à lier, ce pauvre docteur... Il s'imagine voir des fous partout, sans doute par contraste.

— Que te disait-il donc ? demanda Thomas.

— Il te trouve l'œil vague.

Tout le monde éclata, surtout Juana, dont le rire avait des éclats sonores et froids comme du métal choqué...

Cependant Thomas n'avait pas encore trouvé le moyen de parler de l'objet de son voyage... Une certaine timidité le retenait. Chaque fois qu'il avait risqué une allusion, l'allusion était retombée sans avoir été relevée.

Il n'osait pas demander brutalement ses comptes à son frère, qui semblait maintenant très bon pour lui...

Il hésitait, tergiversait, remettait l'explication de jour en jour, sans se décider.

Et cependant, le temps commençait à lui sembler long, loin de Berthe.

Qu'allait penser sa femme ? Ne se croirait-elle pas abandonnée ?

Un matin il n'y tint plus.

Il fit préparer sa valise.

— Tu pars donc ? demanda son frère surpris.

— Oui.

— Et quand ?

— Aujourd'hui.

— Ça t'a pris tout d'un coup ?

Le jeune homme rougit.

— Il faut que je sois à Paris après-demain. Je l'avais oublié.

— Et quand te reverrons-nous ?

— Bientôt, car j'ai à te parler.

— Je suis tout prêt à t'entendre.

— Non, non, pas cette fois, répondit le jeune homme avec embarras.

Au déjeuner, il retrouva le personnage noir, qui ne cessa pas de l'examiner, comme il l'avait fait déjà la première fois.

Le jeune homme, très gêné, osait à peine manger et sentait en effet ses pensées qui se troublaient, son regard qui s'effarait sous l'influence du regard fixe du docteur, dardé sur lui.

Il quitta Londres, déconcerté, troublé.

Il ne savait plus décidément que penser de son frère et de Juana.

Il avait surpris chez eux des mouvements bizarres dans les derniers jours.

Leur bon accueil lui avait paru affecté, exagéré.

Dans tous les cas, son voyage était demeuré stérile. Il n'était pas plus avancé qu'avant. Il se reprochait son manque d'énergie. Il lui faudrait encore se séparer de Berthe. Il revint à Paris, mécontent de lui et tout inquiet...

Mais la vue de Berthe le remit. Il puisa près d'elle de nouvelles forces, et quinze jours après il repartit pour Londres.

Avant de raconter ce qui se passa lors de ce nouveau voyage, nous allons revenir un peu sur nos pas.

Le jour du départ de Thomas, qui avait eu lieu aussitôt après le déjeuner, Samuel, Juana et leur hôte, l'énigmatique docteur, étaient restés dans la salle à manger.

— Eh bien ? demanda Samuel à ce dernier, quand le mari de Berthe se fut éloigné.

— Mon premier diagnostic ne m'avait point trompé, répondit l'homme en noir. Ce jeune homme deviendra certainement fou dans un temps très rapproché, s'il ne l'est déjà. Le front rêveur, l'œil égaré, l'esprit paraissant absorbé par des chimères, de temps en temps des gestes sans cause, des décisions brusques, sans motifs appréciables, comme ce départ imprévu... C'est plus qu'il n'en faut pour caractériser le dément... Pour moi, l'homme est déjà dément.

— Mais il n'est pas dangereux ? fit hypocritement Samuel.

— Non, la démence n'est pas encore la folie, mais elle la précède parfois de près.

— Il n'est pas nécessaire de prendre des mesures pour sa sécurité et celle des autres ?

— On peut encore patienter un peu, mais au premier accès furieux...

— Nous vous ferons appeler, docteur.

— Je vais commencer un rapport préparatoire, comprenant les symptômes que j'ai déjà observés.

— Je vous en serai très reconnaissant.

Le docteur s'éloigna, et quand il fut disparu, Samuel lança à Juana un regard de triomphe.

— Nous le tenons !

Quand, à la quinzaine suivante, Thomas revint à Londres, comme nous l'avons dit-il ne trouva personne pour le recevoir.

Samuel et Juana n'avaient pas jugé à propos de se déranger.

Le jeune homme prit un cab et se fit conduire à l'hôtel de son frère.

L'hôtel paraissait inhabité. Toutes les fenêtres étaient sombres.

Thomas eut un serrement de cœur.

Il contempla un instant la maison, se demandant ce qu'il allait faire ; mais le désir d'avoir une explication avec son frère, de terminer l'affaire pour laquelle il venait et qui lui tenait tant à cœur, l'emporta sur les autres considérations.

Il tira l'anneau de la sonnette.

La porte s'ouvrit.

— M. Samuel Moore ?

— Monsieur ne reçoit pas à cette heure.

— Je suis son frère.

L'attitude du domestique resta glacée.

Il semblait ne pas reconnaître Thomas.

Il s'éloigna, laissant le jeune homme sur le seuil de la porte, hébété.

Sa valise était encore sur le cab.

Il eut de nouveau l'idée de remonter dans la voiture, de s'éloigner.

Mais la porte se rouvrit.

Une lumière se montra, errant comme un ieu follet dans les pièces sombres.

— Entrez, monsieur, dit le concierge.

Thomas entra.

Dès la première pièce, il lui sembla qu'une nappe de glace lui tombait sur les épaules.

Un valet de chambre le précédait, un flambeau à la main... pendant que le concierge était allé descendre la valise... et s'occuper de la faire porter dans la chambre.

Samuel Moore était dans son bureau, seul.

Il ne se leva pas à l'aspect de son frère.

Il était raide, froid, sec comme un statue...

— Tu n'as donc pas reçu ma lettre ? demanda Thomas interdit.

— Pardon, je l'ai reçue.

— Tu ne m'attendais donc pas aujourd'hui ?...

— Je t'attends... Je ne me suis pas couché pour t'attendre.

Il indiqua un siège de la main.

— Assieds-toi.

Thomas se laissa tomber machinalement sur un fauteuil.

Il ne savait plus que penser...

— Tu t'étonnes, dit le frère de ne pas nous avoir vus à la gare, au-devant de toi, comme la dernière fois. Nous te recevions en frère ce jour-là.

Le cadet interrompit son aîné :

— Je ne suis donc plus ton frère ? fit-il vivement.

Samuel sursauta ; il eut un clignement louche des paupières...

— Il me semble, balbutia-t-il...

— Pourquoi donc ? demanda le mari de Berthe.

— Parce que tu ne me considères plus comme ton frère, comme ton aîné, comme le chef de la famille, riposta le mari de Juana, qui, s'entant sous ses pieds un terrain solide pour attaquer, était devenu plus assuré, plus audacieux.

Thomas le regardait avec des yeux éfarés sans répondre, tellement il était abasourdi.

— Ne me parles-tu pas dans ta lettre, reprit le frère, de ton mariage ?

— En effet je me suis marié...

— Sans même me consulter ?

Les deux frères se regardèrent.

— J'aime celle que j'ai épousée, dit nettement Thomas. Son ton devenait agressif.

Il sentait chez son frère une hostilité systématique qui l'irritait.

Samuel eut un ricanement ironique.

— C'est une compatriote que tu as épousée ?

— Une Française, répondit Thomas.

Le ricanement de l'aîné s'accrut.

— Un beau mariage sans doute ? Une riche héritière

— Elle n'a pas de fortune ?

— Un grand nom, sans doute ?

— Elle n'a pas de nom.

— Comment ça ? s'écria Samuel gouailleur.

— Une ouvrière... très honnête, très jolie, et que j'aime. Samuel se tordait.

— C'est complet !... Une ouvrière rencontrée par hasard... un roman !

— Un vrai roman, en effet, dit Thomas Moore, devenu très calme, l'air énergique.

Le frère avait repris son sérieux à son tour.

Une méchanceté sombre flambait dans ses yeux.

— Et tu crois que je vais endosser un pareil acte de folie ? dit-il, les lèvres blanches.

Thomas se leva fiévreux... tout pâle.

— De quel droit m'empêcherais-tu de vivre avec celle que j'aime ?

— Du droit qu'à toujours un frère d'empêcher son frère de se noyer, s'il le peut.

Le jeune homme secoua la tête.

— Ce n'est pas moi qui suis le plus en danger, murmura-t-il.

Samuel se dressa d'un bond, livide.

— Que veux-tu dire ?

Il est inutile que je m'explique plus clairement, tu m'as compris, répondit Thomas.

L'aîné demeura sans voix, interdit.

Sa main s'était levé machinalement.

Mais il la baissa aussitôt.

Un silence se fit.

Les deux hommes debout, l'éclair aux yeux, la face frémissante s'observaient en ennemis maintenant.

Tout semblait endormi ou mort autour d'eux.

Le grand murmure de Londres avait cessé de battre les murs au dehors...

On n'entendait plus dans les salles voisines les allées et venues des domestiques.

La maison était assoupie comme la cité.

Derrière les vitres, les ténèbres paraissaient compactes.

Samuel, tout maître de lui qu'il fut, ne se possédait plus.

— Ainsi, balbutia-t-il, la voix étranglée par la fureur, c'est pour me braver, m'injurier que tu es revenu ici ?

— Je ne veux ni te braver, ni t'injurier, répondit Thomas d'un ton assez calme, ni nous disputer. J'ai choisi ma femme... Si j'ai fait une folie, c'est moi seul qui en subirai les conséquences... Je vais être majeur, maître de moi. Rends-moi seulement mes comptes, et ne t'inquiète pas de ce que je ferai.

— C'est cela, fit soudainement l'aîné... pour que la fortune de Moore aille à quelque traînée !

Thomas fit un geste de menace.

— Je te défends d'insulter cette femme, cria-t-il... Elle vaut mieux que toi !...

— Tu vas peut-être pour elle me menacer et me frapper chez moi !...

— Chez nous, rectifia le jeune homme.

— Chez moi, car cette maison est à moi seul, comme la fortune, du reste... et il ne sortira plus un sou de chez nous... pour toi.

— Je te contraindrai bien à me rendre ce qui m'appartient !... fit le cadet.

— Et comment ? ricana l'aîné.

— Il y a la justice.

— La justice n'est pas faite pour les fous !...

Le mari de Berthe regarda son frère d'un air hébété.

Une épouvante venait de pénétrer dans ses moelles...

Les fous ?... Que voulait-il dire ?...

Il avait peur de comprendre.

— Les fous ?... murmura-t-il... Il n'y a pas de fou ici.

— Il y a toi, répliqua le frère... N'est-ce pas un projet de fou que tu viens de m'exposer ?... D'ailleurs, on m'avait prévenu... On m'avait dit, à ton premier voyage, de me tenir sur mes gardes... Certains symptômes avaient frappé le médecin que j'avais chargé de t'examiner sans en avoir l'air.

Thomas avait saisi.

Il se rappela le singulier docteur.

Une lueur l'éblouit comme un éclair.

Il divina tout le plan médité par Samuel et sa maîtresse pour le dépouiller.

— Ah ! je comprends, cria-t-il... misérable ! misérable mais vous ne me tenez pas.

Il bouscula son frère et se rua sur la porte, mais l'aîné poussa des cris, agita la sonnette.

Trois portes donnaient sur le cabinet.

Ces trois portes s'ouvrirent à la fois.

Le docteur, escorté de plusieurs aides, vêtus de noir comme lui, se précipita.

— C'est le premier accès ? demanda-t-il d'un ton tranquille. Je l'avais prévu.

— Le malheureux a voulu me tuer, répondit Samuel.

Et du doigt, il désigna Thomas.

Celui-ci, abasourdi, était resté au milieu de la pièce sans mouvement et sans voix.

Ses cheveux se hérissaient d'horreur sur son crâne.

C'était un guet-apens. Il était tombé dans un guet-apens abominable.

Il jeta sur son frère un regard de mépris et de haine.

— Ah ! bandit ! bandit !

Puis il voulut s'échapper, mais avant d'avoir pu faire un pas, il était renversé, couché à terre, garotté.

L'énergie avec laquelle il se débattait ne faisait qu'augmenter la fureur de ceux qui le tenaient.

Et pendant cette lutte terrible où les membres craquaient, où le jeune homme, désespéré, comprenait maintenant seulement toute l'étendue du malheur qui le menaçait, employait toute son énergie, toutes ses forces, où sa bouche écumait, où il se tordait dans une sorte d'épouvante horrible, le docteur noir, très calme, très tranquille, notait sur son carnet les différentes phases de l'accès, qu'il expliquait à Samuel.

Depuis qu'il voyait Thomas ficelé, annihilé, ce dernier était redevenu paisible.

Il ne répondait plus aux injures que son frère lui criait, hors de lui.

D'ailleurs, on venait de bâillonner Thomas.

L'infortuné ne pouvait plus ni parler, ni remuer.

C'est à ce moment que Juana descendit.

Elle était en peignoir, les cheveux dénoués, comme si elle s'était vêtue à la hâte.

Elle parut fort stupéfaite de voir tant de monde dans le cabinet de son mari.

— Mais que se passe-t-il donc ? demanda-t-elle.

Au milieu des hommes, elle aperçut Thomas attaché.

— Mon beau-frère ! s'écria-t-elle avec une surprise fort bien jouée.

Le jeune homme darda sur elle des yeux qui brûlaient.

Il n'était point dupe, en effet, de la comédie de la misérable.

L'impuissance où il était de se venger faisait passer en lui des frissons enragés qui consumaient ses moelles.

Si son regard avait pu l'anéantir !

Elle était la complice de son frère. Ils avaient combiné ensemble ce plan infâme.

A ce moment, la pure figure de Berthe passa devant lui et lui fit tenter un nouvel effort, aussi impuissant que les autres.

La reverrait-il jamais maintenant ?

Cependant Juana s'était approchée d'un air de compassion.

— Mais que lui est-il donc arrivé ? demanda-t-elle.

— C'est le premier accès, répondit le médecin... l'accès que je vous avais prédit l'autre jour... Il a voulu tuer votre mari.

La jeune femme eut un geste d'effroi.

— Ah ! le malheureux !

Thomas faisait de tels efforts pour se défendre, pour crier qu'il n'était pas fou, qu'il sentait son bon sens l'abandonner réellement. Il ne savait pas bien si c'était vrai ce qui lui arrivait... Il se croyait le jouet d'une horrible hallucination et il avait des râles sourds comme dans les cauchemars.

Samuel, pour mettre fin à cette scène pénible, fit un geste.

Les hommes chargèrent Thomas sur leurs épaules, et l'emportèrent.

Dès que le gremlin se trouva seul avec Juana, il poussa un bruyant soupir de soulagement.

— C'est fait, dit-il... nous tenons tout...

Quand Thomas, qui s'était évanoui de douleur et de rage après l'apparition de Juana, revint à lui, il se trouva dans une petite cellule matelassée du haut en bas, prenant jour par une petite fenêtre trop haute pour qu'il pût l'atteindre, défendue, du reste, par d'épais barreaux de fer. Un silence profond l'entourait. Tout à coup, au lieu de ce silence, des cris rauques, sauvages, qui n'avaient plus rien d'humain, s'élevèrent près de lui, perçant les murs, faisant tressaillir toute la pièce. Ces cris étaient accompagnés de trépignements enragés, assourdis toutefois par quelque chose de doux et de mou.

Thomas Moore sentit un sueur froide perler à son front. Il avait compris où il était. Son frère avait été jusqu'au bout dans son sinistre projet. Il l'avait fait enfermer comme fou pour ne pas lui donner sa part d'héritage, pour garder toute la fortune pour lui et sa femme. Une douleur si grande envahit le malheureux qu'elle le fit crier comme le pauvre diable qui hurlait à côté de lui. Comment sortir de là maintenant ? comment se défendre ? Il était sans doute enfermé dans une de ces maisons de santé particulières qui pullulent autour de Londres et dans lesquelles il n'y a aucune surveillance.

A qui se plaindre ? qui gagner à sa cause ? Tous les gens qui allaient l'entourer seraient les geôliers de son frère payés par lui. Comment faire parvenir au dehors un cri un appel ? Sa voix était étouffée entre ces murs sourds comme une tombe. Il allait périr là, enterré vivant, pour ainsi dire... Et Berthe ? Qu'allait-elle penser ? Elle lui avait annoncé quelques jours avant, qu'elle sentait tressaillir en elle un rejeton de leur union. N'allait-elle pas croire qu'il l'avait lâchement abandonnée ?

Que ferait-elle avec son enfant, sans ressources ? Toutes ces pensées étaient venues assaillir à la fois l'infortuné, le mordant et le déchirant comme des tenailles rougies...

Oh ! pourquoi était-il né avec une fortune ? Pourquoi son père avait-il songé à lui faire partager cette fortune avec son frère ? Celui-ci pouvait garder tout, s'il le voulait. Il ne réclamerait rien jamais, il s'y engageait. Il travaillerait comme celle qu'il aimait, et ils seraient heureux tous les deux.

Quand, le lendemain, un gardien se présenta dans la cellule, Thomas Moore, qui s'était raisonné, était très calme. Il expliqua doucement son projet. Il s'engageait à quitter l'Angleterre. Son frère n'entendrait jamais parler de lui et il lui laisserait tout. Ce qu'il voulait, c'était la liberté... Que lui importaient les richesses !

Le gardien l'avait écouté avec attention, comme s'il avait cru ce qu'il lui disait ; mais, la porte refermée, il n'y avait plus songé. Il était tellement habitué aux divagations des fous !

Huit jours se passèrent.

Le jeune homme n'avait vu personne.

Le gardien n'avait tenu compte d'aucune de ses demandes ; n'avait rempli aucune de ses promesses.

Une sorte de rage froide s'emparait de Thomas dès qu'il voyait cet homme.

Il le regardait avec des yeux si cruels, que le malheureux reculait effrayé.

Thomas fut regardé dans la maison comme un fou... dangereux.

D'autant plus que la patience avait fini par l'abandonner.

L'infortuné s'oubliait des nuits entières à crier comme un véritable fou, maudissant son frère, appelant Berthe... La solitude, le silence l'exaspéraient.

Maintenant, chaque fois qu'on s'approchait de lui pour lui donner à manger, il se jetait sur l'arrivant comme un bétail, la tête en avant, sanglant, aveugle, ne songeant qu'à s'échapper.

On ne pénétrait plus chez lui qu'avec les plus grandes précautions.

Pendant ce temps, Berthe, quoique libre, n'était pas moins malheureuse.

Comme nous l'avons dit, Thomas Moore l'avait laissée dans une douloureuse position.

La jeune fille, qui avait d'abord redouté cet amour, avait peu à peu conçu pour son mari une affection qui allait presque jusqu'à l'adoration.

Il semblait si supérieur à elle !

Il était beau, élégant, riche, et cependant se montrait si plein d'attentions et de prévenances.

Sa bouche pouvait-elle mentir ?... ses yeux tromper ?

Elle croyait en lui comme elle aurait cru en Dieu...

Elle s'était donnée toute entière, heureuse et fière d'être à son bras, de lui consacrer sa vie, de pouvoir le nommer son mari.

Quand il parla de partir pour Londres, elle ne conçut pas une seconde d'inquiétude et de doute.

Elle souffrit seulement d'être séparée de lui pendant de grands jours et de longues nuits.

Elle ne travaillait plus.

Il l'avait installée, dans un petit appartement situé près du bois de Boulogne.

L'après-midi, elle allait dans les allées solitaires, sous le miroitement des feuilles, rêver à lui, attendre son retour.

Elle était toute pleine de lui, elle ne pensait qu'à lui.

Il revint au bout de huit jours, comme il l'avait dit.

Il semblait triste, préoccupé.

Un nuage s'était amassé sur son front, jusque-là si clair et si pur.

Elle l'interrogea.

Il répondit évasivement.

Il n'avait pas terminé ses affaires.

Il lui faudrait faire un nouveau voyage... c'est ce qui le contrariait

Sous ses baisers, sa préoccupation sembla disparaître, puis un matin il lui annonça qu'il allait repartir.

Elle avait justement une nouvelle à lui apprendre aussi, une nouvelle qui lui mettait des rougeurs aux pommettes et de l'humidité aux yeux avant qu'elle eût parlé.

Elle lui avait livré son secret.

— Raison de plus, dit Thomas, pour ne pas retarder mon départ. Il faut que je règle mes comptes en Angleterre.

Elle l'aida à faire ses préparatifs, puis elle l'accompagna à la gare.

Il devait être absent une huitaine, comme la dernière fois.

Huit jours se passèrent, puis dix, puis quinze... Pas de nouvelles....

Berthe affolée, commença à s'inquiéter sérieusement.

Une épouvante l'envahissait.

Quel malheur avait pu lui arriver ?...

Elle ne doutait pas de lui, mais il était mort bien sûr, pour n'avoir pas écrit, pour n'être pas revenu.

Elle attendit un mois encore, puis elle commença à perdre la tête.

L'argent qu'il lui avait laissé diminuait.

Elle allait se trouver sans ressources, sans aide, au moment juste où elle avait le plus besoin de protection.

La malheureuse passait ses nuits à pleurer.

Elle était allée à son ancien magasin demander du travail.

On l'avait éconduite poliment. La place était prise; mais ses camarades et la patronne avait souri en voyant la rondeur de son ventre.

Qu'allait-elle faire? Comment apprendre des nouvelles? Elle l'ignorait.

L'époque du terme approchait... Elle n'avait pas d'argent pour payer le loyer.

On la saisit, on vendit les meubles, et elle fut expulsée par un de ces jours de pluie maussades et glacés qui s'abattent parfois sur Paris, qu'ils emplissent de brume et de tristesse, teignant en noir les maisons, les pavés et les âmes.

Il y avait près de six mois que Thomas Moore était parti.

Elle quitta la petite maison qu'il lui avait louée et qui était toute pleine de lui, au moment où la nuit tombait, seule, dépouillée de tout, n'ayant même pas pu arracher aux griffes des commissaires-priseurs quelques vêtements qui étaient à lui et qu'elle voulait conserver comme des souvenirs.

On lui avait laissé son lit et les effets qui la couvraient. Mais où le mettre, son lit? Elle n'avait plus de domicile.

Elle était sortie pour chercher un logement.

La pluie tombait toujours, serrée, persistante, monotone, mettant des larmes au bout des branches d'arbres, au toit des maisons.

Elle allait au hasard, piétinant dans les rues boueuses dont la crotte grasse s'attachait à ses bottines, dans une humidité sombre, menacée par les voitures qui se croisaient en tous sens.

Ah! que n'était-elle écrasée comme elle avait failli l'être, le jour où elle l'avait connu, et pour tout de bon cette fois!

Elle se garait à peine, molle, sans courage, indifférente.

Elle avait descendu ainsi les Champs-Élysées, traversé la place de la Concorde défoncée, pleine de flaques d'eau, et arrivait au quai au moment où les becs de gaz s'allumaient, mettant dans l'ombre des points jaunes, qui semblaient fumeux dans le brouillard.

Elle s'approcha du parapet.

La Seine roulait très forte, avec des houles de mer, accrochant au passage des lumières qui s'y reflétaient comme des étoiles.

Elle avançait avec une hâte incessante vers le but où

elle allait s'engloutir, semblant emporter avec elle les chagrins, les ennuis, les pensées.

Il sembla à Berthe qu'il serait doux de s'anéantir là, de se coucher dans ce courant, pour aller se perdre, s'absorber avec lui.

Elle se sentait attirée, et déjà elle était à demi penchée quand elle eut un tressaillement intérieur.

C'était son enfant qui se défendait, qui ne voulait pas mourir, qu'elle n'avait pas le droit de tuer.

Elle eut cette sensation... Elle se recula vivement, éperdue, puis elle se mit à marcher dans les flaques d'eau, sous le ciel pissoux....

Quand elle s'arrêta enfin, elle se trouvait dans un quartier qu'elle ne connaissait pas, où elle n'était jamais venue....

Elle n'avait plus conscience du temps.

Les devantures des magasins se formaient. Il n'y avait que les boutiques des marchands de vins qui flambaient.

Elle avait faim; elle était trempée... Un frisson passait dans ses os.

Elle ne pouvait pas passer la nuit dehors.

Déjà, du reste, les coins noirs l'avaient effrayée.

Elle ne passait plus dans les obscurités sans frissonner, la main à ses flancs, comme pour protéger son enfant.

Elle entra au hasard dans le premier bouge ouvert, y mangea, et, comme on louait des chambres garnies, elle en loua une pour la nuit. Puis, elle y resta. Elle ne voulait plus retourner dans ce quartier où elle l'avait connu. Il lui semblait qu'en se dépaysant, au milieu de rues et de maisons nouvelles, elle penserait moins à lui.

C'était en haut du quartier Latin, après la rue Saint-Jacques, à la Glacière, que les zigzags de sa marche désespérée l'avaient conduite. Quelle différence avec les alentours du bois de Boulogne! Des maisons vieilles, fumeuses, des rues étroites, aux pavés inégaux, constamment pleines d'une boue noirâtre, un air fétide, puis un grouillement de troupeau humain partout, dans la cour, dans les escaliers dans les couloirs. On ne pouvait pas faire un pas sans coudeoyer quelqu'un, sans être bousculé, heurté. Les premiers jours, la nouvelle venue avait fait sensation.

Sa figure convenable, sa toilette sobre et de bon goût, qui tranchait sur les faces avinées, sur le débraillement du quartier, avaient été remarquées. On l'avait beaucoup regardée puis peu à peu on s'habitua à elle et on n'y pensa plus.

Berthe s'était arrangé une vie indépendante, mais pleine de privations et de misère... Un grand magasin lui fournissait du travail qu'elle faisait chez elle. Elle avait des commandes de fleurs qu'elle livrait ensuite par grosses. Elle travaillait constamment le jour et la nuit; mais elle était courageuse et elle aurait été presque heureuse, si l'absence de celui qu'elle aimait, l'incertitude où elle était sur ce qui lui était arrivé n'avait empoisonné son existence. Elle y songeait sans cesse. La nuit, dans ses rêves, elle le voyait constamment, et toujours malheureux, persécuté, au milieu de cauchemars horribles. Tantôt on lui arrachait le cœur, tantôt la cervelle. On le dépeçait, on le déchiquetait. Son sang ruisselait sur elle. Elle en sentait la moiteur chaude sur ses mains et sur son front quand elle se réveillait. Elle restait alors des heures entières, brisée, les yeux pleins de larmes, absorbée par la pensée.

La mise au monde de son enfant fut pour elle une grande joie. Quand on lui remit dans les bras celle qui devait être Lili, notre héroïne, et à laquelle elle trouvait les traits du père, elle ne se posséda plus. Elle ne pouvait cesser de la dorloter, de l'embrasser. Elle avait enfin un souvenir de lui, un souvenir vivant.

Berthe travailla double, pour elle et pour l'enfant; mais elle se consumait, l'esprit toujours inquiet, sans sommeil tranquille, et quand Louise atteignit l'âge de seize ans elle n'était plus qu'une ombre humaine, amin-

cie par la fatigue et les veilles, minée par l'obsession de cet ancien amour qui ne lui laissait pas une minute de tranquillité. Elle avait raconté toute sa vie à sa fille, pour la préserver, disait-elle, mais c'était pour pouvoir lui parler de lui. Elle persistait d'ailleurs, malgré tout, à croire en lui, à le défendre, à chasser d'elle l'idée d'une trahison. Elle espérait toujours le revoir, surtout dans les derniers temps au seuil de la mort.

C'est à cette époque, à peu près, que la mère et la fille avaient fait connaissance d'Armand, le jeune homme dont nous avons parlé.

Elles habitaient toujours le quartier Latin, toutes les deux. Elles occupaient dans une maison sombre de la rue Saint-Jacques, deux petites chambres, l'une où elles travaillaient, l'autre où elles couchaient, côte à côte, dans deux lits de fer.

Un soir, la mère était rentrée seule, un peu plus tôt, pour préparer le dîner, quand elle avait entendu, à travers la cloison, un bruit singulier. On eût dit des sanglots étouffés, des plaintes.

Elle s'arrêta dans sa besogne, surprise, et elle écouta.

Le bruit persistait, devenait plus distinct et partait de la chambre voisine.

Berthe savait que cette pièce était habitée par un jeune homme qu'elle avait rencontré quelquefois dans l'escalier et qui la saluait toujours respectueusement. Elle avait déjà remarqué l'air triste de ce locataire, l'aspect misérable de ses vêtements... Était-ce lui qui était malade, qui se plaignait, peut-être ?

Elle sortit sur le carré, colla son oreille à la serrure.

Elle ne s'était pas trompée.

Elle vit son voisin jeté en travers sur son lit, se roulant tout habillé.

La clef était sur la porte.

Elle la tourna et entra.

Au bruit qu'elle fit, le jeune homme s'était redressé vivement.

Il la regardait tout honteux, les yeux rougis.

— Pardonnez-moi... murmura-t-elle. J'avais entendu des plaintes... Etes-vous souffrant ?

Il semblait ne pas comprendre, tout ahuri d'avoir été surpris ainsi.

— Je ne suis pas souffrant, répondit-il.

— Vous avez du chagrin ?

Elle fit cette question avec son air bon, maternel.

Le jeune homme, touché, fondit en larmes.

— Je suis votre voisine, murmura-t-elle, nous nous connaissons presque. Si je puis vous être utile...

Le jeune homme, un peu défiant d'abord, se laissa gagner par la physionomie honnête et compatissante de l'ouvrière.

Il lui raconta tout.

Son histoire était celle d'une multitude de jeunes gens partis de la province à Paris pour y chercher fortune et qui n'y trouvaient souvent que des déceptions, la misère, la maladie, l'épuisement et la mort. Il se nommait Armand Rivière. Il avait quitté son pays, la Charente, presque sans ressources, l'argent de son voyage en poche seulement. Il n'avait pas de vocation bien déterminée.

Il venait chercher un emploi, cet emploi vague qu'ambitionnent tous les jeunes gens qui ont un peu d'éducation et qui ne savent que faire. Il se rendait à Paris pour écrire dans un bureau, selon l'expression consacrée... Quel bureau ? Peu importe !... Il apportait avec lui pour tout viatique quelques lettres de recommandation qu'un ami de son père, employé des contributions, lui avait données... Il avait perdu sa mère tout jeune, et son père devenu infirme ne pouvait plus travailler. Il espérait gagner à Paris assez d'argent pour son père et pour lui.

Après l'affolement des premiers jours, produit par l'immensité des rues, des maisons, par cette sensation d'infini qui se dégage de l'aspect de la Capitale, il s'était mis résolument à l'œuvre. Il avait porté consciencieuse-

ment ses lettres, les unes après les autres, et les déceptions avaient commencé... Partout de bonnes paroles, mais rien de précis ; des plaintes et des lamentations sur l'encombrement de tous les emplois, les difficultés que l'on avait à Paris pour gagner sa vie. Tous ceux qu'il voyait, provinciaux comme lui, regrettaient la province... Ils en parlaient avec des regrets et des soupirs de la province où on mange de bonnes choses, à bon marché, où on respire le bon air, où on voit de la verdure, des arbres, des ruisseaux... Oh ! si on pouvait y retourner, et pour le reste de la vie !... Mais non, on était pris dans l'engrenage... Il fallait y rester jusqu'à ce qu'on fût broyé !...

Il revint chez lui, découragé.

Un jour surtout, il avait eu un gros crève-cœur.

Armand Rivière s'était présenté dans une maison importante, qui se fondait, recrutait son personnel, et on l'avait écouté, on lui avait donné bon espoir... mais il fallait voir le directeur. Or, le directeur, personnage fort connu, gros bonnet lancé dans la politique et les affaires, qui brassait les millions, raffermissait ou démolissait les ministères, n'était pas facile à voir. Il fallait aller chez lui, à son hôtel particulier, à certaines heures déterminées.

Le jeune homme s'y rendit exactement.

Il entra dans l'hôtel tout rougissant, tout ému.

Tout l'intimidait, la célébrité, l'importance du personnage qu'il allait voir et qu'il connaissait déjà par sa photographie étalée à toutes les vitrines, la somptuosité de la demeure, vaste et décorée comme un palais.

Il ne s'y aventurait qu'en tremblant, craignant d'être mis dehors, ne sachant comment s'y prendre.

C'était la première visite qu'il faisait à un homme de cette envergure.

Il marchait sans voir, comme s'il avait été dans quelque demeure éthérée, se laissant conduire par les domestiques.

On le laissa seul quelques minutes dans un salon où tout l'éblouissait, où il hésitait à poser les pieds, tant les tapis étaient épais et moelleux, devant des sièges couverts d'étoffes de soie, sur lesquels il n'osa pas s'asseoir.

C'était avec des étoffes pareilles, moins belles peut-être que les prêtres, chez lui, disaient la messe.

Il attendit debout, tressaillant au moindre bruit.

On lui avait demandé sa carte, qu'il avait remise machinalement.

Au bout de quelques minutes, la porte s'ouvrit.

Un valet le conduisit dans un autre pièce.

Le personnage était là, debout, l'air ennuyé.

Il put à peine balbutier quelques mots...

L'homme le toisait impertinément, son lorgnon mis, semblant tout surpris d'avoir devant lui cet iroquois qu'il ne connaissait pas et qui pouvait à peine parler.

Cet attitude acheva de troubler le provincial... qui se perdit tout à fait.

Le grand homme fit un geste d'impatience.

Son lorgnon tomba d'un coup sec... Son œil devint dur, et il laissa tomber cette seule phrase :

— Nous ne prenons pas d'enfants en nourrice !...

Puis il tourna le dos.

Armand resta un instant debout à la même place, anéanti, avec des bourdonnements dans les oreilles.

Il avait l'air tout jeune encore, plus jeune qu'il n'était réellement, la figure rose, un peu bouffie, avec un soupçon de moustaches sur les lèvres.

Il sortit en chancelant, reconduit par les domestiques qui le regardaient d'un air ironique.

Cet incident lui avait cassé bras et jambes, avait tué tout son courage.

Il resta chez lui huit jours, enfermé, sans oser sortir, sans avoir la force de faire de nouvelles démarches.

Cependant, le peu d'argent qu'il avait apporté s'épuisait, bien qu'il mangeât à peine.

Il trouva quelques temps après quelques copies à faire, mais cela dura peu, et il retomba dans la misère.

Il y avait six mois qu'il était à Paris, quand Berthe, comme nous l'avons vu, avait pénétré chez lui.

Il se trouvait au bout de courage et d'espoir.

Il n'avait pas mangé depuis vingt-quatre heures, et il ne voyait rien devant lui, — rien que la mort, une mort solitaire, sinistre, dans un galetas, loin de son père... Tous les souvenirs d'enfant lui étaient revenus à flots à cette pensée, et c'est ce qui l'avait fait sangloter.

Quand Berthe eut entendu sa confession, elle se mit à rire.

— S'il n'y a que cela, dit-elle, ce n'est pas bien grave... Vous allez dîner avec nous...

— Mais, madame, bégaya le jeune homme interdit.

Il voulut résister, mais elle l'entraîna de force.

La mise venait de rentrer.

On se mit à la table aussitôt.

C'est ainsi que les deux jeunes gens avaient fait connaissance.

L'intervention de Berthe porta bonheur au jeune homme.

Quelques jours après, il trouvait un emploi dans la maison de banque où il est encore à l'heure où commence notre récit.

Armand Rivière était près de Lili quand la mère de la jeune fille mourut, quelques mois après.

C'est à lui qu'elle la confia.

Mais les deux jeunes gens s'aimaient déjà. Ils n'avaient pas besoin des exhortations de la mourante pour ne pas s'oublier.

Telle avait été la vie de Berthe, l'enfance de Lili et d'Armand, après le malheur arrivé à Thomas Moore.

On n'avait jamais eu de nouvelles de celui-ci.

Pendant seize ans, le malheureux n'avait pas trouvé le moyen de faire savoir au dehors qu'il existait, qu'il n'était pas fou ; qu'on le maintenait enfermé contre toute justice.

Pendant seize ans, il était resté enfermé dans le cachot matelassé où nous l'avons vu, rongé par des tortures de douleur, brûlé par des tortures de damné.

Oh ! les misérables ! les misérables !

Il était tout à fait désespéré à cette heure.

Il ne savait rien de ce qui s'était passé pendant ces seize mortelles années, seize siècles !

Il n'avait jamais entendu parler de son frère ni de personne.

Il n'avait pas, du reste, une notion exacte du temps et des dates.

Peut-être tout était-il mort autour de lui et restait-il toujours là, abandonné.

Il avait cessé tout effort pour sortir.

Tant de tentatives avaient échoué, qu'il n'espérait plus rien.

Il semblait avoir soixante ans, les cheveux presque blancs déjà, la barbe inculte, tombant à terre.

Il portait un costume noir, toujours le même, ce costume avec lequel nous l'avons montré à nos lecteurs au début de cette histoire.

Toute pensée était éteinte en lui. La haine seule vivait encore, conservée dans ses yeux brûlants, comme un feu qui ne meurt pas.

C'est au moment où il n'attendait plus rien, où il s'était tellement fait à son cachot qu'il en semblait une des choses, un des meubles, que la Providence, touchée enfin de ses maux, allait lui offrir sa délivrance.

VI

C'était, par une de ces nuits d'avril, grosses de tempête, où le vent déchaîné secoue les portes des maisons, ébranle les fenêtres, emporte la pluie en nuages échevelés, fait crier les branches des arbres comme des enfants

qui se plaignent, — nuit de désordre, de fracas et de bruit. Les nuées passent sur la lune ahurie, toute pâle, avec une vitesse désordonnée, roulant, se déchirant, se dispersant, — puis par moments des grains d'eau rapides frappent les vitres avec des bruits de baguette.

Thomas Moore, à demi engourdi par le froid, la pensée veillant comme toujours, était accroupi dans un coin de sa cellule, notant les bruits de l'ouragan qui faisaient une diversion à ses nuits monotones, quand tout à coup une rafale plus forte que les autres passa comme une trombe le long des maisonnettes, faisant battre les portes comme si elle voulait les ouvrir.

Les fous terrifiés sans doute, ne hurlaient pas.

Le silence était profond.

Les gardiens ne faisaient pas de rondes. Il y avait plus d'une heure que notre héros n'avait aperçu la lumière de leur lanterne zigzaguant dans les ténèbres comme une luciole.

Au bruit fait par la porte rudement secouée, il avait tressailli, puis tout à coup il eut une sensation étrange, si forte qu'eile le cloua au sol, pâle et tremblant, avec des pointes de sueur froide à la racine des cheveux.

Il lui avait semblé, après le passage du coup de vent, apercevoir une raie pâle dans le battement de la porte, comme si la porte eût été mal fermée.

Il resta quelques secondes immobile, n'osant pas croire que c'était réel, pensant avoir été trompé par une vision due à la tension de son esprit, toujours songeant à la délivrance. Il redoutait une déception encore, une déception comme il en avait eu tant déjà, et il ne bougeait pas.

Encore une fois, l'ouragan passa, et l'espace, cette fois parut plus large.

Il n'y avait plus de doute à avoir. On avait oublié de fermer la porte.

Le malheureux se précipita, affolé.

Sa cellule était ouverte.

Il tomba à genoux d'instinct, puis il songea à s'échapper.

Il ignorait où il était, quelles difficultés il aurait... Qu'importe ?...

Une fois dehors, il se ferait connaître, demanderait protection, se ferait rendre justice.

Il fallait seulement franchir ce seuil maudit, qui le clouait dans un silence et une immobilité de tombe.

Il écouta.

Tous les bruits se perdaient dans le déchaînement de l'ouragan, qui couvrait tout de ses mille voix, où il y avait à la fois des sifflements, des grondements, des plaintes et des batteries sourdes de grosse caisse.

La cour s'éclairait, par intermittences rapides, d'une lueur blasarde, dans les passages de la lune entre les nuages... C'était assez pour le guider... le temps d'entrevoir sa sortie et de se plonger dans l'ombre...

Il ne pouvait pas souhaiter un temps plus favorable.

Jamais Thomas n'avait mis le pied hors de sa cellule depuis son internement.

Il ne connaissait de sa prison que ce qu'il avait pu en voir à travers les barreaux de la fenêtre... un espace sablé, fermé par d'autres cellules semblables à la sienne.

Il ouvrit vivement sa porte, la referma et se hasarda dehors...

Le grand air le surprit... il y avait si longtemps qu'il ne l'avait respiré !

Il le humait avec une sorte de délice.

Puis, accroupi dans un angle obscur, il regarda autour de lui pour s'orienter.

La cour était silencieuse.

Dans les cellules, tout semblait dormir, ou plutôt tout semblait mort, car elles avaient l'aspect lugubre de la tombe et c'était un silence écrasant de caveau qui pesait sur elles.

Thomas Moore prit à droite, au hasard.

Il lui avait semblé, dans une éclaircie de lumière pâle, que les murs étaient moins élevés par là.

Son cœur battait à se rompre... Le sang bourdonnait à ses tempes.

Il se disait que s'il entendait tout à coup un bruit, il tomberait sur le sol sans mouvement, tellement la peur d'être surpris, d'échouer, le saisissait.

Puis une grande angoisse l'étreignit.

Ses jambes, ankylosées dans une si longue immobilité, avaient de la peine à le porter. Ses bras n'avaient plus de force. Ils étaient amaigris, cotonneux, comme s'il sortait d'une longue maladie.

Comment faisait-il pour se hisser et franchir la clôture qu'il apercevait ?

Les rages sourdes de la tempête continuaient.

Elles passaient par saccades brusques, paraissant remuer tout, rendre tout vivant et bruyant autour du fugitif.

Mais cela ne durait pas, et la cour et les bâtiments tombaient dans leur silence lourd.

Notre héros était arrivé au pied du mur.

Nul ne l'avait vu ou entendu.

De l'œil il en mesurait la hauteur avec un certain effroi.

Le mur était uni sans trou, rien pour accrocher les mains, pour offrir un appui aux pieds.

Une sueur froide inonda le malheureux.

Il regarda autour de lui.

Rien pour l'aider...

Après cette flambée d'espoir et de liberté qui l'avait illuminé, allait-il retomber dans sa prison morne, plus triste, plus abandonné que jamais !... Seize ans de supplice, n'était-ce pas suffisant ? Fallait-il qu'il périt là ?... Était-ce écrit dans sa destinée ?...

Il se prit la tête à pleines mains, accablé.

Il y avait au milieu du mur une grille haute, aux barreaux lisses.

Il s'y précipita, se tordit les jambes et les bras dans le fer inexorable, comme s'il avait voulu s'y accrocher, l'amollir, y entrer ses genoux et ses ongles.

Il se hissait à la hauteur d'un demi-mètre, puis il lâchait prise.

Vingt fois il essaya, vingt fois il retomba.

Le jour pouvait venir et le surprendre là...

Tout était perdu.

Il jeta vers le ciel un regard désespéré.

A ce moment, une nouvelle crainte vint l'assaillir... Il distingua nettement dans l'ombre, derrière la grille, la lueur d'une lanterne...

C'était un gardien qui venait faire sa ronde.

C'était fini !

On allait s'apercevoir de son absence... le faire chercher, le poursuivre.

La lumière marchait vivement...

Bientôt il distingua le bonnet de l'homme qui la portait, puis le corps tout entier.

Le gardien se dirigeait vers la grille.

Une idée jaillit au cerveau du prisonnier, rapide comme un coup de foudre.

L'homme allait ouvrir la grille.

Il pouvait, resté dans l'ombre, blotti, le surprendre, le tuer au besoin, puis fuir...

C'était le salut que l'homme lui apportait sans le savoir.

Il réunit ses forces, retint son souffle et se prépara.

L'espérance était rentrée dans son cœur.

Le ciel était pour lui...

Le gardien s'était arrêté...

De l'endroit où il était caché, de ses yeux ardents, Thomas le vit prendre une clef, l'introduire dans la serrure... Il y eut un cliquetis de fer, puis la grille s'ouvrit toute grande, laissant toute nette l'échappée sur le ciel, qui semblait lui offrir l'espace, la liberté.

Un cri s'échappa de sa gorge, cri involontaire de joie et de délivrance, puis il se jeta tête baissée en avant.

Il y eut une bousculade, des cris ; l'homme tomba.

Tout cela s'était passé comme en un rêve.

C'est à peine s'il avait eu la perception de ce qu'il faisait.

Maintenant il se sentait fuir, éperdu, dans un espace vide, qui lui semblait immense, croyant voler au-dessus des cachots, des obstacles, tant sa course était rapide...

Il ne savait pas où il allait, il ne se dirigeait pas...

Il fuyait, il marchait, mettait de l'espace entre lui et ses geôliers.

Il ne cherchait pas autre chose.

Des branches d'arbres le fouettaient au passage, s'accrochaient à sa longue barbe, à ses cheveux invraisemblables, à ses habits, comme si elles avaient voulu le retenir, le ramener en arrière ; mais il passait outre, les brisant sans les écarter.

Il fuyait.

Ses pieds engourdis s'accrochaient aux plis de terrain, se prenaient dans les ronces, entraient dans des trous.

Il trébuchait, tombait à demi ; ses genoux hurtaient le sol qui les déchirait.

Il ne s'arrêtait pas, il fuyait.

Il marcha ainsi jusqu'au jour, puis il tomba sur le sol, épuisé. Il se trouva dans la banlieue de Londres, sur un petit coteau... Des usines fumaient à ses pieds. Des locomotives commençaient à se mouvoir avec leurs fumées échevelées, traînant derrière elles, comme des queues de comète. Il s'était tapi derrière un mur, n'osant pas se montrer, craignant de faire fuir les gens à son approche. Il devait être hideux avec sa chevelure hérissée, sa barbe de Juif errant, ses vêtements boueux, arrachés par la course folle qu'il venait de faire. Il fouilla dans ses poches. Il n'avait rien, pas un penny. Qu'allait-il devenir ? La faim le tourmentait déjà. La fatigue, les émotions de cette nuit terrible l'avaient épuisé. Il sentait qu'il serait si heureux de pouvoir s'étendre une heure ou deux, dormir ! L'immobilité l'engourdissait. Il se secoua vivement. Il ne pouvait pas rester là. Il était trop près encore de son cachot.

Il se remit en route.

Ses pieds étaient endoloris, ses jambes vacillaient.

Il essayait de se reconnaître, de s'orienter, mais sans y parvenir.

Il n'était jamais venu de ce côté.

Puis, la physionomie des lieux avait dû changer depuis seize ans.

Il n'osait interroger personne... Au contraire, dès qu'il voyait un passant, il se cachait...

Avec le jour le ciel se rassérénait.

Les nuages cessaient de courir, se tassaient, s'immobilisaient au fond de l'horizon.

Une barre rouge ensanglantait le levant, et ça et là, l'azur se montrait, lavé, radieux...

Les arbres s'égouttaient.

Il y avait à son passage des envolées d'oiseaux criards.

S'il n'avait pas craint d'être poursuivi, comme il se serait délecté à ce spectacle, comme son âme se serait ouverte, charmée ! Il y avait si longtemps qu'il n'avait vu tout cela, la verdure, les arbres, les oiseaux, le soleil, dont les premiers rayons font rire les briers d'herbe mouillés !

Mais il ne pouvait pas même jouir de cette joie.

La peur d'être pris pesait sur ses épaules comme une chape de plomb et l'écrasait à terre, derrière des plis de terrain, la tête courbée, le dos voûté, comme s'il venait de commettre un crime !...

Ce n'était pas tout d'avoir conquis la liberté... Il fallait rester libre !... Il fallait pouvoir quitter l'Angleterre, gagner la France, la retrouver, et de là revendiquer son héritage, demander justice, loin de la puissance de ses ennemis.

Sa longue captivité avait affaibli le cerveau de Thomas... l'avait rendu tremblant et craintif.

Le malheureux redoutait ses ennemis comme il aurait redouté des génies surnaturels, les génies du mal...

Avec sa grande fortune, la haute situation de sa famille, les souvenirs laissés par le père, son frère devait être arrivé à une position considérable. Il devait être un des grands personnages de Londres, avoir sous ses ordres des régiments, tenir entre ses mains la justice, puisqu'il avait pu impunément spolier, séquestrer son frère, sans qu'on lui demandât compte de ces deux crimes.

Il ne pourrait donc lutter avec lui que lorsqu'il serait hors de ses atteintes, sur un sol étranger.

C'est à tout cela que l'infortuné réfléchissait.

Ce sont toutes ces pensées qui roulaient dans sa tête, pendant sa marche assombrie et craintive du côté de Londres.

Il voulait entrer dans la Cité avant le grand jour.

Là seulement il pourrait trouver refuge, perdu dans le fourmillement humain.

Mais maintenant sa marche devenait plus difficile.

Les chemins se remplissaient de monde, de charrettes marchant vers Londres.

On le regardait d'un air stupéfait, et il courbait la tête, gêné.

C'étaient sa barbe surtout et ses cheveux qui le dénonçaient.

S'il avait pu s'en débarrasser, on ne l'aurait pas tant remarqué.

Mais il n'avait même pas le double penny nécessaire pour cette opération.

Pendant qu'il était cassé dans cette inquiétude, il s'entendit interpeller vivement.

— Hé ! le vieux, criaient une voix.

Il tressaillit, tourna la tête. Il aperçut dans une cour, derrière un mur, une jeune femme sur une charrette.

Au pied de la charrette, des légumes étaient entassés.

— Voulez-vous m'aider ? demanda la commère... J'ai été obligée d'envoyer John au champ chercher la jument, et je suis seule pour charger la voiture... et nous sommes en retard... voilà le soleil qui monte.

Thomas approcha.

— Ah ! vous serez payé, ajouta la femme, croyant qu'il hésitait...

Il fit un mouvement.

Payé... Il aurait de quoi faire couper sa barbe, et ses cheveux !...

Il se mit à la besogne avec hâte...

La marchande était émerveillée de son agilité et de sa vigueur.

— Savez-vous que vous êtes encore vaillant pour votre âge, dit-elle, quand il eut terminé.

Pour son âge !... il n'avait pas quarante ans !

— Vous avez bien soixante-dix ans ? ajouta-t-elle.

— A peu près... répondit-il.

Elle lui remit une petite pièce de monnaie, et il s'éloigna rapidement.

Un peu plus loin, il avisait une boutique de barbier.

Il y entra...

Il en sortit un quart d'heure après, rajeuni, la figure libre... la tête légère.

Il lui semblait qu'il était sauvé.

Il était tellement changé que ses gardiens eux-mêmes ne pourraient pas le reconnaître.

Il marcha plus librement, mais il s'était cru plus près de Londres, car il était presque nuit quand il y arriva.

Néanmoins il était plus tranquille maintenant... Il savait où il allait... Il avait un but... Puis si on voulait s'emparer de lui, il se défendrait, amènerait la rue, ferait du bruit, — forcerait la justice à s'occuper de lui.

Mais il voulait avant tout se rendre à la demeure de son frère, s'enquérir sans se faire connaître de ce que

celui-ci était devenu, peser les chances qui lui restaient de se faire rendre ce qui lui appartenait.

Mais une grande déception l'attendait.

Son frère n'était pas en Angleterre depuis longtemps.

Il avait fait de mauvaises opérations et avait dû vendre tous ses biens.

On croyait qu'il s'était réfugié en France, à Paris, où il aurait refait fortune. Néanmoins, ajouta l'individu qui donnait ces détails à notre héros, il ne devait pas finir heureux.

Thomas eut un sursaut étonné.

— Pourquoi ?

Alors l'homme lui fit part des bruits qui avaient couru autrefois.

On avait dit que Samuel Moore avait fait disparaître son jeune frère pour rester maître de sa fortune.

On n'avait jamais pu, il est vrai, fournir de preuves de ce crime, mais pour lui il y avait eu là quelque chose qui n'était pas clair, tout ce qu'il en était, c'est que le jeune homme n'avait jamais reparu... et quand on parlait de lui devant Samuel Moore ou sa femme...

L'homme regarda son interlocuteur qui avait frémi à ce nom.

— Vous l'avez donc reconnu ?...

— Oui, répondit Thomas.

— Alors, vous savez ce qu'elle valait...

Quand on parlait de leur jeune frère, ils détournait la tête.

Thomas était un peu fou, disaient-ils... Il les avait quittés brusquement, sans motif, et depuis ils ne l'avaient jamais revu, n'avaient jamais entendu parler de lui... Il n'avait pas tout son bon sens, et il avait dû être victime dans ses voyages, dans ses excursions en Amérique, de quelque accident ou de quelque imprudence... Pour eux, il était mort depuis longtemps, car ils avaient cessé de lui envoyer sa pension, ne sachant pas où il était, et jamais il n'avait réclamé... J'ai servi chez eux à peu près à cette époque, ajouta le donneur de renseignements... Il y a bien des détails étranges qui m'ont frappé et qui sont restés là... Il y avait surtout un homme que l'on appelait le docteur, toujours vêtu de noir...

Thomas eut un tressaillement qui frappa son interlocuteur.

— Vous l'avez connu aussi ? demanda ce dernier.

— Je l'ai connu, fit le séquestré d'une voix sourde.

La conversation avait lieu sur le seuil d'une porte, la porte du restaurant que tenait le donneur de renseignements, à quelques mètres à peine de l'hôtel habité autrefois par Samuel Moore.

Thomas semblait très perplexe.

Devait-il parler à cet homme, se faire connaître, lui demander les ressources nécessaires pour passer en France ?

Était-ce un appui inattendu que la Providence lui envoyait ?...

Ne risquait-il pas, au contraire, d'être pris pour un imposteur, d'être dénoncé, arrêté par la police cette fois, réintégré ?

Voudrait-on croire à son histoire inouïe, invraisemblable ?

Cet homme était le seul peut-être qui pourrait y ajouter foi.

Il avait déjà des doutes sur Samuel et sa femme.

Il ne pouvait pas tomber mieux.

Il fallait saisir cette occasion aux cheveux, en profiter.

Thomas fit un pas en avant, résolu.

— Entrez chez vous, dit-il à l'homme ébahi, j'ai à vous parler.

Ils entrèrent, et, quand ils furent enfermés dans un cabinet où personne ne pouvait les écouter, il raconta toutes ses aventures.

Le restaurateur, abasourdi, se félicitait de sa perspicacité.

Il avait bien raison d'avoir des soupçons.

Ah ! les gredins !

Et il regardait le malheureux avec des yeux où il y avait à la fois de l'admiration et de la pitié.

Oh ! oui, il lui viendrait en aide, oui, il ferait tout ce qu'il pourrait pour lui !

Il le fit manger, lui ouvrit sa bourse.

Il fallait partir pour Paris tout de suite, savoir ce qu'était devenu le coquin, s'il était réellement riche encore, comme on le disait, puis se faire restituer ce qui lui appartenait.

Toute la presse, toute l'Angleterre seraient pour lui... Le procès allait faire un bruit énorme. En attendant, il fallait garder le silence, ne parler à personne... L'homme le jurait.

Thomas Moore prit deux jours de repos, tranquille, dans une chambre que lui fournit l'ancien domestique des Moore, puis il partit pour la France... plein d'espoir.

Nous verrons que l'infortuné n'était pas au bout de ses épreuves.

Le destin n'était pas las de s'acharner après lui.

VII

Les renseignements fournis par le restaurateur de Thomas Moore étaient exacts en partie. Il était bien vrai que Samuel avait quitté l'Angleterre, mais il n'était point parti dans les conditions indiquées par l'ancien domestique. Les bruits auxquels ce dernier avait fait allusion n'avaient pas dépassé l'office, et s'ils avaient été accueillis par quelques feuilles publiques sans importance, ils n'avaient pas inquiété sérieusement le public et entamé l'honorabilité du chef de la famille Moore... On n'y avait pas ajouté foi.

Quant à la ruine prétendue de Samuel, elle était aussi fautive que le reste. Ce qui l'avait fait croire à la domesticité, c'était la hâte avec laquelle leur maître avait réalisé ses biens ; mais l'aîné des Moore était riche, sa fortune s'était même accrue considérablement depuis son arrivée en France, et la maison anglaise de banque et de change Burke et Co, créée par lui, dirigée par lui à l'angle de la rue de la Paix et de la place Vendôme, était une de celles dont le crédit était le mieux assis sur la place.

Ce nom de Burke, mis en vedette sur l'édifice, était le nom du fameux docteur noir dont nous avons parlé, Samuel n'ayant pas voulu mêler son nom à des tripotages financiers. Le docteur Burke, du reste, était son associé, mais il avait continué à habiter Londres, où la maison avait une succursale qu'il dirigeait. Dans la haute société de la Cité tout le monde savait que Samuel Moore était l'associé et le commanditaire du docteur Burke, et le crédit de la banque ne faisait qu'y gagner.

Samuel était, du reste, très considéré par la colonie anglaise établie à Paris... Ses compatriotes, de passage en France, l'avaient en très haute estime, et sa femme, mistress Moore, tenue si sévèrement à l'écart à Londres, était accueillie à Paris dans les salons anglais les plus puritains. L'ambassade l'invitait à ses soirées. Juana était donc au comble de ses vœux.

Telle était la situation réelle, à Paris, du frère de Thomas, situation que le restaurateur n'avait pas pu lui dire et qu'il ne connaissait pas.

Pour Samuel et Juana, indissolublement unis, le passé était oublié. Le nom du jeune frère qu'ils croyaient enseveli pour jamais dans les oubliettes du docteur Burke, comme ils appelaient l'établissement de ce dernier, ne venait jamais même sur leurs lèvres... C'était si loin, et ils étaient si haut !

Du reste, ils s'inquiétaient peu de la vie ou de la mort de Thomas. Le docteur avait pris de telles précautions qu'ils n'avaient rien à craindre, même si le malheureux était parvenu à s'échapper.

Pour la société, le plus jeune des Moore était réelle-

ment disparu, mort... En entrant dans l'établissement du docteur, Thomas avait perdu son état civil, son existence légale. Il avait été écroué sous le nom du fou furieux qui était mort subitement au moment même de son entrée dans la maison de santé et dont on avait fait disparaître le cadavre.

Thomas Moore était donc devenu, sans le savoir, à partir du jour de son admission dans l'hospice, James Myler, un fou des plus dangereux, à peu près du même âge que lui et qui avait été confié au docteur Burke. La manie de ce James Myler était de se faire passer pour une foule de personnages imaginaires dont le souvenir hantait son cerveau. Il se croyait, disait le docteur, devenu Thomas Moore, qu'il avait peut-être connu, et ce devait être sa dernière incarnation.

La prédiction se réalisa, comme on le devine, ce qui donna une haute idée du savoir de Burke.

Le jour où Thomas Moore s'enfuit de l'établissement du docteur, ainsi que nous l'avons raconté, ce ne fut pas Thomas Moore qui partit, mais James Myler, James Myler le fou furieux, qu'on avait le plus grand intérêt à reprendre et pour la captation duquel Burke pouvait requérir la force publique.

Néanmoins, quand on vint annoncer à ce dernier la fuite du prétendu James Myler, il fut pris d'une grande inquiétude pour lui et ses complices. Il courut prévenir le chef de la police fit publier des notes dans les journaux, et Londres tout entier fut en émoi. On racontait des détails terrifiants sur l'évadé, sur James Myler, et chacun tremblait, craignant de se trouver tout à coup en face de lui, au coin d'une rue.

C'était le docteur Burke lui-même qui augmentait la terreur par les renseignements qu'il faisait lancer dans le public.

Pendant quelques jours, toute la police fut sur pied, — mais sans résultat. James Myler ou plutôt Thomas Moore restait introuvable. Le signalement que l'on avait donné de lui n'avait servi qu'à dérouter les recherches, car on sait que notre héros avait fait couper sa barbe aussitôt après sa fuite.

Au bout de quelques jours, le docteur Burke ne douta plus que son ancien prisonnier n'eût quitté Londres et même l'Angleterre. Thomas avait dû chercher à gagner la France, d'abord pour se soustraire aux poursuites dont il pourrait être l'objet, ensuite pour tâcher de retrouver celle qu'il avait laissée à Paris et dont il n'avait jamais cessé de parler, lui avaient dit les gardiens.

C'était de Paris que pouvait venir le danger... Burke partit pour Paris presque à la suite de notre héros... muni de tous les papiers nécessaires pour faire arrêter James Myler, se prétendant Thomas Moore, et le faire extraditer.

Thomas arrivait dans la capitale sans connaître aucun des renseignements que nous avons donnés, sans savoir que le directeur réel de la banque Burke et Co était son frère, détail que le restaurateur ignorait aussi, car c'était une traite sur la maison Burke qu'il avait remise à Thomas pour ses frais de voyage... L'ancien domestique était à cent lieues de se douter que ce Burke, nom assez commun en Angleterre, était le même que le fameux docteur noir qu'il avait vu autrefois chez son maître et dont il avait parlé à Thomas dans les termes que l'on connaît...

La maison Burke et Co, situé, comme nous l'avons dit, dans une des rues les plus brillantes et les plus riches de Paris, la rue de la Paix, était une maison d'une importance considérable... Elle n'avait pas de boutique sur la rue, mais elle occupait tout le premier et le second étage du vaste bâtiment dans lequel elle était installée. Au premier, étaient les bureaux, où travaillaient, le matin de bonne heure et le soir très tard, plus de cent employés, et le second était consacré au haut personnel de la maison, comprenant le directeur, M. Samuel, comme les commis

l'appelaient entre eux, ne lui connaissant pas d'autre nom, puis le secrétaire général, le chef du personnel, l'économiste, le comptable-vérificateur, l'interprète, etc. En bas, il y avait huit caisses, et le titulaire d'une de ces caisses était une de nos connaissances, Armand Rivière, l'amoureux de Lili.

Samuel Moore planait de haut sur la maison et était à peine connu des employés inférieurs comme notre ami.

Sa tenue sévère, son air fier et dédaigneux, son grand train, ses équipages dont on entendait les harnais sonner du matin au soir sous les fenêtres, mettaient une distance de respect trop grande entre lui et ses subalternes pour que ces derniers cherchassent même à se renseigner sur son compte. On osait à peine jeter les yeux sur lui quand il se hâsardait, très rarement du reste, à traverser les bureaux. C'était M. le Directeur, et tout le monde, tremblant à son aspect, se penchait sur son bureau, trempant le nez dans ses paperasses, l'air très affairé...

Le matin même du jour où a commencé notre récit, les employés ne se doutaient guère, en arrivant à sept heures et demie, pour prendre leur besogne comme de coutume, qu'il y avait déjà du monde dans le cabinet de la direction au-dessus d'eux.

Les huissiers en arrivant avaient été stupéfaits de trouver la porte d'entrée ouverte et ils avaient parcouru vivement les pièces d'un air inquiet, craignant que quelque voleur ne se fût introduit dans le bureau pendant la nuit.

L'un d'eux était resté médusé littéralement en voyant dans le cabinet directorial le directeur et un autre personnage qu'il n'avait pas eu le temps de voir.

Il s'était reculé aussitôt et avait fait part aux autres de sa découverte.

Ceux-ci ne s'étaient pas montrés moins surpris que lui.

M. le directeur, avait ajouté le garçon, n'était même pas de bonne humeur, car sa figure l'avait effrayé et sa voix rude l'avait cloué à sa place, avec un frisson dans les moelles.

— Qu'on ne me dérange pas ! avait crié M. Samuel.

Il se passait sans doute quelque chose d'extraordinaire, car c'était la première fois qu'on voyait à cette heure M. le directeur.

Celui-ci semblait causer vivement avec l'autre personnage, mais il parlaient en anglais et il n'avait rien pu saisir de leur conversation.

Plus heureux que l'huissier, nos lecteurs vont savoir tout de suite quel était le personnage qui se trouvait chez Samuel Moore et ce qu'il lui disait.

Cet homme était le docteur Burke, qui arrivait de Londres.

Burke avait prévenu par télégramme son associé, lui donnant rendez-vous au bureau pour l'heure de l'arrivée du train. C'était pour une affaire extrêmement urgente.

Samuel avait été abasourdi en apprenant qu'il s'agissait de son frère, que celui-ci vivait encore et qu'il s'était évadé.

— Il faut le faire reprendre, dit-il.

— C'est ce que j'ai essayé.

— Et vous n'avez pas réussi ?...

— Non.

— Mais vous avez donné des ordres... On le cherche ?

— On le cherche, mais on ne le trouvera pas à Londres.

— Pourquoi donc ?

— Parce que je soupçonne qu'il est passé en France...

Samuel avait pâli.

— En France ! Et comment ? Avec quoi ?

— Sait-on jamais !...

— S'il est en France, on l'arrêtera en France, dit Samuel... Vous avez les pouvoirs nécessaires ?

— J'ai tout ce qu'il me faut.

— Ce sera une simple traversée à payer.

Le docteur secoua la tête.

— J'ai bien peur, murmura-t-il, que ça ne marche pas comme nous le désirons.

— Comment cela ?

— Il faudra des formalités pour l'extradition... Et si on ajoute foi à ce qu'il dira ?

— Comment y croirait-on ?... Un fou !

— C'est qu'il n'a pas l'air fou du tout.

Samuel eut un sourire dédaigneux.

Entre lui et nous on n'hésitera pas... Thomas Moore n'est-il pas mort depuis longtemps ?... Et ce James Myler n'est-ce pas un fou qui a la monomanie de se prendre pour lui après avoir voulu se faire passer pour la reine d'Angleterre ?...

— Je ne dis pas, et j'espère bien que nous n'aurons pas d'anicroche, mais néanmoins je ne serai pas tranquille tant que ce misérable ne sera pas retombé entre nos mains.

— Cela ne tardera pas. Il doit être sans ressources.

A ce moment on frappa doucement à la porte.

C'était le secrétaire général qui se présentait.

En voyant M. Burke, qu'il connaissait un peu, en conversation avec le directeur, il fit mine de se retirer, mais Samuel le retint.

— Entrez, monsieur.

Puis il ajouta :

— Vous avez à me parler ?

— C'était pour une affaire de service, mais je ne veux pas déranger monsieur le directeur.

— Vous ne nous dérangez pas. Parlez !

L'employé s'avança près du bureau et raconta ce qui l'amena.

La veille, a-sez tard, au moment où le bureau allait fermer, un homme d'assez mauvaise mine s'était présenté pour toucher un chèque. Comme il n'avait pas de papiers pouvant justifier son identité, le caissier auquel il s'était adressé le lui avait renvoyé.

— La somme est importante ? demanda Samuel.

— Non, monsieur le directeur... Vingt livres.

— Et le tireur ?

— Le tireur est un restaurateur de Londres avec lequel nous avons fait quelques affaires.

— Comment l'homme justifie-t-il la possession de ce chèque ?

— Quand je lui ai posé cette question, il a paru assez embarrassé...

— C'est un français ?

— Non, monsieur le directeur... Il se dit Anglais.

— Et où habite-t-il ?

— Il habite Londres.

— Quelle adresse ?

— Il m'a donné l'adresse du restaurateur.

— Il y a longtemps qu'il est à Paris ?...

— Il arrive...

— Qu'y vient-il faire ?...

— Il m'a fait une réponse assez vague... chercher une position.

— Il vous a donné son nom ?

— Oui, monsieur le directeur... et c'est ce nom précisément qui m'a frappé.

— Quel est donc ce nom ?

— Thomas Moore.

Un même sursaut de stupeur secoua Samuel et Burke. Le secrétaire s'arrêta, étonné.

— Mais les deux coquins, après s'être jeté un coup d'œil d'intelligence, se remirent.

— Et cet homme doit revenir ?... demanda le directeur.

— Ce matin, monsieur le directeur.

— Bien, vous le recevrez vous-même et me l'amèneroz... J'y compte !

L'employé s'inclina et sortit.

Quand il fut hors du cabinet, les deux complices se regardèrent de nouveau.

— En voilà un hasard ! murmura Samuel.

— C'est le diable lui-même qui le rejette [entre nos mains, dit le docteur.

Puis tous les deux se concertèrent vivement.

Le directeur devait recevoir l'homme chez lui, le retenir.

Pendant ce temps, Burke, muni de son mandat, irait requérir des agents. On le cueillerait à la sortie de la maison pour ne pas faire de scandale, puis le jour même il serait réexpédié à Londres sous bonne garde. Burke lui-même conduirait l'expédition.

Au moment où ce dernier allait se retirer pour prendre ses mesures, il dit à Samuel :

— Mais il va te reconnaître ?

— C'est probable.

— N'as-tu pas peur ?

Il porta les mains à son cou.

— Qu'il ne m'étrangle ?

Le directeur haussa les épaules, puis il montra ses poings.

— J'en ai maté de plus solides.

— Dans tous les cas, dit Burke... je prévois une explication mouvementée.

Samuel fit un geste d'indifférence.

— Qu'il ne s'inquiète de rien !

Le docteur allait s'éloigner quand le secrétaire reparut à la porte.

— Voici ce monsieur.

Il poussa devant lui Thomas, qui, à la vue de son frère et surtout de Burke qu'il reconnut aussitôt, fit en arrière un bon terrible et se précipita dans l'escalier...

Il avait deviné aussitôt dans quel traquenard il tombait, et son premier mouvement avait été de fuir, de fuir avant tout sans réfléchir...

Samuel, Burke, le secrétaire, ahuris restèrent quelques secondes sans mouvement et sans voix ; puis le directeur et le docteur retrouvèrent leur sangfroid.

— Il faut le reprendre !

Et ils se lancèrent sur les traces de l'homme, laissant l'employé stupéfait.

Mais Thomas avait de l'avance. Il était hors de la maison quand les autres furent descendus.

Samuel et Burke ne pouvaient le poursuivre dans la rue, au risque d'ameuter tous les passants, ce qui n'aurait pas fait leur affaire ; ils chargèrent de la besogne quelques garçons de la banque, qui arrivaient à leur travail et qui s'étaient arrêtés très surpris de voir à cette heure leur directeur dans la rue, l'air affolé.

Celui-ci leur montra Thomas qui disparaissait à ce moment à l'angle de la place.

— Vous voyez cet homme qui fuit ?

— Oui, monsieur...

— Il faut me le reprendre, à tout prix, et me l'amener !

Et comme les employés regardaient le directeur interloqués.

C'est un fou, leur dit Burke. Il a voulu étrangler votre directeur.

Les hommes se précipitèrent sur les traces de Thomas sans demander d'autres explications.

Le prétendu fou prit la rue Saint Honoré, courant le plus vite qu'il pouvait, excité par la vue des hommes qui s'étaient mis à sa poursuite.

Ily avait peu de monde encore dans les rues. Quelques boutiques s'ouvraient.

A deux ou trois reprises, on avait essayé de barrer le passage à notre héros... car on est toujours tenté d'arrêter à Paris un homme qui fuit ; mais Thomas avait pu échapper à ce danger.

Les cris des poursuivants, d'ailleurs, servaient à éloigner de lui les passants.

— Au fou ! au fou ! criaient-ils, comme il aurait crié au chien enragé.

Et chacun s'écartait... Mais des agents pouvaient se présenter, prêter main-forte aux garçons.

Au détour d'une rue, Thomas éperdu se jeta dans une

maison dont la porte était ouverte, puis grimpa l'escalier au hasard.

Nous avons vu où il était tombé... où la Providence, par un dessein mystérieux, l'avait conduit, précisément dans les bras de sa fille, de la fille de celle pour laquelle il avait tant souffert et à laquelle il n'avait pas cessé de penser au milieu de toutes ses tortures ; mais nous avons vu pénétrer derrière lui, dans la chambrette de Lili, les employés de Samuel Moore, après la poursuite, espérant une magnifique récompense en cas de succès et n'ayant devant eux, pour défendre le malheureux, qu'une pauvre fillette de seize ans, à peine capable de se protéger elle-même.

L'angoisse de la pauvre enfant est d'autant plus cruelle qu'elle sait que son père, si miraculeusement retrouvé, ne peut pas respirer dans sa cachette, et n'en sortira que mort si l'attente se prolonge.

Une sueur froide ruisselle par tout son corps et elle est comme clouée au sol par l'épouvante.

Dieu ne lui a-t-il rendu son père que pour le lui reprendre aussitôt par la plus affreuse de toutes les morts ?

VIII

M^{me} Bourgeois avait deviné l'anxiété de sa locataire sans comprendre encore ce qui la motivait. Elle voyait Lili pâle, tremblante, se soutenant à peine, et comme elle avait une très grande amitié pour la jeune fille, dont elle avait connu la mère, elle fut prise d'une sainte indignation.

Elle se tourna d'un air furieux vers les envahisseurs.

— Après tout, cria-t-elle d'un ton rogue, qui êtes-vous donc pour pénétrer ainsi chez le monde ? Vous voyez bien que votre entrée brusque a saisi cette enfant...

En même temps la brave femme tendait les bras et recevait Lili qui défaillait.

Les garçons de la banque Burke se regardaient interloqués.

— En voilà des malappris, grogna la conciergè, tout en portant sur son lit la jeune fille, à demi évanouie. Vous n'êtes pas le commissaire de police, n'est-ce pas ? Alors, déguerpissez, et plus vite que ça, ou je vais crier à mon mari d'aller chercher les agents.

Et la femme poussait péle-mêle vers la porte les hommes ahuris.

— Nous l'avons vu entrer, murmura un de ces derniers, qui es-aya de résister.

— Qui ?

— Le fou.

— Un fou chez nous ! dans mon immeuble ?

— Parfaitement. Nous en sommes sûrs.

La conciergè haussa les épaules.

— C'est vous qui êtes fous... Dans tous les cas, vous voyez bien qu'il n'est pas là.

— C'est ce que nous saurons tout à l'heure.

— Revenez avec le commissaire... Vous fouillerez partout... Vous en aurez le droit, mais en attendant...

Et M^{me} Bourgeois poussa les intrus sur le carré.

— Il n'y a pas de fou chez nous, entendez-vous, répétait-elle, très en colère, si ce n'est vous... Et tâchez de me montrer vos talons !... et plus vite que ça !... En voilà des manants !...

— C'est bon, c'est bon, dit un des garçons, ne vous emportez pas !... Vous voulez protéger un homme qui a failli étrangler notre patron... Vous saurez ce que ça vous coûtera.

La conciergè sentit une bouffée de fureur lui monter au cerveau.

— Des menaces maintenant !... Voulez-vous filer, tas de coquins !... on me connaît, moi, et vous on ne sait pas qui vous êtes, de vous précipiter comme ça dans des maisons tranquilles.

Elle trépidait de : pieds.

— Sortez ! Sortez ! ou j'amoute la maison !
Les hommes dégringolaient l'escalier.
— Nous reviendrons, cria l'un d'eux.
— Quand vous voudrez...
— Et le commissaire cette fois.
— A votre aise. On n'a pas peur de la justice quand on est honnête, vous saurez ça !... On n'a rien à redouter quand on fait son devoir... malotrus !

La concierge rentra chez Lili et ferma la porte sur elle.

La jeune fille avait rouvert les paupières.
— Il est là ?... demanda-t-elle en clignant des yeux vers le placard, d'un air entendu.

Elle inclina la tête.

— Donnez-moi la clef, vite !

La jeune fille la lui donna.

— Avez-vous vu comme je les ai reçus ?...

— Oh ! madame, balbutia l'enfant, je ne saurai jamais assez reconnaître le service que vous m'avez rendu.

— Plus que ça de toupet ! grommelait la portière... S'introduire comme ça, sans mandat...

Tout en parlant, elle ouvrait le placard, et Lili la suivait des yeux, trop tremblante, trop émue pour pouvoir faire un mouvement.

La porte s'ouvrit. Mais, au même moment, Mme Bourgeois poussa un grand cri :

— Oh ! mor. Dieu !

Lili se dressa d'un bond, toute tremblante.

— Qu'y a-t-il ?

— Il est mort.

En effet, Thomas Moore était tombé dans le bas du placard, livide, sans vie.

— Il aura étouffé... c'est si étroit ! murmura la portière !

Lili, folle de douleur, sanglotait et courait au hasard, sans savoir ce qu'elle devait faire.

— Mais vous le connaissez donc ? demanda la concierge étonnée de ce grand chagrin.

— C'était mon père !

Ce fut au tour de Mme Bourgeois de tourner autour de la pièce... ahurie.

— Ah ! mon Dieu, en voilà une affaire !

— Je vous en prie, criait Lili, sauvez-le, ma bonne madame Bourgeois.

La brave femme semblait coupée en deux.

Elle aussi cherchait, elle ne savait quoi, sans rien trouver...

— J'ai les jambes comme rompues... De l'eau ! avez-vous de l'eau ?

— Voilà, dit Lili, qui était parvenue à mettre la main sur la cuvette.

— Il n'est peut-être qu'évanoui. Nous allons voir.

Et Mme Bourgeois, soulevant Thomas Moore sur ses bras robustes, se mit à lui asperger le visage.

La jeune fille avait pris une des mains de son père. Elle la couvrait de baisers et l'arrosait de larmes.

— Tout ça c'est la faute de ces gredins, grommelait la concierge. Ah ! si j'avais su, ils ne seraient pas sortis d'ici sans être détériorés. En voilà des histoires !

La brave femme continuait à frictionner vigoureusement le moribond.

Tout à coup, elle fit un mouvement de joie.

— Il n'est pas mort !

Lili tressaillit.

— Moi aussi, j'ai senti aussi la main frémir.

— Il reviendra... C'est la suffocation, le manque d'air.

La jeune fille pleurait de joie maintenant.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

— Je sens le cœur battre, dit la concierge.

— La main a remué.

— Il est sauvé !

Lili se jeta sur le malade.

— Mon père ! mon père !... vous vivrez ! Regardez-moi... Embrassez-moi !

Thomas Moore ouvrit les yeux.

— Il m'a regardé, s'écria la jeune fille, comme folle...

— Mais comment se fait-il ? bégaya la concierge abaissée.

— Que je l'aie retrouvé ?... C'est le doigt de Dieu qui l'a conduit vers moi pour que je le sauve.

— Et c'est celui qu'on poursuivait ?

— C'est lui.

— Il est donc fou ?

— Non, non, il n'est pas fou... On a voulu le faire passer pour fou pour l'enlever à ma mère.

Mme Bourgeois s'était redressée, muette de surprise.

— Que n.e dites-vous là ?

— C'est ce qu'il m'a raconté en quelques mots.

— En voilà des horreurs !

— Il a été seize ans enfermé comme fou... sans l'être... par son frère aîné.

La portière leva les bras au ciel.

— Seize ans !... comme fou... par son frère aîné !

— Et c'est pour le renfermer encore qu'on le poursuivait.

— Si c'est Dieu possible !... s'exclama la portière. Ah ! si j'avais su !... si j'avais su !... Qu'ils y reviennent, c'est moi qui les recevrai. Ça me remue, voyez-vous, tout ce que vous me dites là. Me voilà les paupières humectées comme à l'Ambigu, vu qu'il y a des drames qui sont moins émouvants et moins extraordinaires. Mais le voilà qui revient.

Thomas Moore avait rouvert les yeux tout à fait.

Il s'était soulevé à demi.

La vie revenait en lui.

Lili se précipita dans ses bras.

— Mon père ! mon père !

Cependant le pauvre homme semblait encore sous le coup de la grande terreur qu'il avait eue.

Il promenait autour de lui des regards épouvantés.

— Ils sont partis, dit Lili.

— Et lestement, fit la portière. Et encore je ne savais rien... si j'avais su.

Thomas Moore fit un geste, en apercevant cette dernière.

— Oh ! n'ayez pas peur, papa, c'est Mme Bourgeois, la concierge, une brave femme.

— Et qui n'a jamais trahi personne, ajouta celle-ci.

Puis elle reprit.

— D'ailleurs, votre demoiselle m'a dit deux mots de la chose.

— Mais ils vont revenir, bégaya le père.

— Ils l'ont bien dit, mais qu'ils s'y frottent !

— Ils vont me reprenhre, me renfermer, m'arracher de ses bras.

Il couvrait de baisers le front de Lili.

— Vous reprendre ? Ils m'arracheraient plutôt le foie ! s'écria Mme Bourgeois.

Puis elle ajouta dans un mouvement d'indignation.

— Mais il n'y a donc plus de justice !

La justice n'est pas faite pour moi, murmura tristement le père de Lili.

La concierge se récria brusquement.

— Pourquoi donc ça ?

L'infortuné secoua la tête.

— Sais-je quels procédés infernaux ils ont employés pour endormir la justice anglaise ?

Mais vous êtes en France maintenant.

— Je suis sujet anglais. Ils doivent avoir pris leurs précautions pour pouvoir me faire arrêter, s'emparer de nouveau de moi, si j'avais le malheur de tomber entre leurs mains.

On se débat, on se défend.

— Si je ne suis pas le plus fort...

— On crie... on proteste...

— Qui m'écouterà ?
 — Cependant... vous n'êtes pas fou ?
 — Je sors d'un établissement de fous où j'ai été enfermé près de seize ans. Avant tout autre chose, on me réintègrera là, dans ma cellule, quitte à ordonner une enquête si mes plaintes arrivaient jusqu'à la reine ou aux ministres. Et pendant ce temps, je resterais là-bas loin d'elle. J'en mourrais maintenant.
 Il avait passé son bras autour du cou de la jeune fille, et il la couvrait de baisers.
 — Pourvu que je puisse vivre désormais et mourir près de toi ! murmura-t-il à son oreille.
 — Nous ne nous quitterons jamais ! dit Lili.
 Il la contemplait comme en extase.
 — Ma fille !
 — Mon père !
 — Tu as tous ses traits, ses yeux veloutés et doux.
 Lili rougit.
 — Mon père !
 — Tu dois être bonne comme elle. Tu me diras tous tes désirs et je les satisferai. Et je veux te faire la plus heureuse des femmes !
 Puis s'absorbant dans une sorte de prière muette, il leva les yeux au ciel.
 — Elle nous voit d'en haut. Elle pense à nous et nous bénit. Tu me parleras d'elle. Tu me répéteras ce qu'elle t'a dit de moi ! Si j'avais pu la revoir au moins, si la liberté ne s'était pas levée trop tard pour moi !
 Lili pleurait à chaudes larmes.
 — Et vous, mon père, dit-elle, vous me direz tout ce que vous avez souffert, pour que je partage vos douleurs et pleure toutes vos larmes.
 La concierge, émue, les regardait et les admirait, n'osant pas les interrompre.
 Thomas Moore, tout à fait remis, s'était levé.
 Il marchait dans la pièce, appuyé sur l'épaule de Lili, radieux, transfiguré !
 — Et dire, murmura Mme Bourgeois, qu'il y a seulement une demi-heure, vous ne vous connaissiez *assolument* pas !... Et vous venez tomber justement... C'est à dire que dans tous les drames, dans tous les romans, je n'ai jamais rien vu d'aussi extraordinaire... C'est-il miraculeux tout de même !...
 — Oh ! oui, fit Thomas Moore... c'est la Providence qui a guidé ma fuite. Elle a eu enfin pitié de moi !
 — Ce qu'il faut maintenant, reprit la portière, qui s'était détournée pour ne pas montrer ses larmes, c'est ne pas être repris, puisque vous dites qu'on vous emmènerait encore...
 Le père et la fille se serrèrent avec plus de force.
 — Vivre séparés maintenant !
 — Ils peuvent revenir d'un moment à l'autre, ils l'ont dit, poursuivit la concierge. Ils se méfient de quelque chose. Il n'est pas sage de rester là.
 — Oui, fuyons, mon père ! dit Lili.
 — Où ? bégaya le pauvre homme.
 — N'importe !... Éloignons-nous d'ici, de Paris... Il me semble maintenant que je n'aurai plus de tranquillité... Tous les visages m'effrayeront.
 — C'est encore à Paris, dit Thomas Moore, que je serai le mieux caché. Puis je ne veux pas m'éloigner pour la campagne que je veux entreprendre avec un nouveau courage, puisque je combats désormais pour deux, puisque c'est le bonheur de deux que je défends... Malheureusement, pour réussir, il faudrait de l'argent, et tu n'es pas riche non plus, ma pauvre enfant...
 — Quelqu'un nous viendra en aide. Le ciel ne laissera pas inachevée son œuvre de délivrance.
 — Le ciel s'est montré si cruel pour moi, dit le pauvre père, que j'ai perdu l'habitude de compter sur lui.
 Mme Bourgeois, qui semblait réfléchir depuis un moment, s'approcha d'eux brusquement.
 — Écoutez-moi, dit-elle, je crois que j'ai votre affaire,

vous serez à Paris sans y être, et du diable si on va vous chercher là.
 — Que voulez-vous dire ? fit Thomas.
 — Mon mari, poursuivit la portière, a acheté, il y a deux ans, une petite maisonnette aux environs de Paris, dans un endroit désert. Entre Argenteuil et Colombes... Nous y allons quelquefois l'été passer les dimanches... Je vais la mettre à votre disposition... vous vivrez là... sans sortir... Lili ira vous voir... fera les démarches pour vous... On ne se méfiera pas d'elle et vous pourrez agir sans qu'on soupçonne votre retraite. On ne vous verra plus nulle part, vous ne sortirez plus que la nuit.
 Thomas Moore fit un mouvement brusque. Son œil s'illumina.
 — Oui, oui, s'écria-t-il avec exaltation, j'ai mon plan, et je la vengerai !
 — Ainsi vous acceptez ?
 — J'accepte, et si jamais ma fortune m'est rendue, vous n'aurez pas à regretter de nous avoir rendu service.
 — Ne parlons pas de ça... C'est sans intérêt.
 Et Mme Bourgeois, se dérobant aux remerciements du père et de la fille, descendit en grande hâte, heureuse de son idée.
 Elle revint quelques minutes après.
 — Tout est prêt. Voici la clef de la maisonnette. Mon mari a indiqué l'endroit au cocher... Vous n'avez plus qu'à embarquer.
 En effet, une voiture attendait dans la cour, les stores baissés.
 Thomas Moore et Lili y montèrent, et le cocher, qui avait sans doute reçu des ordres, fouetta vigoureusement ses chevaux et partit ventre à terre.
 Il était temps.
 Cinq minutes après le départ de nos amis, une dizaine d'agents entouraient la maison, précédés d'un commissaire de police.
 Ce fut Mme Bourgeois qui les reçut.
 — Il paraît, madame, dit le policier, qu'un homme qu'on poursuivait ce matin s'est réfugié dans votre immeuble ?
 — C'est ce que ces hommes ont prétendu, monsieur le commissaire... Mais sur les cendres de mon mari, qui n'est pas mort...
 — N'éjurez pas et conduisez-nous.
 — Où cela ?
 — Dans la chambre de cette jeune fille.
 — De M^{lle} Lili ?
 — Oui.
 — Mais tout de suite, monsieur le commissaire.
 — Il y a dans cette pièce une cachette que vous n'avez pas voulu laisser ouvrir.
 Mme Bourgeois éclata de rire.
 — Une cachette ? C'est que c'était trop farce aussi. Vous verrez si c'est Dieu possible qu'un homme ait pu s'introduire là-dedans.
 Le commissaire et deux agents montaient l'escalier, précédés de la concierge.
 Au second, celle-ci se retourna :
 — Et qu'a-t-il donc fait ce malheureux, pour qu'on le recherche avec tant d'acharnement ?
 — Il paraît que c'est un fou dangereux échappé d'une maison d'Angleterre.
 — Ah !
 — Il a commis déjà plusieurs crimes.
 — Grand Dieu !
 — Et il y a une prime considérable pour son arrestation. On ne parle que de cette évasion à Londres. Vous voyez que vous auriez eu mauvaise grâce à protéger sa fuite.
 — Mais, monsieur le commissaire, je n'ai rien protégé du tout, et, sur les cendres de mon mari, je n'ai pas vu de ou chez nous. J'en aurais eu trop peur moi-même.
 — Dans tous les cas, j'ai ordre de fouiller la maison.

— Fouillez, monsieur le commissaire,
On était arrivé sur le carré du cinquième étage.
La concierge tourna la clé et ouvrit.

— La voici.

— Il n'y a plus personne ?

— Non, M^{lle} Lili est parti à son ouvrage... C'était l'heure.

Le policier eut un mouvement de surprise.

— On ne l'a pas vue sortir.

— C'est que ceux qui la surveillaient avaient la berlue sans doute.

— On m'a parlé d'une voiture qui est sortie tout à l'heure par la porte cochère.

— Croyez-vous donc que M^{lle} Lili va à son magasin en voiture ?

— Que contenait cette voiture ?

— Un de nos locataires du second, qui a des rhumatismes. Elle vient le prendre tous les matins. Vous pouvez vous en informer.

— Je m'en informerai.

La portière ne sourcilla pas.

C'était vrai, en effet, ce qu'elle disait. Tous les matins, le cocher qui avait emmené Thomas Moore et Lili venait prendre un locataire du second et le conduire à ses affaires, mais il était venu une heure auparavant, et comme il stationnait près de la maison, c'était lui que la concierge était allée chercher pour emmener nos deux amis.

Cependant le commissaire examinait la pièce.

— Et quelle est la jeune fille qui habite là ?

— Je vous l'ai dit, M^{lle} Louise, que l'on appelle M^{lle} Lili.

— Que fait-elle ?

— Elle est fleuriste. Elle travaille dans un magasin à côté.

— Elle vit seule ?

— Toute seule, monsieur, depuis que sa mère est morte.

— Et quelle personne est-ce ?

— Très honnête, très travailleuse.

— Il paraît qu'elle avait l'air très épouvantée quand on s'est présenté chez elle.

— Dame ! pensez donc ! A son âge, voir des hommes envahirent tout à coup sa chambre ! J'ai cru qu'elle allait en faire une maladie, la pauvre petite, et si je ne l'avais pas reçue dans mes bras.

— Pourquoi a-t-elle refusé la clef du placard quand on la lui a demandée ?

— Mais elle n'a rien refusé du tout, monsieur, elle n'avait plus la force même de parler.

— C'est vous alors qui vous êtes opposée à ce qu'on l'ouvre, qui avez chassé les hommes ?

— C'est moi, monsieur le commissaire, et je suis toute prête à recommencer... Des malotrus sans respect qui bousculaient toute la maison ! et de quel droit ?

— C'est vrai ; ils n'avaient pas le droit de pénétrer dans les appartements.

— C'est ce que je leur *n'y ai dit* et n'ont-ils pas eu le toupet de me menacer, moi, une honnête femme, que tout le quartier connaît depuis vingt ans.

Le policier sourit.

— Calmez-vous, madame. Ces hommes avaient cru voir entrer le fou chez vous... Ils avaient ordre de le reprendre. C'était dans un intérêt général. Ils pouvaient prévenir un malheur.

— Mais puisque je leur disais que je n'avais rien vu ?

— Il pouvait avoir échappé à votre attention.

Le commissaire semblait chercher quelque chose du regard.

— Et ce fameux placard ?

— Le voici, monsieur le commissaire... Faut-il l'ouvrir ? Je n'ai pas la clef.

— Non, non, c'est inutile. Je vois bien qu'il n'y a personne là.

Il donna un coup de pied dans la porte, qui résonna.

— A la bonne heure ! Au moins, il y a plaisir à causer avec vous, monsieur le commissaire. Vous me comprenez, tandis que les autres, ils m'avaient crispée par leurs manières, mise hors de mon caractère.

Le fonctionnaire était sorti de la chambre.

Il fit signe aux deux agents qui l'attendaient sur le carré, et ils descendirent tous les trois.

La concierge, restée chez Lili, rétablissait un peu d'ordre dans la pièce.

— Cherchez maintenant ! murmura-t-elle. Si vous les retrouvez, je vous paye des guignes !

Et la brave femme, très heureuse d'avoir donné si bien le change aux limiers, se mit à faire le lit de sa locataire.

Cependant Thomas Moore, et Lili étaient sortis de Paris sans encombre.

Pendant le trajet, le père avait raconté à sa fille sa triste histoire, telle que nous l'avons narrée à nos lecteurs. Quand il se vit en sûreté, dans la campagne, il jeta du côté de la place Vendôme un regard de défil.

— Maintenant, s'écria-t-il, à nous deux Samuel Moore !

Une flamme brilla dans l'œil de Lili.

— A nous trois ! ajouta-t-elle.

DEUXIEME PARTIE

I

Le dimanche qui suivit les scènes que nous venons de raconter, nous trouvons Lili chez elle, en train de mettre en ordre son petit ménage. La veille et l'avant-veille, elle est allée travailler comme de coutume et rien d'extraordinaire ne semble être survenu dans son existence. Pourtant la jeune fille paraît plus sérieuse et plus grave. Elle ne chante pas... Elle ne trotte pas à travers la pièce avec la grâce et la légèreté des bergeronnettes au bord des ruisseaux... Son œil est triste, son front rêveur. Par moments, elle s'arrête tout à coup dans sa besogne et demeure quelques secondes silencieuse, et une larme vient humecter sa paupière, mais elle secoue aussitôt sa mélancolie, et un air de résolution brille sur sa physionomie.

Elle a une mission à remplir, une grande mission, la petite Lili... Une mission dont la gravité l'épouvante, dont le poids courbe sa jolie tête évaporée. C'est sur elle seule que son père, — ce père qui lui a été si miraculeusement rendu, ce père qui a tant aimé et tant pleuré sa mère, — c'est sur elle seule, disons-nous, que ce père compte pour se faire rendre justice, pour faire expier à ses ennemis les seize années de tortures surhumaines qu'il a subies. Il n'a qu'elle pour le protéger, qu'elle à qui il puisse se confier. Il a versé dans son sein toutes ses douleurs ; il lui a dit tous ses projets. Grâce à elle, grâce à la complaisance de la concierge, il est en sûreté maintenant, mais il est muré encore, comme lorsqu'il était dans l'établissement du docteur Burke.

Il n'ose plus sortir. Il n'ose plus faire aucune démarche. Il aït trop ce qu'il a à redouter des ennemis vigilants qui sont lancés à sa poursuite. Il craint même de recevoir les visites de son enfant, car Lili pourrait être surveillée, suivie. Il lui a recommandé les plus grandes précautions. Ils ne se verront plus jusqu'au jour de délivrance. Il faut que la jeune fille ne change rien à son existence ; que nul ne puisse soupçonner les liens qui l'attachent au prétendu fou en fuite. Si on avait un doute même, mille périls le menaceraient.

Lili a promis de suivre à la lettre les recommandations de son père.

Elle fera tout pour le sauver.

Sa vie est à lui désormais...

— Il va falloir pendant quelque temps tout me sacrifier, mon enfant.

— Je vous sacrifierai tout, mon père.

— Ta tranquillité, ton bonheur, ta vie peut-être...

— Disposez de moi comme d'un être qui vous appartient.

Thomas Moore tout sanglotant l'avait attirée dans ses bras.

— Oh ! tu es bien digne de ta mère !...

Puis il avait ajouté :

— Il faudra me sacrifier même ton amour, peut-être...

L'enfant avait rougi...

— Belle comme tu es, avait repris le père, tu dois être aimée.

— Je suis fiancée.

— Tu vois bien.

— C'est un ami de ma mère à qui ma mère m'a confiée, M. Armand Rivière.

— Et que fait-il, ce jeune homme ?

— Il est employé dans la banque Burke et C^{ie}, rue de la Paix.

Le père avait tressailli.

— Dans la maison Burke... tu dis la maison Burke ?

— Oui, père, fit la jeune fille, étonnée de son émotion.

Le pauvre homme leva les mains au ciel.

— Oh ! la Providence ! la Providence !

— Qu'avez-vous, mon père, dit Lili ; vous le connaissez ?

— Lui, non, mais je connais ses patrons.

— M. Burke ?

— MM. Burke et C^{ie}...

Il prit la main de la jeune fille, en proie à une émotion qui croissait de minute en minute.

— Ce sont mes persécuteurs, dit-il.

— M. Burke ?

— M. Burke a un associé, mon frère, Samuel Moore...

— Oui, M. Armand m'en a parlé...

— C'est mon frère aîné... C'est lui qui m'a fait enfermer.

— Ah ! mon Dieu !

— Burke, c'est le docteur, l'odieux docteur qui lui a servi de complice... C'est chez eux que ma mauvaise étoile m'a conduit... Ce nom de Burke m'avait frappé, mais il y a beaucoup de Burke en Angleterre, et j'étais à cent lieues de me douter que ce Burke avait quelque chose de commun avec celui qui m'avait tenu pour fou... Mais je l'ai vu là, je l'ai reconnu... C'est bien le même... Je l'ai vu avec mon frère... Ils m'ont reconnu aussi. Et c'est eux qui se sont mis à ma poursuite, aidés de leurs employés... et je serais retombé entre leurs mains si le ciel ne m'avait justement conduit dans tes bras... En passant dans la rue Saint-Honoré, restée si chère dans mon souvenir, j'avais reconnu la maison, la maison où j'avais vu ta mère, et je m'y suis précipité, me confiant à elle, me mettant sous la protection de son souvenir.

— Elle y était revenue, car elle se croyait ainsi plus près de vous.

— Chère âme !...

— C'est elle qui m'a guidé, reprit-il, qui m'a conduit d'en haut vers ta chambre.

Lili avait frissonné.

— C'est elle, oui, mon père, et c'est elle qui me dit en ce moment de me consacrer à vous.

— Chère enfant, ton cœur est bien digne du sien !

Après ces effusions, Thomas Moore avait parlé à sa fille des ennemis qu'elle avait à combattre, de leur puissance, des dangers qu'elle pouvait courir.

— Il ne faut pas, avait-il dit, qu'un soupçon t'effleure...

— Non, père...

— La maison va être surveillée pendant quelque temps... C'est là qu'on m'a perdu de vue... On voudra savoir comment j'ai pu m'échapper. qui m'aura prêté son appui... On est entré chez toi...

— La seconde visite a convaincu les incrédules que personne n'avait pu se cacher chez moi.

— N'importe ! On va faire une enquête sur chaque personne de la maison. On voudra savoir qui tu es, d'où tu viens... Pourvu que la concierge...

M^{me} Bourgeois ?

— Oui.

— Je réponds d'elle comme de moi-même.

— On lui offrira peut-être beaucoup d'argent, une fortune.

— Elle ne vous trahira pas, mon père, même pour une fortune.

— Elle pourrait parler sans le vouloir.

— Je lui ferai la leçon.

— Chacun de tes pas va être surveillé, chacune de tes paroles écoutée.

— Vous croyez, mon père ? fit Lili un peu incrédule.

— J'en suis sûr... Ma capture est d'une trop grande importance pour eux... Il y va de leur honneur, de leur liberté, d'une partie de leur fortune... Ils ne reculeront devant rien pour me retrouver... Pourvu que je ne porte pas malheur à ceux qui ont pris ma défense !

— Mon père...

— Je tremble maintenant pour toi, mon enfant, quand je pense à eux, et je ne sais pas si je dois bien t'entraîner avec moi.

— Je ne vous abandonnerai plus, fit vivement la jeune fille.

— Ils sont puissants. Ils sont riches... tandis que toi, ma pauvre enfant, tu es seule, pauvre, faible...

— Armand m'aidera.

— Non, non, ne lui dis rien...

— Oh ! je suis sûre de lui.

— N'importe ! Trop de personnes connaissent notre secret... Il suffit d'un mot imprudent, d'une démarche... Non, non, qu'il ne sache rien, au contraire. Garde-le pour te défendre là-bas, si on venait à parler de toi, à te soupçonner... il protesterait avec d'autant plus d'énergie qu'il serait convaincu.

— Je suivrai vos avis, mon père.

Il pourra t'aider sans rien savoir... Tu l'interrogeras adroitement sur sa maison, sur ce qu'on y dit, sur ce qu'on y fait, sur ce qu'on y pense, bien qu'il soit peu probable que de tels secrets transpirent avec des hommes aussi habile que mon frère et son complice... Mais ma visite, la chasse qu'on m'a donnée ont dû produire une certaine émotion... Les employés ont pu s'en préoccuper... Armand t'apprendra ce qu'on en dit...

— Et je vous le rapporterai ?

— Non, car tu ne me verras plus.

Comment cela ?

— Tes visites pourraient devenir suspectes...

— Mais pourquoi n'irais-je pas tout de suite demander justice, expliquer l'erreur commise ?

— A qui ?

— Au préfet de police.

— Il te renverra à l'ambassade anglaise.

— Eh bien ?

— On ne te croira pas... L'ambassade est pleine d'amis de mon frère, de connaissance du docteur Burke... Pour eux tous, je suis James Myler, fou furieux évadé, que l'on cherche et que l'on a hâte de réintégrer dans sa cellule pour protéger la société.

— Mais vous protesterez.

— Voilà seize ans que je proteste... A-t-on écouté mes protestations ?

— Parce que vous protestiez devant des gens qui ne voulaient pas vous entendre, qui avaient intérêt à ne pas vous entendre.

— Crois-tu que ceux-ci ne seraient pas de même ? Non ma fille, je risquerais trop à me livrer ainsi sans preuves. Pour une chance de salut, j'en aurais dix de perte. C'est trop... beaucoup trop... Puisque le ciel a voulu que je t'eusse pour me sauver, je ne veux plus courir aucuns risques. On ne m'aura désormais que lorsque ma justification aura été tellement éclatante qu'elle éblouira tout le monde ; que si je sais mes amis terrassés ; que quand on viendra me prendre par la main pour me rendre les biens qui m'appartiennent, pour me mettre à la place qui m'est due. Et pour arriver à ce résultat, il faut que tu fasses tout ce que je te dirai.

— Je le ferai, mon père.

Et c'est alors que Thomas Moore avait confié à sa fille ses projets, — projets que nous connaissons plus tard, — et c'est la confiance de ces projets qui a rendu toute grave notre jeune amie, car c'est sur sa jeune tête, gracieuse et frêle, que repose le salut de son père...

Elle rêve à tout ce qu'elle a entendu, à tout ce qu'on attend d'elle, en faisant son petit ménage.

Ce ne sont pas les dangers qui la menacent qui l'ont effrayée.

C'est la difficulté de la tâche entreprise qui l'épouvante.

Si elle allait ne pas réussir ?

Tout dépend d'elle maintenant.

Elle est obligée de surveiller ses paroles, ses gestes et même ses pensées.

En revenant de voir son père, elle a vu la concierge.

Elle lui a dit que tout s'était bien passé.

Elle lui a fait jurer de garder le silence.

M^{me} Bourgeois a fait les plus terribles serments.

Elle répond d'elle et de son mari.

— Ce serait la mort de mon père et la mienne ! dit Lili toute transie.

— Oh ! mademoiselle peut dormir sur ses deux oreilles. Pour qui mademoiselle nous prend-elle ?

— On viendra peut-être vous offrir de grosses sommes...

— Ni pour or ni pour argent... Par exemple !...

— Mais soyez tranquille, si nous réussissons, vous serez amplement récompensée.

— Nous n'avons pas besoin de récompense, mademoiselle... Nous sommes pour la justice qui est juste, voilà tout.

— Lili avait été un peu rassurée par ces protestations.

On ne trouverait pas la retraite de son père.

C'était un point, et un point important.

Il en restait un autre pourtant, un autre non moins grave.

Elle n'avait pas d'argent. Or, il lui fallait de l'argent pour ce qu'elle devait faire, pour le voyage qu'elle serait obligée d'entreprendre.

A qui en demander ? A qui en emprunter ?

Elle avait bien pensé à Armand, mais Armand était aussi pauvre qu'elle.

Puis quel prétexte lui donner, puisqu'elle ne devait rien lui dire ?

La pauvre fille était fort embarrassée, fort perplexe.

Sans argent, elle ne pouvait rien faire.

Sa mission lui paraissait encore plus difficile, car elle était bien obligée d'avouer maintenant que son père n'avait rien exagéré quand il avait parlé de l'acharnement de ses ennemis, de leur puissance, de leurs ruses. Elle avait pu se convaincre par elle-même qu'ils ne négligeraient rien, que la maison était surveillée ; qu'elle ne pouvait pas faire un pas, elle, pauvre ouvrière qui devait être à cent lieues de ces hauts personnages, sans être suivie. Elle avait aperçu des ombres rasant les murs à son approche ; elle avait vu dans des embrasures de portes des têtes suspectes. Aussi n'était-elle sortie, depuis qu'elle avait vu son père, que pour aller à son magasin et en revenir strictement. Elle n'avait parlé à personne. Elle avait repris en marchant, comme elle se sentait

épiée, l'air lesté et dégagé qui lui était habituel. Elle paraissait n'avoir ni préoccupations ni soucis.

Il viendra bien un moment où ils se laisseront, disait-elle, et alors j'agirai.

Elle était dans ces dispositions d'esprit quand M^{me} Bourgeois fit irruption chez elle avec une figure bouleversée.

— Oh ! mademoiselle ! mademoiselle !

— Qu'y a-t-il ? s'écria Lili effrayée...

— Vous êtes levée ?... Je n'osais pas venir trop matin... Le dimanche on peut dormir un peu...

La brave femme qui était entrée dans la chambre, avait pris une chaise, s'était laissé tomber dessus.

Elle était essoufflée par la montée de l'escalier et par l'émotion...

— Parlez, madame, dit la jeune fille, qui restait debout devant elle, très pâle, redoutant quelque catastrophe... Mon père...

— Il ne s'agit pas de votre père... Votre père va bien... Mon mari l'a vu... Et on ne le trouvera pas, je vous en réponds... malgré tout ce qu'ils feront. Mais c'est vous, mon enfant, qui êtes menacée.

— Moi ? se récria la fille de Thomas Moore.

— Vous... C'est vous que les gredins visent. On ne leur ôtera pas de l'idée que c'est vous qui avez fait fuir l'homme. Il y a surtout un grand rouge. Une tête plate, des yeux sournois. Je l'avais remarqué l'autre jour...

— Moi aussi, dit Lili.

— C'était le plus acharné.

— Je m'en souviens bien.

— C'est lui qui est revenu.

— Ici ?

— Ici, dans la maison.

— Quand cela ?

— Hier soir. Nous allions nous mettre au lit, mon mari et moi. Adolphe avait fermé partout dans la cour. Il sortait pour faire sa ronde dans l'escalier, comme il a coutume de le faire tous les soirs, quand un coup de sonnette violent ébranla toute la loge. Tous nos locataires étaient rentrés, sauf deux qui étaient allés au théâtre. Ce ne pouvait pas être eux encore. Il n'était pas minuit. Adolphe me regarda, puis il tira le cordon et resta près de moi, ne voulant pas me laisser seule. On lit le récit de tant d'attentats commis maintenant contre les concierges. A peine la porte était-elle ouverte, qu'un homme entra comme un tourbillon. C'était l'homme rouge.

Lili fit un mouvement.

— Si j'avais été seule, poursuivait M^{me} Bourgeois, j'en aurais eu peur... Ses yeux flambaient de méchanceté... Il était effrayant.

La jeune fille porta la main à son cœur, défaillante.

— Ah ! mon Dieu, murmura-t-elle.

— Sans en avoir l'air, Adolphe se mit devant lui pour l'empêcher de pénétrer dans la loge... Avec ces gens-là, on ne sait jamais ce qui peut arriver... Il n'y avait plus personne levé dans la maison... Le gaz de l'escalier était éteint.

— Que demandez-vous ? monsieur, fit mon mari d'une voix ferme.

L'homme ne répondit pas tout d'abord.

Il nous dévisagea d'une façon que je trouvai fort insolente.

Je voyais Adolphe frémir.

Ses yeux brillaient.

Il va faire un éclat, pensais-je.

Et j'étais toute tremblante.

— C'est vous qui êtes les concierges ? dit enfin l'individu.

Il avait un accent anglais très prononcé.

On avait de la peine à le comprendre.

Mon mari, qui est toujours poli, répondit :

— Oui, monsieur.

Puis il répéta aussitôt, d'un ton plus sévère encore.

— Que demandez-vous ?
L'homme n'y parut pas faire attention.
Il fit un pas en avant, puis il dit :
— C'est à vous que je veux parler.
Adolphe me regarda.
Je lisais sur son visage qu'il avait comme des envies de jeter l'intrus dehors.
Je m'avançai alors.
— On peut toujours laisser monsieur s'expliquer, dis-je.
J'avais bien reconnu l'homme, mon mari aussi.
Il était toujours bon de savoir ce qu'il voulait.
— En effet, murmura Lili, palpitante.
— Entrez, monsieur, dit Adolphe.
L'individu entra.
Je lui présentai une chaise.
Il refusa.
— Non, merci je ne suis pas fatigué...
D'ailleurs, je ne vous retiendrai pas longtemps.
Tout cela dit dans son baragouin.
Adolphe était obligé de mettre les mains à ses oreilles pour bien saisir les mots et les comprendre.
Moi, j'y suis une peu habituée.
— C'est dans votre maison, commença l'homme, que s'est réfugié, il y a trois jours, un fou que l'on poursuivait...
Adolphe se tourna vers moi et cligna de l'œil.
J'avais compris.
Il voulait que je me chargeasse de répondre...
Adolphe ne sait pas mentir.
Il n'a pas de détours...
C'est un petit saint Jean pour la rouerie...
Honnête et droit, incapable de faire du mal à une mouche qui ne lui a rien fait, mais il ne faut pas lui demander de finasser... C'est mon affaire... Quand il y a quelqu'un à mettre dedans, c'est moi qu'il laisse faire, et c'est indispensable dans notre métier... Si on disait toujours tout ce qu'on sait... Bref c'était à moi qu'allait échoir encore la corvée.
Mon mari s'était mis à l'écart, faisant semblant de ranger quelque chose dans la loge.
Je regardai le monsieur en face.
— Vous savez bien que non, dis-je audacieusement, puisqu'on est venu, le matin même, faire des perquisitions partout.
— Vous avez empêché les hommes d'entrer.
— Moi ? A tel point qu'ils ont envahi les escaliers...
Ah ! si j'avais été à la porte !
— Vous les avez chassés de chez une jeune fille ?
— Oui, c'est vrai... Y avait-il du bon sens de venir ainsi bouleverser une pauvre enfant ?
— C'est chez cette jeune fille que l'homme s'était réfugié.
— Est-ce qu'on n'a pas tout visité chez elle, même les placards ?
— Plus tard, mais dans l'intervalle on avait fait fuir l'homme.
Je dévisageai l'individu en ricanant insolemment.
— Vous êtes fou, dis-je.
Puis je fis mine de me diriger vers la porte, comme pour lui dire de filer, qu'il nous ennuyait.
Il ne bougea pas.
Il fit au contraire un mouvement en avant, et d'un geste il me cloua à ma place.
— Écoutez, madame Bourgeois, dit-il, et il n'avait plus d'accent du tout... Je ne sais pas quel intérêt vous avez à protéger cet homme.
— Mais puisque je vous dis, protestai-je.
— Que vous ne l'avez pas vu ? C'est entendu. Mais nous sommes convaincus que c'est ici qu'il s'est réfugié, puisque c'est ici que nous avons perdu sa trace... Moi qui vous parle, je l'ai vu entrer, de mes yeux vu... Que vous ayez tenté de le sauver, il n'y a pas encore grand mal...

Que cette jeune fille se soit entendue avec vous, c'est tout naturel... Les femmes, surtout quand elles sont jeunes, ont bon cœur.
— Merci, dis-je d'un air pincé.
Il ne parut pas comprendre.
Il avait saisi lui-même la chaise que le lui avais offerte d'abord et qu'il avait refusée.
Il s'était assis.
Il avait pris un air aimable, insinuant...
Ce fut pour moi un avertissement de me tenir sur mes gardes.
Il poursuivit :
— Vous avez vu un homme pourchassé. Vous l'avez cru malheureux. Vous avez voulu lui donner asile. C'est tout simple...
Tous les honnêtes gens en eussent fait autant à votre place.
Je ne vous le reproche pas, au contraire.
Je voyais Adolphe attendri, gagné par les manières de l'homme, ouvrir la bouche pour parler.
Je fis rudement, avec un geste d'impatience.
— Je ne sais pas ce que vous voulez dire. Dans tous les cas, ce n'est pas une heure à venir chercher des renseignements.
L'homme fit un saut sur son siège.
Sa figure avait changé instantanément.
Elle était rude et sévère comme auparavant.
Il se tint debout, les mains appuyées sur le dossier de la chaise.
Adolphe le considérait d'un air effrayé.
Moi, je ne laissai paraître aucune émotion.
L'homme n'était pas fait pour me faire peur...
J'en ai vu bien d'autres. Ce n'est pas dans notre carrière, n'est-ce pas, qu'on trouble pour si peu ?
— Écoutez-moi, madame, dit l'inconnu, les lèvres serrées par un commencement de rage, je vous ai parlé doucement, et je venais ici avec les meilleures intentions du monde, mais vous me répondez sur un ton qui me forcera à changer d'attitude.
— Que m'importe ? ripostai-je vivement. Nous avons autre chose à faire, mon mari en moi, qu'à nous occuper de vos histoires.
Elle se tourna vers Lili.
— N'est-ce pas vrai ?
La jeune fille balbutia.
— Comme je vous remercie, madame...
L'individu poursuivit :
— L'homme que vous avez aidé à faire échapper est un homme des plus dangereux, un fou furieux, nommé James Myler, évadé d'une maison de santé près de Londres. Cet homme a commis plusieurs meurtres, et le gouvernement anglais a le plus grand intérêt à le faire retrouver.
— Qu'il le cherche ! fis-je brusquement.
— C'est ce que je fais en ce moment... en son nom. C'est l'ambassade d'Angleterre qui m'envoie. Et si l'on pouvait parvenir à prouver — et je le ferai, je me fais fort de le faire — que vous avez aidé à faire fuir le fou criminel, il pourrait vous arriver de graves désagréments.
Adolphe fit un mouvement brusque.
Du geste, je lui dis de rester calme, de se taire.
Il reprit son attitude indifférente.
— Si vous consentiez à m'aider, au contraire, ajouta l'individu, vous en seriez richement récompensée... c'est une véritable fortune que le gouvernement anglais promet à ceux qui lui feront retrouver le misérable.
— Vous pourriez me promettre l'Arc-de-Triomphe, répondis-je, je ne dirais rien, car je ne sais rien.
L'homme prit une mine piquée.
— C'est votre dernier mot ?
— C'est mon dernier mot.
— Au revoir, madame. Vous entendrez parler de moi !

— Ça me sera toujours agréable, fis-je d'un air narquois, et je fermai la porte derrière lui.

Il traversa vivement le vestibule, franchit la porte d'entrée et disparut.

Je me tournai vers Adolphe.

Il était jaune... vert... On eût dit qu'il avait des coliques...

— Eh ! bien ? fis-je d'un air triomphant.

Il se laissa tomber sur une chaise.

— Nous voilà dans de beaux draps, bégaya-t-il.

J'eus un mouvement de fureur dont je ne fus pas maîtresse...

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? C'est ce poil de carotte qui t'épouvante ainsi ?

— S'il mettait ses menaces à exécution !

Je haussai les épaules.

— Il ne sait rien d'abord... Et puis, quand il saurait, ne sommes-nous pas libres ? Est-ce que nous sommes chargés de faire les mouchards pour la police anglaise ? Qu'elle fût son métier, la police anglaise... Nous faisons le nôtre, qui est de protéger les honnêtes gens qui sont malheureux...

J'ai remis ainsi du cœur au ventre à Adolphe, qui a fini par se rassurer...

— Après tout, qu'ils s'arrangent, a-t-il dit, ça ne nous regarde pas...

Et il est allé fermer ses portes.

— Voilà, mademoiselle, acheva la concierge, ce qui s'est passé hier soir chez nous... Et je venais vous en prévenir pour que vous en fassiez votre profit. L'homme ne désespère pas, du reste, car je viens de le voir autour de la maison, où il rôde avec un autre homme aussi louche que lui.

Lili ne savait comment remercier la brave femme.

Elle avait le cœur serré, étranglé par une angoisse inexprimable.

Son père n'avait rien exagéré.

Ses ennemis étaient implacables.

Ils ne reculeraient devant rien.

Et elle était seule pour lutter contre eux.

Seule, sans argent, sans appui...

Des larmes lui vinrent aux yeux...

Un désespoir l'envahissait...

Ce n'était pas pour elle qu'elle tremblait, mais pour son père...

Le malheureux n'avait donc pas assez souffert ?

Si on venait à le reprendre, à l'enfermer encore !

Pour l'encourager, la concierge lui renouvela ses protestations de dévouement.

— C'est une véritable amie, une véritable mère que j'ai trouvé en vous, dit l'enfant, les larmes aux yeux...

Si nous réussissons, vous n'aurez pas à vous en repentir.

— Je ne vous demande rien, mademoiselle... Ce n'est pas pour l'intérêt...

— Non, je le sais, mais mon père ne voudra jamais, quand il sera riche.

— Ne parlons pas de cela, j'entends quelqu'un dans l'escalier.

En effet, un pas rapide montait les marches.

M^{me} Bourgeois était allée à la porte.

Elle se pencha sur le carré, regarda, puis elle se retourna vers Lili.

— C'est une visite pour vous, mademoiselle.

— Pour moi ?

— Le jeune homme.

— M. Armand ?

Et la jeune fille eut un tressaillement imperceptible.

Je vous laisse, dit M^{me} Bourgeois, qui s'en alla au moment où le visiteur entrait.

II

Armand Rivière approchait de la vingt-cinquième année.

Il était d'une taille moyenne, bien proportionnée. portait toute sa barbe, une barbe noire taillée en pointe à la florentino. L'ensemble de sa physionomie était sympathique, le regard doux, un peu triste. D'un naturel timide, se liant peu, menant une vie enfermée et sobre, il n'avait au cœur qu'un amour. c'était Lili... Lili était le rayonnement de son existence. Il avait connu, on se le rappelle, la mère de la jeune fille, qui lui avait sauvé la vie dans les circonstances que l'on sait, et qui avait vu se développer à sa suite avec plaisir la passion naissante qui germait en lui. La pauvre femme était morte un peu tranquillement en laissant près de son enfant ce brave garçon sur lequel elle savait qu'on pouvait compter.

En effet, Armand n'avait cessé de venir voir Lili, de lui parler de son amour, de ses projets de mariage pour la réalisation desquels il attendait d'avoir amassé un petit pécule. La semaine, il travaillait souvent tard le soir. Il rentrait chez lui fatigué. La jeune fille devait avoir aussi besoin de repos. Il la voyait rarement ; mais, le dimanche matin dès la première heure, il venait se mettre à sa disposition, et avec quelle joie chaque fois, quel enchantement débordant de toute sa personne ! Ce jour-là, il était particulièrement gai. Le temps était beau. Il avait traversé de ruelles toute baignées de soleil et il se promettait une promenade superbe, hors de Paris, à travers les prés émaillés de marguerites, sous les arbres tout brodés d'une verdure nouvelle si fine et si tendre qu'on eût dit une neige d'émeraude, restée au bout des branches noires.

Après avoir salué M^{me} Bourgeois, qui sortait, le jeune homme se précipita dans la chambre, l'air tout guilleret.

— Bonjour, Lili !

Et il embrassa sur le front celle qui devait être sa femme, après avoir jeté sur une chaise son chapeau qui le gênait.

La jeune fille tendit son front, et ses lèvres murmurèrent :

— Bonjour, mon ami.

Alors Armand, levant les yeux sur elle, remarqua son air triste...

— Qu'as-tu ?

— Je n'ai rien...

— On t'a fait du chagrin ?

— Non, non.

— Si tu savais quelle belle journée se prépare !

— Oui, il a l'air de faire beau.

— Splendide !... Nous allons déjeuner à Chatou... Veux-tu ?

— Je ne pourrai pas sortir aujourd'hui.

Armand regarda de nouveau la jeune fille.

— Mais que veux-tu dire ?...

— Rien... Ne m'interroge pas !... Je ne pourrai pas te répondre...

— Tu as un secret ? Un secret que je ne puis pas connaître ?

— Un secret qui n'est pas à moi.

— Que s'est-il donc passé ?

Et le jeune homme parut tout anxieux.

La gaieté qui allumait ses yeux était éteinte.

Il se laissa tomber sur un siège, comme accablé.

Lili vint s'asseoir à côté de lui.

Elle lui prit la main.

— Tu m'aimes, Armand ?

— Comme un fou, tu le sais bien.

— Tu croiras tout ce que je te dirai, tout.

— Tout.

— Sans arrière-pensée, sans méfiance ?

— Oui, pourquoi ?

— Tu crois à mon amour, comme je crois au tien ?

— Mon désir, mon espoir, mon rêve, est de te consacrer ma vie.

— Je le sais.

— Je ne vis que depuis le jour où je te connais... que

depuis le jour où ma semaine est remplie tout entière par la pensée du bonheur qui m'attend le dimanche. Elle me semble longue et courte tout à la fois... longue, parce que je compte les minutes qui nous séparent, et courte, parce que je trouve que ce n'est pas une semaine d'attente qui peut payer les heures de joie qui me sont promises... Jusqu'à présent, nous n'avons jamais été séparés le dimanche. Le dimanche a toujours été à nous tout entier.

— Oui, je le sais, et pourtant...

— Tu voudrais changer cela?...

— Il le faudrait, sans doute.

Armand se leva d'un bond.

— Ce n'est pas possible!

Lili le fit asseoir.

— Écoute-moi!...

— Je t'écoute, mais parle, parle vite, car tu m'inquiètes.

La jeune fille lui prit de nouveau la main, qu'elle tint frémissante entre les siennes.

— Si je te disais, Armand, que de graves événements sont survenus dans ma vie, depuis que je ne t'ai vu.

— Des événements qui menacent notre amour?

— Non, car rien ne peut le menacer, de mon côté, du moins.

— Et du mien donc!

— Si je te disais que ces événements, que je ne puis encore t'expliquer, nécessiteront sans doute notre séparation pour quelque temps.

— Tu vas quitter Paris?

— Il le faudra.

— Et je ne pourrai pas partir avec toi, t'accompagner?

— Non, il faut que mon voyage soit secret.

— Tu vas donc courir des dangers?

— De grands dangers.

— Raison de plus pour que je ne t'abandonne pas.

— Tu ne peux pas venir avec moi.

— Mais tu peux me dire au moins...

— Rien.

Armand se leva.

Il allait et venait par la chambre, très agité.

Qu'est-ce que cela voulait dire?

Pourquoi ce départ mystérieux?

Il savait Lili orpheline.

Quelque affaire secrète avait pu survenir?

Un sentiment d'inquiétude, de jalousie l'avait envahi.

La jeune fille avait lu sans doute ces pensées dans son regard.

Elle se leva aussi.

— Tu vois, murmura-t-elle, voilà déjà que tu me soupçonnes?

Il tressaillit brusquement.

— Moi?

— Oui, oui, ne t'en défends pas. Ton amour n'est pas assez fort, assez grand.

— C'est que c'est si étrange!

— C'est étrange que je sois obligée de voyager?

— C'est étrange que tu ne puisses rien me dire... Car enfin tu n'as pas de famille... Je suis ton seul ami, ton défenseur naturel... Je dois être ton mari... A qui donc te confieras-tu?

— Je ne puis me confier à personne.

— Soit, fit-il, je ne te demande plus rien.

Elle leva vers lui ses doux yeux.

Son sourire le suppliait.

— Tu m'en veux?

— Non, mais tu vas me laisser dans une anxiété terrible.

— S'il m'arrive malheur, tu me vengeras...

Elle l'attira vers un petit meuble.

Elle en sortit un papier soigneusement cacheté.

— Toutes les indications sont là, dit-elle. Si je ne revenais pas...

Il eut un tressaillement brusque.

— Ah! ça, c'est donc si sérieux que cela?

— C'est une question de vie ou de mort pour moi et pour une autre personne.

— Et tu crois que je vais te laisser partir ainsi, courir les risques de ne plus te revoir?

Il le faut.

— Mais crois-tu donc que je pourrai, que je vivrai en ton absence?

— C'est un sacrifice terrible que je te demande, que je demande à ton amour...

— C'est le plus terrible que tu puisses exiger de moi.

— Ne m'en veuille pas, tu sauras tout plus tard et tu m'approuveras.

Armand la regarda.

— Et tu vas loin ainsi?

— Très loin...

— Hors de France?

— Hors de France.

— Et de l'argent?

— Je voulais justement te demander de m'en procurer.

— Combien te faudra-t-il?

— Deux mille francs.

— Je me suis fait assurer sur la vie. Je les emprunterai.

— Et tu ne me demandes plus rien? Que tu es bon, Armand!

— J'ai foi en toi. Si tu me trompais, le ciel te punirait.

— J'aimerais mieux mourir!

Elle prononça cette phrase avec une telle conviction qu'il en fut transporté.

Il la prit dans ses bras.

— Oui, oui, je te crois. Je ne doute plus. J'ai confiance en toi comme en moi-même. Tout ce que je te demande, c'est de ne pas me laisser longtemps dans les transes mortelles où je vais vivre.

— Je t'écrirai dès que je le pourrai.

— Et quand pars-tu?

— Je ne le sais pas.

— Je te reverrai.

— Je l'ignore... Je ne suis plus maîtresse de mes actions.

Il lui prit les deux mains.

— Oh! Lili, il faut que que je t'aime comme je t'aime.

Elle l'interrompit brusquement.

— Écoute!

— Quoi?

— Il ne t'a pas semblé entendre du bruit sur le carré de notre porte?

— On eût dit un pas qui s'éloignait doucement.

— On nous espionne donc?

— Peut-être...

— Toi?

Lili inclina la tête.

Puis, sur la pointe des pieds, laissant le jeune homme interloqué au milieu de la pièce, elle alla entre-bailler l'huis... doucement...

Un cri lui échappa.

Elle referma la porte et revint dans la chambre, à moitié morte de frayeur.

Armand se précipita.

— Qu'est-ce donc?

Il ouvrit à son tour, mais il rentra comme elle, plus terrifié qu'elle encore...

— Lui!... murmura-t-il.

En même temps on entendit des pas pressés dans l'escalier.

Lili alla à lui.

— Tu l'as vu? Tu le connais?

— C'est l'homme de confiance de mon patron, son bras droit... son mouchard... il m'a suivi... Il m'espionne.

— Ce n'est pas toi qu'il espionne, c'est moi...
 — Toi ? il te connaît donc ?
 — C'est lui que je suis... C'est contre lui...
 Elle s'arrêta, effrayée, tremblant d'en avoir trop dit...
 — C'est lui qui te poursuit ?...
 — Pas moi, mais une personne qui n'est chère.
 — Moi ?... Ah ! je comprends tout maintenant... Cet homme t'aime... et c'est pour échapper à son amour ?...
 Elle inclina la tête doucement, ne voulant pas le démentir.

Il eut un geste de fureur terrible.
 — Oh ! le misérable, mais il a beau être mon patron !
 Il voulut s'élançer.
 Elle le retint.
 — Je t'en prie.
 — Je veux tout savoir, maintenant.
 — Calme-toi !
 — Comment t'a-t-il connue ? Comment sait-il ?
 — Je l'ignore...
 — Mais je ne te quitte plus, moi. Je veux te garder... te protéger. Tu ne partiras pas. Je le connais, cet homme... Il est capable de tout... et il sait que je t'aimes sans doute ? Et il veut t'enlever à moi ? Je ne suis rien pour lui qu'un pauvre employé... Mais je le tuerai, vois-tu, je le tuerai !...
 Armand était tellement exalté que Lili en eut peur.
 Elle craignait qu'il ne fit quelque folie.
 Elle essaya de le calmer.
 — Ce n'est pas cela... Je t'assure... cet homme ne m'aime pas... Je ne le connais pas...
 — Que fait son homme ici, si ce n'est pas pour me surveiller qu'il est venu, si c'est pour toi, comme tu me l'as dit ?

— Je te jure que c'est pour une autre cause que l'amour.
 — Que pouvez-vous avoir de commun ensemble ?
 La jeune fille ne répondit pas.
 Elle lisait sur le visage de celui qu'elle aimait les sentiments qui l'agitaient.

Elle s'imagina ce qu'il devait souffrir de son manque de confiance en lui, des craintes qui devaient l'assaillir. Et elle se demandait si elle ne ferait pas mieux de tout lui dire... Armand était le seul être qui pût l'aider, la protéger. Son père en lui recommandant le secret absolu, ne savait pas, ne pouvait pas savoir...

Mentalement, elle invoquait sa mère, qui la voyait, qui était témoin du combat qui se livrait en elle. Elle la suppliait de l'aider, de lui envoyer une inspiration.

Pendant Armand continuait sa marche saccadée.
 Lui, non plus, ne parlait plus.
 Toutes les tortures cuisantes de la jalousie étaient entrées en lui.

Il croyait tout maintenant, il redoutait tout.
 Tout ce que Lili lui avait dit lui revenait.
 La vue de cet homme, à la porte, avait éclairé sinistrement tous les détails de son récit.

Le voyage mystérieux, hors de France, il se l'expliquait désormais.

C'était son patron qui le lui avait offert.
 Elle hésitait encore à accepter, mais hésiterait-elle longtemps ?

Un détail pourtant le déroutait.
 Pourquoi lui avait-elle demandé de l'argent ? Qu'en avait-elle besoin ?

Le jeune homme avait des envies de lui cracher une injure à la face et de s'enfuir ; mais il était comme cloué à sa place par l'amour qui le dominait encore, par la voix qui s'élevait en lui et qui lui disait qu'il s'égarait, que Lili était toujours digne de lui.

Il s'approcha d'elle, tout secoué.
 — Dis-moi un mot seulement, un seul mot...
 La jeune fille éclata en sanglots.
 — Tu doutes de moi, Armand, tu ne me crois pas...
 Il eut un geste de douleur intraduisible.
 — Et qui pourrait à ma place ne pas souffrir comme

moi ?... Que tu n'aies pas répondu encore aux avances de cet homme, je le crois... Mais pourquoi t'onvoit-il quelqu'un ? Que faisait ici son secrétaire ?... son messager habituel ?... Il venait pour te parler, te faire des offres de la part de son maître.

Lili protesta vivement.
 — Armand !...
 — Que veux-tu que je croie ? que je pense ? poursuivait le jeune homme hors de lui... Je ne puis plus rien croire ni penser... Je suis comme fou... Je n'avais que cet amour au monde, et si on me l'onlève...

Le jeune homme sentait à son tour les larmes lui monter aux yeux.

Il se laissa tomber sur un siège et se cacha la figure dans ses mains.

La jeune fille alla à lui.
 — Je ne puis pas te voir souffrir, Armand ; je vais tout te dire. Si mon père était là, il m'approuverait, il me commanderait de parler.

Armand dressa la tête, tout surpris.
 — Ton père ?
 — Je l'ai retrouvé miraculeusement, dans des circonstances terribles.

— Grand Dieu ! fit le jeune homme, très ému.
 — Il était malheureux, persécuté, poursuivi. Il est venu se réfugier chez moi.

— Chez toi ?
 — Il connaissait la maison. Ma mère l'a habité autrefois, du temps...

— C'est l'homme qui l'avait abandonnée ? Celui qu'elle a tant pleuré ?

— Il ne l'avait pas abandonnée, si tu savais !
 Elle lui raconta l'histoire que nos lecteurs connaissent, puis elle lui dit :

— Sais-tu maintenant qui est le frère de mon père, quel est l'homme qui l'a séquestré ? Le devines-tu ?

— Non, répondit Armand, abasourdi.
 — C'est ton patron, ton maître, Samuel Moore.

Le jeune homme poussa un cri d'effroi.
 — Samuel Moore !

Puis il ajouta, en proie à une violente émotion.
 — Oui, je connaissais l'histoire de ce fou, que l'on avait pourchassé un matin.

— C'était mon père.
 — Ah ! je comprends tout maintenant. Je comprends l'acharnement...

— On veut le retrouver, n'est-ce pas ?
 — On ferait tous les sacrifices pour cela. Dans tous les journaux anglais, on promet une prime à ceux qui pourront fournir des renseignements.

— On est venu faire des offres à la concierge.
 — Elle les a repoussées ?
 — Elle les a repoussées.

— Il y en a donc d'honnêtes ?
 — Celle-ci est une brave femme. Elle ne me trahira pas.

— Et il est en sûreté maintenant ? demanda Armand.
 — Il est en sûreté.

— Dans Paris ?
 — Hors de Paris.

— Mais pourquoi ne pas m'avoir dit plus tôt ?
 — Je voulais te laisser en dehors de cette trame. A quoi bon t'entraîner avec nous si nous sommes vaincus ?

Puis mon père me l'avait défendu.
 — Tu lui as donc parlé de moi ?
 — Je lui ai dit que nous nous aimions...
 — Et il sait ?
 — Il sait où tu travailles, oui... Il t'a vu.

— C'est à moi qu'il s'est adressé tout d'abord, et c'est moi...

— Tu as fait ton devoir... Il ne peut rien te reprocher.
 — C'est moi qui l'ai perdu !...
 — Qui l'as sauvé, au contraire, puisqu'il est sauvé.

C'est par-ce qu'il te savait dans cette maison qu'il m'avait défendu de te raconter son histoire... Il sait combien ces hommes sont méchants... S'ils e doutaient que tu as quelque accointance avec nous, ils pourraient te faire du mal.

Armand secoua la tête.

— A moi ?

— Qui sait ?

— Je ne crains rien d'eux. Je fais ma besogne honnêtement... Que peuvent-ils tenter contre moi ?

— Je l'ignore, mais j'ai peur, maintenant que je sais qu'on t'a vu ici.

— Ne crains rien pour moi. Mais on te soupçonne donc, toi ?

— On a suivi les traces de mon père jusqu'ici, jusque chez moi, et c'est ici qu'on les a perdues.

— Je comprends, mais je puis t'être utile, moi, t'aider.

— Non, non, ne tente rien... N'aie pas l'air de savoir même... Jure-moi, quoi qu'il arrive, de ne rien dire.

— Oh ! cela, je te le jure... Tu sais que je donnerais ma vie pour t'épargner un désagrément.

— Oui, oui... Mon père m'a tracé ma ligne de conduite. Je ne dois pas m'en éloigner sous peine d'échec, et un échec maintenant, ce serait la mort de mon père.

— Comme il a dû souffrir !

— Oui, il a été bien malheureux ! C'est pour cela que je dois tout faire.

— Et tu ne veux pas de mon aide ?

— Tu ne pourrais que me nuire.

— Cependant, si tu dois faire un voyage...

— Tu quitterais ta place pour m'accompagner ?

— Tout de suite.

— Ce serait le moyen de tout perdre... Il faut même que nous nous voyions le moins possible, maintenant qu'on sait que nous nous connaissons.

— Il faut aller à l'ambassade d'Angleterre, tout raconter.

— On ne me croira pas... Le docteur Burke y est tout-puissant... Mon père a été dépouillé de son état civil... Il n'est plus Thomas Moore... Il est James Myler, un fou authentique... Comment prouver le contraire?... Oh ! les précautions sont bien prises... Il n'y a rien à tenter ici... En Angleterre seulement je puis reconstituer l'identité de mon père, avec les indications qu'il m'a données... et dont j'ai le double ici sous scellé...

— C'est pour cela que tu devais partir ?

— Oui.

— Seule ?

— Seule... Il faut que j'attende seulement que je sois moins surveillée... pour que mon voyage soit tenu secret. En ce moment, il y a toujours quelqu'un qui rôde autour de la maison et même dans la maison.

— Je viens d'en avoir la preuve. Mais si on allait te tendre des pièges, là-bas ?

Lili sourit.

— Je ferai en sorte de les éviter.

— Sais-tu que je ne vais plus vivre ?

La jeune fille leva les yeux au ciel d'un air inspiré.

— Aie confiance. Nous réussirons. J'ai en moi une voix qui me le dit.

— Comme je vais faire des vœux pour toi et pour lui !

— Moi j'en ferai pour toi.

— Pour moi ?

— Oui, je tremble maintenant.

— Ne crains rien.

— J'aurais préféré qu'on ne te vit pas, qu'on ne sût pas.

— Que sait-on ?

— On sait que tu me connais.

— Nous ne sommes pas en Angleterre, ici. On ne me jettera pas dans une des oubliettes du docteur Burke... Je me défendrai.

— Ils ont sans doute plus d'un tour dans leur sac.

— Ne redoute rien pour moi. Tu m'as dis que c'était deux mille francs qu'il te fallait. Je vais m'en procurer trois. Je te les apporterai dans deux jours.

— Non, envoie-les-moi. Il vaut mieux que nous ne nous voyions pas.

— Tu partiras donc sans que j'aie pu te dire adieu ?

— Il le faudra peut-être.

— Oh ! que le temps va me sembler long et cruel !

— La réussite nous dédommagera de toutes nos peines, fit la jeune fille avec une sorte d'exaltation mystique.

— Adieu donc, Lili, fit Armand, dont le cœur se gonflait.

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre et restèrent longtemps embrassés.

Puis Armand se dégagea.

Il pleurait à chaudes larmes.

Il ne pouvait détacher ses yeux de ceux de Lili.

La jeune fille faisait des efforts surhumains pour rester calme, pour lui donner du courage.

Elle l'accompagna jusque sur le carré, en haut de l'escalier.

On n'avait aperçu aucune ombre suspecte.

Quand elle vit sa silhouette disparaître, qu'elle entendit son pas se perdre, elle quitta vivement la rampe sur laquelle elle se tenait penchée, puis elle rentra chez elle.

Elle défaillait.

Une sorte de pressentiment venait de la frapper tout à coup, avait traversé son cœur comme une lame tranchante et froide...

— S'il allait lui arriver malheur ! murmura-t-elle.

Puis elle se laissa tomber sur une chaise, les jambes brisées, et elle pleura longuement...

III

Samuel Moore et Burke, étaient restés, après la fuite de Thomas, complètement anéantis. Ils étaient, on l'a vu, descendus machinalement dans la rue pour le poursuivre, puis, craignant de compromettre leur dignité, ils avaient chargé de cette besogne leurs employés, parmi lesquels se trouvait l'homme que nos lecteurs ont aperçu déjà, l'homme aux cheveux carotte, remarqué par la concierge, entrevu ensuite par Armand Rivière, et que celui-ci nous a dit être le secrétaire particulier, l'homme de confiance de Samuel.

Il se nommait Jones Tronk... Il était Anglais... Il avait été valet de chambre et connaissait plus d'un des secrets de son maître, qui l'avait élevé à la dignité d'employé pour le récompenser de sa discrétion et de ses services... C'était un homme de trente-cinq ans environ, au teint flétri, aux yeux éteints, à la chevelure presque phosphorescente tant elle était rouge, couleur de feu, ce qui faisait paraître plus morne et plus blafarde encore sa physionomie... C'était sur lui surtout que Samuel et Burke comptaient... C'est lui qu'ils attendaient ; aussi, dès qu'il parut, se précipitèrent-ils à sa rencontre.

— Eh bien ?

Jones se laissa tomber, affaissé, sur un siège.

— Disparu ! murmura-t-il.

Les deux hommes eurent un même mouvement de stupeur et d'épouvante.

— Disparu ? Où ? Comment ?

Il est entré dans une maison du faubourg Saint-Honoré... J'en suis sûr... Je l'ai vu.

— Et ensuite ?

— C'est là que nous avons perdu sa trace.

— Il fallait faire fouiller toute la maison, dit violemment Samuel.

— C'est ce que j'ai fait avec l'assistance du commissaire.

— Et vous n'avez rien découvert ?

— Rien...

Samuel et le docteur se regardèrent.

Ils étaient atterrés.

— Nous sommes perdus ! murmura Burke.

— C'est grave, dit Samuel.

Puis le médecin reprit :

— Il y a quelqu'un dans cette maison qui l'a fait cacher, fait fuir ?

— J'en suis persuadé, dit Trenk.

— Et celui-ci a ajouté foi à ses paroles, est persuadé que l'homme poursuivi n'est pas fou. Il va prendre sa défense...

Samuel Moore frémissait.

— C'est très grave, répéta-t-il.

— Et tes soupçons, dit le docteur, ne se sont portés sur personne ?

— Si... sur une jeune fille...

Un même cri sortit des lèvres de Samuel et de Burke.

— Une jeune fille...

— Une jeune fille qui habite une chambre du cinquième étage... Une ouvrière... Une fleuriste.

Les deux hommes ricanèrent.

— Si c'est là notre adversaire, fit Samuel rassuré.

— Et pourquoi, selon vous, aurait-elle sauvé cet homme, demanda Burke.

Jones laissa tomber ses bras d'un air découragé.

— Voilà où ma perspicacité s'arrête... Pourquoi l'a-t-elle sauvé ? Comment ? Je n'en sais rien. Je ne me l'explique pas encore... Mais ce que je sais, c'est que le fou n'a pu trouver de refuge que dans la chambre de cette jeune fille. C'est que lorsque nous avons voulu pénétrer dans cette chambre, on nous a renvoyés énergiquement, sous prétexte que nous n'avions pas le droit d'envahir un domicile privé.

— C'est la jeune fille qui vous a repoussés ?

— Non... la concierge, qui se trouvait chez elle et qui avait l'air aussi émue qu'elle. Quand nous sommes revenu avec le commissaire, il n'y avait plus personne. C'est dans l'intervalle qu'on avait fait disparaître Thomas Moore.

— James Myler, cria le docteur, avec un sorte de violence, tu sais bien que c'est James Myler.

— Je ne l'oublie pas, répondit Jones, mais c'est entre nous.

— Même entre nous, fit gravement Samuel, nous ne devons pas prononcer le nom de Thomas Moore.

Trenk courba la tête sans répondre.

Il se fit quelques minutes de silence.

Le temps avait marché rapidement.

Il était près de dix heures...

De temps à autre, on venait frapper à la porte du grand cabinet.

C'étaient des employés sans doute qui avaient besoin d'une signature, d'un renseignement.

On ne répondait pas.

Ce matin là, la maison de banque n'existait plus pour Samuel et Burke.

Rien de ce qui s'y passait ne pouvait les préoccuper.

Il n'y avait qu'une chose grave pour eux, c'était la fuite de Thomas. En effet, cela pouvait devenir terrible, malgré les précautions prises... Si on ne parvenait pas à mettre la main sur le fugitif, et à le réintégrer sans scandale dans sa cellule, qui sait ce qui allait se passer ?

Il est évident que la victime, rendue à la liberté, allait se plaindre, jeter les hauts cris.

Il suffisait d'une personne à l'ambassade qui crût à ses doléances pour tout perdre.

Les deux hommes ne se faisaient pas d'illusion à ce sujet.

Et que faire maintenant ?

Comment s'emparer à nouveau du malheureux ?

Si celui-ci avait tout à coup trouvé un défenseur mystérieux, imprévu ?...

Il fallait voir, ne pas perdre de temps, prendre des mesures.

C'est à cela que les deux complices réfléchissaient...

Samuel ne s'expliquait pas la fuite de Thomas.

Il demandait des détails à ce sujet au docteur, qui ne pouvait rien répondre.

Il ne savait rien... c'était une nuit...

Samuel ne pouvait pas croire que son frère était parvenu à s'échapper sans avoir un complice dans le personnel de la maison.

Burke affirmait le contraire.

Dans tous les cas peu importait maintenant.

Ce qu'il fallait, c'était retrouver le fugitif...

Samuel demanda d'autres détails à Jones.

Avait-il pris des renseignements sur la concierge de la maison ?

— Oui, c'était une brave femme... Rien à faire avec elle.

— Qui sait ? dit Samuel.

— Elle est mariée ?

— Elle est mariée...

— Le mari sera peut-être plus vulnérable... Faudra voir.

— Et la jeune fille ?

— La jeune fille, je vous l'ai dit, est une ouvrière fleuriste... Elle travaille dans la rue, quelques maisons plus loin, à la maison Robert...

— Honnête ?

— Il paraît.

— Elle a de la famille ?

— Elle est seule... elle est orpheline... sa mère est morte depuis quelques années... Elle n'a jamais connu son père.

— Et qui l'aurait portée, selon vous, à protéger la fuite de Thomas ?

— De James Myler, fit le docteur avec une nuance d'impatience.

— De James Myler, soit ; qui l'aurait engagée à se compromettre pour le sauver ?

— La pitié. Une sensibilité de grisette... Elle aura vu un homme malheureux...

— Cette pitié ne résistera pas à quelques bonnes menaces, dit Samuel... Il faut agir, et tout de suite... Ne rien épargner, ni l'argent ni l'intimidation.

Il se tourna vers Jones.

— C'est vous que je charge de ce soin.

— Bien, monsieur.

— Vous avez le champ libre... Vous pouvez faire telle offre qu'il vous plaira, faire agir tels moyens que vous jugerez convenables pour surprendre soit à la concierge, soit à la jeune fille, des renseignements.

— Monsieur peut compter sur mon zèle.

— Quant à moi, dit Burke, je me charge de surveiller l'ambassade... Je vais faire les démarches nécessaires pour qu'on s'empare de James Myler dès qu'il aura donné signe de vie, à la première plainte que l'on recevra.

— En attendant, dit Samuel, je vais faire mettre dans les journaux l'annonce d'une forte prime.

— Ce ne sera pas une mauvaise mesure, fit Burke.

A peine ces premières dispositions venaient-elles d'être prises qu'on frappa à la porte du bureau trois petits coups.

Samuel fit un mouvement

— C'est Juana ! dit-il.

Il alla ouvrir, et l'odieuse femme fit son entrée.

Nos lecteurs connaissent Juana.

Ils l'ont vue il y a près de seize ans dans une ou deux circonstances tragiques...

Depuis, elle a peu changé.

C'est à peine si elle a vieilli.

Son attitude est plus audacieuse, plus fière qu'autrefois.

Elle ne redoute plus aucun revers, aucune chute.

Elle domine son mari de toute l'autorité que lui don-

nent l'amour qu'il a conservé pour elle, le souvenir des mauvaises actions, des crimes commis en commun.

Bien qu'il soit encore de bonne heure, elle porte une toilette d'une richesse insolente.

Des froufrous de sa robe et de ses jupons emplissent le cabinet...

Elle paraît surprise de voir quelqu'un avec son mari.

En l'apercevant, Jones s'éclipse.

Burke s'incline jusqu'à terre.

Elle prend son lorgnon et le dévisage insolemment, comme si elle ne le reconnaissait pas.

Puis elle lui tend la main.

— Ah ! c'est vous, docteur ?

— C'est moi, oui madame.

— Vous êtes donc à Paris ?

— J'y suis arrivé ce matin, trop tôt pour aller vous présenter mes hommages.

— D'ailleurs, dit Samuel, nous avons eu jusqu'à présent d'autres préoccupations.

Juana leva les yeux sur son mari et remarqua sa figure bouleversée.

Elle devint inquiète.

— Thomas s'est enfui... Le docteur accourait m'en prévenir.

Elle leva la tête.

— Thomas ?

Elle semblait chercher dans son souvenir, comme si ce nom lui était tout à fait étranger, ne lui rappelait rien.

— Mon frère ! expliqua Samuel.

— Ah ! oui, le fou... Eh bien ? fit-elle froidement.

Samuel et le docteur la regardaient, très étonnés.

— Tu ne comprends pas ? demanda le premier.

Elle fit, avec un geste d'impatience :

— Je comprends que Thomas s'est enfui. Après ?

— Comment après ? Ça ne te paraît pas grave ? Ça ne t'inquiète pas ?

Elle laissa tomber tranquillement :

— On le reprendra.

— Et s'il porte plainte ?

— On ne le croira pas. On ne croit jamais les fous.

— Je voudrais avoir ton assurance, murmura Samuel, abasourdi.

— Si tu trembles pour un incident de ce genre, dit tranquillement Juana, que dirais-tu donc s'il t'était arrivé ce qui vient de m'arriver ?..

— Quoi donc encore ? fit le banquier, qui était devenu livide.

Elle regarda le docteur, qui était resté debout depuis son entrée.

Celui-ci comprit.

Il prit son chapeau.

— Je vais où tu sais, dit-il à Samuel.

— Vous venez déjeuner avec nous, docteur ? dit Juana.

— Avec plaisir, madame.

— A midi alors ?

— A midi... J'aurai terminé mes affaires.

Burke salua profondément et sortit.

Quand il fut disparu, Samuel se rapprocha vivement de sa femme.

— Est-ce un nouveau péril qui nous menace ?

Juana avait changé instantanément de physionomie.

Son grand calme avait disparu.

Son regard semblait effaré.

Il n'en fallait pas plus pour achever d'épouvanter Samuel.

— Parle... dit-il, parle donc... Tu me fais mourir.

— Tu te rappelles, commença-t-elle, la façon dont nous nous sommes connus ?

— Oui.

— Cette nuit où tu me rencontras à travers Londres ?

— Cette nuit que j'avais passée derrière tes pas, l'esprit tout empli de ton image.

— Au moment où tu m'entraînais, une ombre s'était glissée entre nous deux.

— Oui, mais. Il a dû perdre ce soir-là le désir de t'aimer.

— Oui, tu crois l'avoir tué.

Samuel fit un mouvement brusque.

— Il n'est pas mort ?

— Il n'est pas mort. Je viens de le voir.

— Ici ?

| Tout à l'heure.

— Et il t'a reconnue ?

— Il m'a reconnue... Il semblait me guetter.

Samuel était devenu pâle.

— Et il t'a parlé ?

— Il s'est dressé devant moi, comme jadis...

Samuel lui prit rudement la main.

— Mais jespère bien...

— Que je l'ai repoussé ?

— Oui.

— C'est ce qui te trompe, je ne l'ai pas repoussé.

— Comment cela ?

— Je ne l'ai pas repoussé parce qu'il peut nous perdre.

Il sait tout...

— Il sait que c'est moi qui l'ai pris à la gorge ? Eh ! bien, après ?

— S'il ne savait que cela ! murmura la femme.

— Quoi donc encore ? fit Samuel, les yeux écarquillés par la terreur. Est-ce qu'il aurait appris l'histoire de mon frère ?

— Si ce n'était que cela !

Le banquier la regarda, stupéfait...

— Je n'ai pas commis d'autre crime.

— Toi, peut-être... mais moi.

Il la contempla, terrifié.

— Toi ?...

— Te rappelles-tu ce qui s'est passé dans cette nuit où s'est scellé notre mariage ?

Il fit sourdement :

— Oui.

— Tu te souviens de ma résistance, des paroles que j'ai prononcées ?

— Oui, oui.

— Tu ne les as pas comprises à ce moment.

— Je ne comprenais rien ; je ne voyais rien que toi.

— Au moment où tu m'entraînais, malgré moi, avec tes doigts de fer, où je sentais ton haleine chaude qui me brûlait, je t'ai dit : " Emmène-moi donc, et soyons maudits tous les deux ! "

— Je m'en souviens en effet.

— Tu ne savais pas qui j'étais, d'où je venais...

— Non, tu étais belle, et cela me suffisait... Je t'aimais comme un fou.

— Avant toi j'avais connu un autre Moore, Daniel, ton père.

Samuel eut un sursaut tragique.

— Il a payé de la vie la passion qu'il avait pour moi. Les cheveux de Samuel se dressaient d'horreur sur son front.

Une sueur froide perlait à ses tempes.

— Il est mort rapidement bégaya-t-il.

— C'est moi qui l'ai empoisonné, dit tranquillement Juana.

Samuel bondit vers elle.

— Toi ! toi ! Et tu as accepté de devenir ma femme ?

— C'est toi qui m'y as contrainte.

L'homme levait au ciel des bras terrifiés.

— Oh ! oui, oui, murmura-t-il, nous devons être maudits.

Il allait et venait à travers le cabinet dans un affolement indescriptible.

— Et c'est maintenant que tu me prévions, que tu me dis...

— Parce que c'est maintenant seulement que nous courons un danger.

Il s'arrêta brusquement.

— Et cet homme sait ?

— Tout.

— Et il t'a menacé sans doute ?

— Il veut se venger.

— De toi ?...

— De toi et de moi.

Samuel se laissa tomber affaissé.

— Nous sommes perdus !... l'heure du châtiment est venue... Danger ici, danger là-bas... De quel côté que je me tourne...

Il se laissa tomber la tête dans les mains, en proie à une épouvante indicible.

Depuis un moment, on frappait à la porte du cabinet avec insistance.

Il semblait ne pas entendre.

Juana le toucha à l'épaule.

— On frappe, tu n'entends donc pas ?

— Eh ! que m'importe ?

— Il faut répondre. On a sans doute besoin de toi.

— Suis-je en état de répondre ?

Elle fit, avec un air de mépris :

— Veux-tu que j'aie ouvert ?

Il se leva vivement.

— Non, non...

— Compose ton visage... Rien n'est désespéré encore, si nous ne perdons pas nous-mêmes la tête.

On avait cessé de cogner à la porte.

Le visiteur s'éloignait.

— Il part, dit la femme.

Samuel fit un geste d'indifférence.

— C'était peut-être pour une affaire pressante.

Il bégaya.

— Y a-t-il encore des affaires pour moi maintenant ?

La femme haussa les épaules.

— Si nous nous abandonnons, dit-elle, oui, nous sommes perdus ; mais moi, je veux lutter, lutter jusqu'au bout.

Il murmura :

— Lutte-t-on contre la fatalité ?

Elle riposta en ricanant.

— Des phrases !...

Puis elle ajouta :

— On lutte contre des faits, contre des hommes... Nos adversaires n'ont pas de preuves... Nous nous défendrons... Tout se réduira à des calomnies que nous dédaignerons.

Samuel la regarda.

— Pourtant tu semblais effrayée toi-même, tout à l'heure.

— Cette rencontre m'avait surprise... J'étais si loin de m'attendre...

— Et cela juste au moment où Thomas vient de s'enfuir... Cette coïncidence ne te frappe pas, toi ?

— Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'homme est à Paris. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il me cherche. C'est aujourd'hui que le hasard l'a mis sur mon chemin.

— Et c'est ce qui m'effraye justement.

— Je ne te croyais pas superstitieux.

— Non, mais il se passe des choses si extraordinaires en ce monde qu'on est tenté de croire qu'il y a une main plus haute que nous qui dirige tout. Et cette main, je la sais en ce moment s'appesantir sur nos fronts.

Il frissonna.

Juana elle-même ne fut pas maîtresse d'un tressaillement imperceptible qu'elle réprima aussitôt.

— Des sottises tout cela, murmura-t-elle. Les deux crimes commis autrefois par moi contre ton père, par toi contre ton frère, nous ont-ils empêché d'être heureux, de nous aimer depuis plus de quinze ans ?

Il se dressa, livide, comme mû par un ressort, en proie à une exaltation extraordinaire.

— Heureux ? s'écria-t-il, non, je ne le suis pas... Je ne le suis pas... Je ne l'ai pas été une minute. Tout semble me réussir. Je suis riche, respecté. Tout s'incline devant moi, et je n'ai pas un moment de bonheur paisible.

Elle eut un mouvement d'effroi.

— Tu ne m'avais jamais dit cela !

— Je ne voulais pas te confesser mes faiblesses... A quoi bon ?... Tu m'aurais raillé comme maintenant.

Elle appuya sa main sur sa main, qu'il sentit froide comme un morceau de glace.

Tout son corps était tendu.

Son oreille semblait entendre des bruits intérieurs.

Ses yeux étaient écarquillés comme devant une vision terrible.

— Non, fit-elle sourdement, je ne t'aurais pas raillé,

Il eut un tressaillement de terreur.

— Tu vois bien... malgré ton indifférence affectée...

— Il y a des moments où j'ai peur, moi aussi.

— Je ne puis pas dormir.

— Moi non plus.

— Je rêve tout éveillé sur mon oreiller... Et je me surprends à crier.

— Moi aussi... C'est pour cela que j'ai voulu coucher seule... pour que tu ne m'entendes pas...

— L'image de mon frère semble entrer en moi et ne me quitte pas... Il m'apparaît irrité, menaçant comme à notre dernière entrevue...

— Moi, c'est ton père qui me poursuit... En ce moment, je le vois entre nous deux.

Elle montrait du doigt un endroit vide entre eux.

Il poussa un cri rauque.

— Tu l'as vu, n'est-ce pas ?...

— Oui, oui, je l'ai vu...

Ils s'étaient précipités l'un vers l'autre.

Ils se tenaient côte à côte, comme pour se protéger mutuellement d'un grand danger.

Burke, qui entrait, les surprit ainsi.

Il s'arrêta, stupéfait.

Elle se romit la première.

Lui aussi se secoua.

— Qu'avez-vous donc ? demanda le docteur.

— Rien, rien...

— Est-ce que madame ? Madame est pâle.

Il se retourna vers Samuel.

— Mais toi aussi, tu es tout pâle. Seriez-vous souffrants ?

— Non, non.

Juana essayait de sourire.

— Ce n'est rien, dit-elle... Nous parlions de notre affaire et votre venue nous a effrayés.

— Tout va bien, fit le docteur d'un air guilleret. A l'ambassade, on n'a aucun soupçon. On a reçu de Londres toutes les dépêches concernant le faux James Myler. J'ai même été reçu par un monsieur très aimable, le secrétaire de l'ambassade, qui paraît s'intéresser tout particulièrement à cette affaire. Il a le plus grand désir de retrouver le fou et de se charger lui-même de le renvoyer à Londres. Il m'a posé de nombreuses questions à son sujet. Il me connaissait de réputation depuis longtemps. Il a visité mon établissement. Il a paru très surpris d'apprendre que James Myler vivait encore. Il en avait entendu parler autrefois. Mais je lui ai donné des explications qui ont paru le satisfaire. Il m'a demandé de le tenir au courant. Nous n'aurons qu'à nous adresser à lui pour faire rapatrier le misérable.

— Quand nous l'aurons retrouvé, dit Samuel.

— Jones se charge de cela.

— En attendant, allons déjeuner, fit Juana.

Puis, pendant que Burke arrangeait quelques papiers, elle se rapprocha de Samuel.

Ce qui est fait est fait, lui dit-elle d'une voix basse et

rapide. Nous n'y pouvons rien changer maintenant. Il nous faut aller jusqu'au bout. Si nous étions découverts, c'est la honte, la ruine et la mort.

— Peut-être vaudrait-il mieux mourir tout de suite, dit Samuel.

Son sourcil se fronça.

Elle fit avec son air dur, énergique :

— Je veux mourir victorieuse !

Elle avait reconquis toute sa beauté, cette beauté fière, presque sauvage, qui avait affolé Samuel.

— Et moi t'aimerai jusqu'à la mort, répondit-il.

Burke avait terminé.

Ils sortirent tous les trois du cabinet.

— Je serai ici à trois heures, dit Samuel à l'huissier.

— Bien, monsieur.

Et le domestique s'inclina jusqu'à terre.

— On est venu pour des signatures, fit-il.

— Je signerai tantôt.

Ils descendirent... Ils causaient en-riant de choses différentes, des dernières nouvelles de Londres et des actualités de Paris. Tout semblait oublié. Ils avaient l'air de financiers paisibles.

IV

Depuis qu'il était à Paris, Samuel Moore habitait avec Juana un hôtel qu'il avait acheté et rempli de meubles rares, situé sur le boulevard Maillot, ce boulevard que le fossé seul des fortifications sépare du Bois de Boulogne et qui est l'emplacement idéal pour l'habitant de Paris qui recherche le grand air, qui aime à s'endormir au milieu du frissonnement des bois... Ce n'était point la poésie qui avait attiré là le frère de Thomas ; mais le financier anglais était trop occupé pour aller passer son temps à la campagne l'été, et il était trop pratique pour ne pas comprendre que l'oxygène est un des besoins les plus sérieux de l'homme. Boulevard Maillot, il était à cheval, pour ainsi dire, sur la ville et la campagne.

... Avec ses grands alezans, il lui fallait sept minutes pour descendre les Champs-Élysées et toucher rue de la Paix, et dix pour en revenir... Comme il faisait le voyage deux fois par jour, aller et retour, c'était trente-quatre minutes que le déplacement lui prenait sur l'activité de sa vie ; mais ce n'était pas encore du temps de perdu, car il en profitait pour parcourir à la façon anglaise ces immenses journaux de Londres qui ont l'air de draps de lit imprimés et dont sa voiture était toujours encombrée...

Samuel Moore, dont les cheveux étaient tout blancs, avait l'air d'un clergyman... Sa taille était haute et sèche, son visage maigre. Le caractère dominant de sa physiologie était l'impassibilité de commande, mise sur sa face comme un vernis sur un portrait qui s'écaille.

Samuel affectait pour ceux qui l'entouraient une sévérité qui n'était plus de notre époque, aussi était-il craint, mais peu aimé.

Juana n'avait pas eu, plus que lui, le talent de s'attirer les sympathies. Depuis qu'elle était à Paris, depuis que la colonie anglaise, cessant de la boudier, lui avait ouvert ses portes, depuis qu'elle était acceptée, qu'elle avait pris son rang dans ce monde si difficile, qui ne se privait pas pourtant de médire d'elle et du mystère qui enveloppait son origine et son mariage, — mystère que l'on n'avait jamais bien éclairci, — depuis ce moment, disons-nous, elle avait été prise d'un orgueil démesuré, insupportable. Elle se vengeait sur ceux qui l'entouraient des tortures morales qu'ils suivaient partout, qui emplissaient ses nuits, ainsi que nous lui en avons vu faire la confiance à son mari. Quand elle se levait après un sommeil agité de cauchemars, elle était inabordable, pour les domestiques, tout stupéfaits quand ils ne la connaissaient pas depuis longtemps, de l'entendre crier comme une femme du peuple et faire retentir les pièces si luxueuses, ornées de soie et de dentelles, de l'hôtel,

de jurons et de clameurs qui hurlaient avec l'air de richesse paisible et calme qui l'environnait.

Pourtant, depuis le crime commis, depuis la séquestration de Thomas, aucun nuage ne s'était formé dans le ciel des deux complices, n'était venu obscurcir leur horizon. Aucune menace ne s'était dressée devant eux. Aucune voix ne s'était élevée pour protester en faveur du malheureux, qui n'était aimé sur terre quo par une personne aussi impuissante que lui. Londres tout entier avait cru aux notes communiquées aux journaux par le docteur Burke, notes annonçant les accès de l'infortuné, puis son décès au moment de la mort de James Myler, dont on avait enterré le cadavre sous son nom.

Cette substitution avait été d'autant plus facile que ce malheureux avait été apporté à l'hospice du docteur Burke après avoir été trouvé sur la voie publique, tordu en deux, écumant... On avait su son nom par les papiers découverts dans sa poche, mais nul ne s'était inquiété de lui.. Nul n'était venu prendre de ses nouvelles. Burke avait su plus tard qu'il avait quitté son domicile après avoir étranglé sa femme et un de ses enfants dans un accès de folie furieuse. Il avait traversé toute la ville la nuit et était venu échouer à quelques pas de son établissement, où des policemen s'en étaient emparés. Il avait laissé un enfant en bas âge, qui avait disparu, recueilli sans doute par quelque voisin charitable.

... Comme ce James Myler appartenait à cette population sinistre qu'on trouve parquée dans les bas quartiers de Londres, dans lesquels la police même n'ose pas pénétrer, on ne s'en était pas inquiété davantage... Tout avait donc réussi au docteur et à son complice... D'ailleurs, on ignorait dans le public ce qui se passait dans la maison de fous, et c'était pour le personnel seulement que le nom et l'état civil de James Myler avait été attribué à Thomas Moore.

Mais revenons à Samuel et à Juana

Rien donc n'était venu, depuis qu'ils étaient à Paris, troubler leur quiétude.

Samuel, qui était, on le sait, tuteur des biens de Thomas, avait continué de gérer ces biens comme s'ils avaient été siens, et par le fait, de jour en jour il il avait de meilleures raisons de croire qu'il ne serait apporté aucun changement à cette manière de faire.

Et c'est après seize ans passés dans une tranquillité parfaite que la fuite de Thomas venait tout remettre en question !

C'est après seize ans que se dressait devant eux ce fantôme, au moment même où d'un autre côté surgissait, sous les pas de Juana, un autre revenant, non moins dangereux, non moins redoutable que le premier.

Il y avait de quoi vraiment déconcerter les caractères les mieux trempés ; aussi comprend-on l'abattement qui s'était emparé tout d'abord des deux complices. Après avoir payé ce tribut à la faiblesse humaine ils avaient repris leurs sens... Il s'étaient raisonnés... Comme l'avait dit Juana, aucun de ceux qui les menaçaient n'avait de preuves.

Elle se chargeait, elle, de Lionel, ainsi se nommait l'homme qu'elle avait revu, un ancien compagnon de misère, qui l'avait autrefois poursuivie de son amour... Elle ne savait pas ce qu'il faisait, où il habitait, mais elle le saurait, et c'est pour cela, pour avoir des renseignements et savoir ainsi comment elle pourrait se débarrasser de lui et de ses tentatives de chantage qu'elle ne l'avait pas repoussé brutalement et qu'elle l'avait invité même à venir la voir...

Samuel, à l'aide du docteur, se chargeait de trouver Thomas.

Sur cet espoir, un peu de calme était revenu dans leur âme

Le dimanche même ou nous avons vu chez Lili Armand Rivière, et où nous avons assisté à ce qui s'y était passé, on dressait le déjeuner dans la serre du boulevard Maillot,

tout ombragé de plantes exotiques, aussi tranquillement que si aucun événement extraordinaire n'était survenu dans l'existence des deux maîtres de l'habitation.

La matinée était belle, nous l'avons dit.

Le soleil venait rire dans les cristaux et allumer l'ar-gontorie.

Les arbres du bois ondulaient sous la brise, chargés d'une verdure nouvelle, d'une verdure trop verte et qui avait la teinte de ces mauvais tableaux, qu'on nomme en langage d'atelier des plats d'épinards.

Deux grands domestiques, vêtus d'une livrée noire avec un galon couleur de feu, en souliers à boucle, en bas blancs, les mains dans des gants de fil, achevaient d'apprêter la petite table.

Il y avait trois couverts.

Quand tout fut prêt, l'un des valets se détacha, et un instant après Juana parut au bout de la salle dans un élégant déshabillé du matin, donnant le bras au docteur Burke, qui l'avait fait passer devant lui en arrivant à la table.

Samuel venait d'arriver à pas lents, l'air rêveur.

Nos trois personnages étaient légèrement pâles.

Ils s'assirent.

Les valets s'étaient éloignés pour aller chercher le premier service.

— Ainsi, dit à Burke, Samuel, qui semblait continuer une conversation commencée, Jones doit vous donner des nouvelles aujourd'hui ?

— Il me l'a promis.

— Et il doit venir ici ?

— Je lui ai dit que j'y passais la journée.

Un domestique entra, portant le premier plat.

On se tut

— Vous avez lu, docteur, demanda Juana d'un air indifférent le récit de ce crime ?..

— Le crime de la rue de Sèze ? Oui, madame.

— C'est affreux !

— C'est horrible !

— Et dire que cela peut arriver à chacun de nous.

A ce moment, le valet qui servait les vins se pencha à l'oreille du docteur.

— Johannisberg.

Burke ne put se défendre d'un mouvement involontaire.

Mais il indiqua son verre.

— Oui, certainement.

Le valet n'avait pas sourcillé.

Juana reprit :

— Croyez-vous, docteur, que l'assassin ait pu faire son coup seul ?

— Certainement...

— On dit qu'il a presque tranché le cou de la malheureuse ..

— Il a dû la surprendre...

Mme Moore tressaillit.

— C'est affreux, murmura-t-elle.

— C'est horrible, dit Burke, qui frémit aussi.

La conversation tomba.

Samuel n'avait pas dit un mot.

On n'entendit plus pendant un moment que le bruit argentin des couverts remués.

Une bouffée d'air, chargée de parfums et d'émanations vertes, entra par les vitraux restés ouverts.

Le docteur dressa la tête,

— Quel temps délicieux !

— Oui, c'est le printemps, murmura Samuel.

— On se sent vivre, dit Juana.

— Et la vie est douce, ajouta Burke... la femme, les fleurs, du bon vin...

Samuel eut un tressaillement imperceptible.

Il était sombre.

Le soleil ne le déridait pas.

Il sentait le malheur.

Il s'était éveillé avec ces idées, et le déjeuner ne les dissipait pas.

Il avait à peine touché aux mets qu'on lui avait servis.

Quand on apporta le dessert, il se leva.

Le docteur et Juana le regardèrent.

— Qu'as-tu donc ? lui demanda sa femme.

— Es-tu souffrant ? dit le docteur.

Samuel leur fit signe de rester à leur place.

— Continuez... Ne vous inquiétez pas de moi ! j'ai besoin de marcher un peu.

Le déjeuner s'acheva presque silencieusement.

De temps à autre, le docteur et Juana échangeaient une phrase, à mi-voix.

Le front de Samuel s'assombrissait encore.

Au moment de servir le café, le domestique entra avec une carte sur un plateau.

Samuel alla à lui, prit la carte, devint tout pâle, puis s'adressant au valet.

— Ce monsieur est là ?

— Oui, monsieur.

— Faites-le entrer tout de suite.

— Ici, monsieur ?

— Ici... Vous apporterez une tasse pour lui.

Le domestique s'inclina et sortit.

Du regard, Juana et Burke interrogeaient Samuel.

— C'est lui, dit celui-ci.

— Jones ?

— Jones...

Burke jeta sa serviette et se leva.

Juana quitta aussi la table.

Tous les trois paraissaient pris de la même anxiété.

Ils n'osaient plus se communiquer leurs pensées.

Un domestique était entré.

Il desservait, mettait les tasses.

Deux minutes s'écoulèrent dans le même silence inquiet, deux minutes longues comme des heures, puis Jones Trenk apparut au bout de la serre.

Les domestiques étaient là tous les deux, maintenant.

Il entra gravement, salua Juana puis Samuel, puis Burke.

Les autres faisaient des efforts inouïs pour rester calmes, ne pas l'accabler aussitôt de questions. Ils cherchaient à lire sur sa physionomie, mais Jones Trenk était impénétrable comme d'habitude.

— Asseyez-vous, dit Samuel. Vous allez prendre le café avec nous.

— Merci, monsieur.

Il semblait chercher une place pour son chapeau qu'il tenait à la main.

Un des valets s'en empara et l'emporta.

Samuel se tourna vers l'autre domestique.

— Laissez-nous maintenant, commanda-t-il avec une nuance d'impatience.

Le serviteur s'éloigna.

Dès qu'il fut parti, un même cri sortit de la bouche des trois personnages.

— Eh bien ?

— Echec complet ! fit Jones, qui emplit placidement sa tasse de morceaux de sucre.

Les trois auditeurs avaient changé de couleur.

— Comment cela ? hégaya le premier.

— Je n'ai rien pu savoir... la concierge a refusé de parler.

— Il fallait lui offrir... dit le docteur.

— J'ai tout offert— je m'y suis pris de toutes les façons... j'ai voulu ruser... j'ai tenté de l'intimider... Rien ; cette femme a été plus forte que moi, elle m'a roulé.

— Et le mari, demanda Samuel.

— Il était là. Il n'a rien dit. Sa femme le domino. A plusieurs reprises je lui ai vu ouvrir la bouche, comme s'il allait dire un mot ; mais il la refermait aussitôt sur

un regard de sa femme. Et ce sont eux qui ont fait le coup, j'en suis sûr, de complicité avec la petite.

— Dans quel intérêt ?

— On leur a peut-être promis une fortune, si l'affaire réussissait, que sais-je ?

— Et la jeune fille, M^{lle} Lili dit Juana d'un air où perçait une méprisante ironie.

— M^{lle} Lili ? On la surveille toujours.

— Et vous n'avez rien découvert de particulier à son endroit ?

— Pardon...

— Ah ! firent d'une seule voix Samuel, Juana et Burke, qui se rapprochèrent de Jones.

Celui-ci avait pris sa tasse et buvait quelques gorgées de café sans avoir l'air de remarquer la curiosité qu'il avait soulevée.

— Quelques chose très singulier, dit-il. La jeune fille a un amoureux.

— Ce n'est pas singulier, fit observer Juana... C'est plutôt le contraire qui le serait.

— Peut-être, mais ce qui est singulier, c'est que l'amoureux se trouve être précisément un des employés de la maison Burke et Cie.

— Samuel et Burke sursautèrent.

— Un de nos employés ? s'écrièrent-ils.

— Un de vos caissiers, M. Armand Rivière.

— En effet, murmura Samuel, c'est particulier.

— Quel homme est-ce, que ce Rivière ? demanda Burke.

— Un très honnête garçon...

— Jeune ? interrogea Juana.

— Dans les vingt-cinq ans.

— Et beau garçon ?

— Très bien. Un brun.

— Un Français ? dit Burke.

— Un Français.

— Que peut-il avoir de commun ?

Jones, qui, pendant l'échange des phrases précédentes, avait repris sa tasse et achevé son café, laissa tomber négligemment ses paroles.

— Il peut être fort utile à M^{lle} Lili, et j'ai tout lieu de croire qu'elle lui a raconté son histoire. En voyant Armand Rivière entrer ce matin dans la maison surveillée l'idée m'est venue aussitôt de le suivre, je ne sais pourquoi. Il ne pouvait pas se défier de moi. Du reste, à ce moment il ne se défiait de rien. Et c'est ce qui me confirme dans mon idée qu'il a depuis appris quelque chose. Il est entré dans la maison comme chez lui, sans rien demander.

Il n'y avait d'ailleurs personne dans la loge. Il s'est mis à grimper l'escalier. Je suis monté derrière lui. C'était vers la chambre de M^{lle} Lili qu'il se dirigeait. Quelle bonne idée j'avais eue ! Au moment où il allait entrer la concierge sortait. Je n'ai eu que le temps de me jeter en une chambre vide dont la porte était entre-baillée.

Elle ne m'a pas vu, mais moi j'ai pu la remarquer quand elle est passée devant moi. Elle avait l'air fiévreusement agitée, elle parlait toute seule et semblait accabler de menaces des êtres imaginaires.

Il est évident qu'elle avait eu avec sa jeune locataire une entrevue qui l'avait émue. Quand elle se fut éloignée j'allai tout doucement me coller à la porte de M^{lle} Lili. Mais on parlait bas et je ne pus distinguer que des bribes de phrases... Il était vaguement question d'un secret que la jeune fille ne pouvait pas confier même à son amoureux... J'ai entendu même distinctement ces mots : " C'est un sacrifice terrible que je te demande. " J'ai compris ensuite qu'il s'agissait d'un voyage assez long, lors de France, pour lequel on avait besoin d'argent.

Samuel et Burke avaient eu un nouveau sursaut.

Juana elle-même avait tressailli.

— Oh ! c'est cela, c'est bien cela, dit le frère de Thomas.

— Que nous disiez-vous donc, fit Burke, que vous aviez eu un échec complet ?

— Tout cela ne m'apprend rien de nouveau, fit Jones, ces détails confirment seulement les soupçons que j'avais déjà.

— C'est très important, dit Samuel.

— C'est énorme, appuya le docteur.

— Nous connaissons au moins notre ennemi, fit Juana.

— Moi, poursuivit le narrateur, je n'avais pas besoin de savoir tout cela pour être sûr que c'était M^{lle} Lili qui avait offert un refuge à l'homme et qui l'avait mis ensuite à l'abri de nos poursuites... mais je continue.

— Oui, oui, firent les trois interlocuteurs haletants.

— Plus je comprenais ce qu'on disait, reprit l'homme aux cheveux rouges, plus je saisisais le sujet de la conversation, plus je me faisais petit, plus je m'approchais de la porte... J'avais pu même appliquer mon œil au trou de la serrure, voir la physionomie de la jeune fille, puis celle de son amoureux ; ils semblaient très émus tous les deux, ils avaient des larmes dans les yeux... Le chiffre de deux mille francs frappa à ce moment mon oreille ; je devinaï que c'était la somme dont la jeune fille avait besoin. J'entendis encore quelques mots murmurés, c'était le jeune homme qui parlait.

Il assurait sans doute à son amante qu'il allait se le procurer, puis je saisis encore distinctement cette réplique : " J'aimerais mieux mourir ! " Et ce fut tout... J'avais fait, en me penchant pour mieux voir, un mouvement involontaire qui avait attiré l'attention de la jeune fille... Je la vis se tourner d'un air inquiet du côté de la porte... Je compris ce qu'elle disait et je m'éloignai le plus vivement possible, mais pas assez vite toutefois pour n'avoir pas été vu d'elle et de lui...

— De lui ? fit Samuel... Il vous a reconnu ?

— Je le crains bien.

— Peu importe ! fit Burke. Nous savons maintenant ce que nous voulions savoir... En surveillant étroitement la jeune fille...

— Et en faisant parler M. Armand Rivière, dit Samuel.

— Ne commettez pas la maladresse de l'interroger, s'écria aussitôt Juana.

— L'occasion se présentera bientôt, dit Jones, de savoir ce que ce monsieur a dans le ventre. Vous comprenez bien que je ne m'en suis pas tenu là. J'ai attendu dehors, où je suis arrivé sans avoir été aperçu, la sortie de M. Armand Rivière. Il a été très longtemps, M. Armand Rivière ; mais enfin je l'ai vu déboucher dans la rue. Ce n'était plus le même homme. Il n'avait pas l'allure légère, insouciant du matin. Il ne se hasarda à sortir qu'avec les plus grandes précautions, après avoir regardé soigneusement à droite et à gauche si on ne le surveillait pas.

Il est évident que Lili lui avait tout appris... Il était désormais du complot... Il avait la tête lourde du secret fatal... Qu'allait-il faire ?... Lili, se sentant surveillée, l'avait sans doute chargé des démarches qu'elle ne pouvait pas faire elle-même. Peut-être même avait-il la mission d'aller voir le fou, de lui porter des aliments... Il fallait voir... Je me mis à suivre mon homme, sans qu'il pût se douter de ma présence.

— Très bien ! très bien ! fit Burke, ne pouvant contenir son admiration.

— C'était une bonne idée, dit gravement Samuel.

— Oh ! Jones est un malin, reprit le docteur, qui l'avait autrefois recommandé à son complice.

Juana venait de remplir un verre de fine champagne.

Elle le tendit au narrateur.

— Merci, madame, fit celui-ci, et il but à'un trait.

Il promena autour de lui un regard chargé d'orgueil.

Il était très fier de l'intérêt qu'il excitait, de l'importance qu'avait, pour ceux qui l'écoutaient, chacune de ses paroles.

— Oui, c'était une bonne idée, continua-t-il, vous allez

voir... Notre homme descendit la rue du Faubourg-Saint-Honoré jusqu'à la rue Royale. Là, il parut hésiter un moment, puis se dirigea vers la place de la Concorde et prit la rue de Rivoli à gauche. Il était arrivé en face de la première porte du Louvre, quand il se croisa brusquement avec un ami ou une connaissance. J'avais eu la présence d'esprit de me jeter derrière un pillier, assez près d'eux pour entendre tout ce qu'ils disaient. M. Rivière confiait à l'autre qu'il avait besoin de se procurer le plus vite possible une somme de trois mille francs. J'avais entendu deux mille là-bas, mais peu importe. Il est assuré sur la vie et il demandait ce qu'il fallait faire pour se procurer cet argent. L'autre lui donna une ou deux adresses... lui indiqua les formalités à remplir... Notre homme semblait fort soucieux.

M. Armand resta un instant immobile à la même place comme s'il s'était demandé ce qu'il allait faire, où il voulait aller. Puis, brusquement, il parut prendre une résolution et se dirigea rapidement vers la rue de la Paix. J'étais toujours sur ses talons.

Il y eut de la part des trois personnages un redoublement d'attention.

Tout cela les intéressait fort...

Jones avait fait une pause, plutôt pour ponctuer ses effets que pour reprendre haleine...

— Allez ! dit Samuel.

— Poursuivez ! fit Burke.

— Achevez ! murmura Juana, tout fiévreuse...

— Moi aussi, poursuivit Trenk, j'éprouvai en voyant la direction prise par mon homme, la même impression que vous... La même idée m'était venue. Nous ne nous trompons ni vous ni moi... C'était bien vers la Banque qu'il se dirigeait. Il était à peine dix heures... le vieux Jonathan était encore dans l'antichambre... M. Rivière eut un mouvement de satisfaction en l'apercevant...

— Ah ! j'avais peur que le bureau ne fût fermé, murmura-t-il.

— Jamais avant onze heures, vous le savez bien, monsieur Rivière... Je suis toujours là, moi... Pas de dimanche pour moi...

— Tu es seul ?

— Tout seul... Il faut que les autres s'amuse... Moi je ne bouge pas...

— Oui, je sais que tu es un fidèle.

— A onze heures, je vais fermer, faire mon petit déjeuner et puis dormir, voilà mon dimanche.

— M. le directeur n'est pas venu ?

— Je n'ai vu personne.

— Veux-tu me donner la clef de mon bureau ?

Le vieux eut presque un geste d'effroi.

— Vous allez travailler aujourd'hui ?

— Non, non, rassure-toi. J'ai oublié quelque chose, mon portefeuille.

— Ah ! vous m'avez fait peur. Voici la clef.

Rivière prit la clef et disparut.

Au même moment, je me présentai au père Jonathan.

— Ah ! le père Jonathan, m'écriai-je, à la bonne heure ! Va vite de la part de M. le directeur à cette adresse.

Je griffonnai une adresse au hasard.

— Tu demanderas M. un tel.

Je dis le premier mot qui me vint.

— Mais vite, va vite !

Le bon homme se démena aussitôt. Vous savez combien il est pressé.

— Je suis seul, dit-il. Vous serez obligé de garder le bureau.

— Je le garderai.

— Il y a ici M. Rivière. Il vous remettra sa clef.

— Oui, oui, va vite.

Il disparut.

J'étais seul, seul avec M. Rivière. C'est ce que je voulais.

Je me glissai doucement dans le bureau, je m'avançai,

en rampant le long du banc où le public s'assied, jusqu'à dans la caisse de M. Rivière, et là je vis ce que je voulais voir. M. Rivière avait ouvert sa caisse. Il y prit trois billets de mille francs qu'il mit dans son portefeuille, non sans regarder furtivement à droite et à gauche et sans avoir l'air inquiet... mais l'amour est si fort. D'ailleurs, M. Rivière n'a point sans doute l'intention de voler cet argent. C'est un très honnête homme, vous l'avez dit, monsieur le directeur.

— Très honnête jusqu'ici, dit Samuel Moore.

— Comme sa maîtresse a besoin de cet argent tout de suite, il l'emprunte à la caisse avec la ferme intention de le rendre.

— J'en suis convaincu, dit le directeur.

Il s'arrêta.

Ses trois interlocuteurs se regardaient, en proie à une vive émotion.

— Nous le tenons, dit Burke le premier.

— Il parlera ! s'écria Samuel.

Juana poussa un soupir.

— Vous savez maintenant, dit Jones Trenk, ce qu'il vous reste à faire.

Il se leva et ajouta :

— J'ai fait ce que j'ai pu.

Samuel et Burke avaient perdu leur air morne.

L'espoir du succès brillait dans leurs yeux.

Jones Trenk prit congé, enchanté de lui et des autres.

V

En sortant de chez Lili, Armand Rivière comme l'avait raconté Jones Trenk, était vivement agité. Tout ce qu'il venait d'apprendre était si extraordinaire !

Il est vrai que toutes ces coïncidences s'expliquaient jusqu'à un certain point.

Il était tout naturel que le chèque délivré à Thomas Moore fût payable dans une des maisons anglaises faisant le plus d'affaires à Paris, avec laquelle tout le commerce de Londres était en relations.

Il n'était pas étonnant non plus que le malheureux fou, conduit par sa fuite du côté du faubourg Saint-Honoré, et reconnaissant devant lui la maison où avait habité celle qu'il avait tant aimée et qui avait été la cause involontaire de tous ses malheurs, il n'était pas étonnant, disons-nous, que la vue de cette maison, qui lui rappelait de si lointains et de si chers souvenirs et dont il connaissait les étres, le frappant tout à coup, il s'y fût jeté de préférence à toute autre, espérant trouver là plus de compassion, plus de pitié, plus de croyance à sa terrible histoire, puisqu'il serait sur les lieux où elle avait eu son point de départ. Puis, si elle n'était point morte, si elle se souvenait, si elle habitait toujours là. Son instinct d'amoureux, cet instinct qui survit aux plus grandes douleurs, l'avait merveilleusement servi.

Ce n'était pas la mère qu'il avait retrouvée, mais c'était sa fille, sa propre fille.

Comme l'entrevue avait dû être touchante !

Ainsi pensait Armand en descendant les marches de l'escalier.

Il se trouvait tout fier de jouer un rôle dans ce drame, d'être uni par un lien, quelque frêle qu'il fût, à ceux qui en étaient les infortunés héros. Il en aimait encore plus Lili, si c'était possible. Puis il se sentait déjà attiré par ce père, qui avait tant souffert et qui était si digne d'être enfin heureux ! Ce père qui serait un jour son beau-père.

Oh ! comme il le choierait, comme il s'efforcerait de lui faire oublier toutes ses tortures ! Il s'ingénierait avec Lili à lui faire une vieillesse calme, heureuse, entourée de soins et d'amour !

Armand, on le voit, avait une âme digne de celle qu'il aimait. Il fallait donc se hâter de délivrer le pauvre homme, de lui faire rendre son nom et sa fortune.

Le jeune homme ne voulait pas qu'il y eût une minute de retard venant de sa faute.

... Il ne savait pas ce que sa fiancée devait faire, mais il savait qu'elle ne pouvait rien sans argent, et il allait lui en procurer le plus promptement possible. Elle pouvait en avoir besoin ce soir, demain, lui avait-elle dit, quand les documents dont elle avait besoin pour partir seraient prêts, et quand elle aurait reçu un mot de son père. Or, celui-ci devait souhaiter avec impatience que la lumière se fit...

Armand comprenait les inquiétudes qui le tournaient encore. Il comprenait qu'il ne voulait pas se montrer, faire connaître sa retraite, avant de voir quelle tournure prendraient ses réclamations. Il comprenait que le malheureux n'eût plus confiance en l'indépendance et en la justice des hommes, puisque depuis seize ans il n'avait pu faire entendre sa voix à une oreille qui l'eût écouté.

Quand il mit le pied dehors, toutes les terreurs qui emplissaient l'esprit de Lili semblaient s'être emparées de lui.

On eût dit que le secret qu'il portait en lui était visible.

Ainsi que nous le savons, le jeune homme avait pris la rue de Rivoli, et là, il avait fait la rencontre dont l'Anglais aux cheveux rouges avait parlé à ses complices... Cette rencontre, au cours de laquelle il avait demandé à un ami quelles étaient les formalités à remplir pour emprunter les trois mille francs dont il avait un pressant besoin, et quel temps il lui faudrait pour mener à bien cette opération, cette rencontre, on s'en souvient, l'avait laissé tout décontenancé, tout désespéré... L'ami qu'il venait d'interroger lui avait affirmé qu'il lui faudrait huit ou dix jours au bas mot.

Huit ou dix jours !... Un siècle, dans les circonstances présentes.

Il se promena un instant de long en large, comme absorbé, rêvant aux moyens de sortir de cet embarras, quand une idée lui vint...

Il se rappela qu'on était au commencement du mois...

On ne vérifiait sa caisse qu'à la fin de chaque mois... Dans le courant du mois, il y avait de grandes allées et venues de fonds.

Il pouvait emprunter deux mille francs, trois mille francs sans qu'on pût s'en apercevoir ; il les aurait rendus depuis longtemps quand viendrait le moment de la vérification.

Ce n'était peut-être pas très-régulier... Il aurait mieux valu demander la permission au patron, qui n'aurait pas refusé de lui faire cette avance avec la perspective d'être remboursé sûrement au bout de huit jours... Mais il se rappelait que son patron était justement l'homme contre lequel Lili et lui allaient entrer en lutte... Il l'interrogerait, lui demanderait des explications, le forcerait à se trahir peut-être.

Non, tout réfléchi, il valait mieux ne rien dire.

Sur cette pensée, Armand Rivière hâta le pas.

Malgré tous ses beaux raisonnements, il était violemment ému et son cœur battait fort, quand, après avoir traversé la place Vendôme, il se trouva devant la façade fermée, tranquille, de la maison de banque.

Il savait que, le dimanche, personne n'y venait.

On ne trouvait dans les bureaux que le gardien qui y couchait, le père Jonathan.

Le père Jonathan était un brave homme, sans défiance, sans malice.

Armand lui avait toujours témoigné de la bienveillance, et l'homme était plein de déférence pour lui.

Le père Jonathan ne quittait jamais la maison ; mais, vers onze heures, après le second courrier, il fermait tout à fait.

Armand tira sa montre.

Il souhaitait maintenant qu'il fût trop tard, que l'employé eût fermé déjà.

Il avait comme un désir fou de retourner en arrière, de s'enfuir.

Il était dix heures à peine.

Le père Jonathan devait être là.

Le jeune homme franchit la porte cochère.

Nous savons comment il s'était introduit dans les bureaux, quel prétexte il avait donné au vieillard. Quand il avait pris les billets pour les mettre dans son portefeuille, il tremblait tellement que l'argent et le portefeuille faillirent lui échapper des mains... Tous ses membres dansaient. Et pourtant il se croyait seul... Il était à cent lieues de se douter qu'il était observé...

Quand il sortait de la caisse, chancelant, le front mouillé d'une sueur froide, sa clef sautait si fort dans sa main qu'il avait à peine pu refermer la porte ; il ne trouva plus personne dans l'antichambre. Qu'était devenu le père Jonathan ?

Il l'appela à voix très basse d'abord, puis plus haut.

Le son de sa parole, résonnant dans les pièces vides, lui causa une étrange impression.

Le vieillard ne répondit pas, et pour cause ; mais un homme, dont la vue faillit faire pousser un cri d'effroi à notre héros, se dressa dans l'embrasement d'une porte.

C'était Jones Trenk.

Armand était devenu livide.

Son tremblement fébrile l'avait surpris.

Que faisait là cet homme ?

S'il l'avait suivi, s'il l'avait vu ?

Il était pris d'une telle terreur qu'il sentait son portefeuille peser dans sa poche, au point de percer l'étoffe, de tomber à terre et d'y éparpiller les billets.

Il fut presque tenté de tout avouer, de se justifier d'avance.

Mais Jones Trenk avait une figure toute naturelle, aimable et souriante même.

Qu'allait-il s'imaginer ?

Comment aurait-il su ?

Il est vrai que l'homme avait chargé de surveiller la maison de Lili, qu'il l'avait aperçu chez la jeune fille... Mais de là à savoir...

Il essaya de se rassurer et de faire bonne contenance.

— Je cherchais le père Jonathan, dit-il, pour lui remettre ma clef.

— Je l'ai envoyé faire une petite course. Il m'a prévenu que vous étiez là. Si vous voulez me la remettre à moi.

— Voici, monsieur.

Armand donna la clef et s'éloigna.

Jones semblait n'avoir aucune arrière-pensée.

Il n'avait sans doute pas reconnu Armand dans le couloir obscur de Lili.

Il paraissait même avoir pour le jeune homme un air plus bienveillant que de coutume.

Jusqu'ici Armand avait toujours été glacé, quand il le voyait, par son air froid, presque sinistre.

C'était la première fois peut-être qu'il le voyait sourire.

Il chassa ses inquiétudes.

Cet homme ne se doutait évidemment de rien.

Nous avons vu ce qu'il en était.

Quand il fut dans la rue, Armand s'éloigna à pas rapides.

On eût dit qu'il avait hâte d'être loin de cette maison, qui avait été témoin de sa première faute.

Il entra dans un café et se fit servir un verre de cognac. Il s'épongeait le front comme s'il venait de faire une longue course ou d'accomplir quelque dur travail manuel... La sueur ruisselait le long de son dos.

Il demanda des enveloppes, glissa dans l'une d'elles les billets qui semblaient lui brûler les doigts, crut la porter à Mme Bourgeois en la priant de la donner à Lili, en mains propres, le plus tôt possible, puis il s'en alla déjeuner, plus tranquille, comme allégé d'un lourd fardeau. Cet argent ne pesait plus sur lui. Il lui semblait

que lorsqu'il serait entre les mains de la jeune fille, ses inquiétudes et ses remords cesseraient... N'était-ce pas à elle, en effet, que cet argent appartenait ? N'était-ce pas une restitution qu'il venait de faire ?

Le lendemain, après avoir passé la journée et la nuit à farcir son esprit de ces beaux raisonnements, il était un peu calme. Il affectait même d'être gai quand il retrouva au bureau ses camarades. Ce n'est qu'en entrant dans le compartiment grillagé où se trouvait sa caisse et où il se tenait que ses tranges le reprirent. La veille, il était tellement agité que des papiers s'étaient échappés de son portefeuille quand il l'avait ouvert, sans même qu'il s'en fût aperçu, et ces papiers étaient là, étalés sur le sol, formant des taches blanches.

Il ramassa ses papiers, remit son bureau en ordre et commença sa besogne quotidienne, paisible en apparence, mais le cœur serré d'une crainte sourde qu'il ne s'expliquait pas et qu'il ne pouvait pas chasser.

Il y avait une demi-heure environ qu'il était là, s'efforçant à ne songer qu'à son travail, la tête penchée sur ses chiffres, quand la porte de son petit cabinet s'ouvrit...

Jones Trenk parut.

Il salua le jeune homme et laissa tomber ces mots :

— M. le directeur vous demande !

Armand se leva à demi. livide, ses jambes se dérobaient sous lui.

— Moi ? bégaya-t-il, pouvant à peine parler.

— Vous, et tout de suite.

L'homme aux cheveux carotte s'éloigna.

Le fiancé de Lili se leva tout à fait.

Il était tellement défait qu'il se fût effrayé lui-même s'il s'était regardé dans une glace.

Il y avait plus d'un an que M. le directeur ne l'avait fait demander.

Et cela tombait justement le lendemain.

Le pauvre garçon ne pouvait à peine se soutenir.

Son cœur battait avec une violence extrême.

Il défaillait...

Il sortit cependant, traversa le bureau public et se dirigea vers l'escalier...

Aucun client n'était là encore, mais tous les employés se tenaient derrière leur guichet, attendant.

Il se figurait qu'ils étaient tous occupés à le regarder...

Il sentait leurs yeux peser sur lui.

Il marchait d'un pas hésitant, somnambulique.

Un de ses camarades, l'interpella en riant.

— Dis donc, fit-il à demi-voix, tu as dû faire une fière noce hier.

Armand se retourna en sursaut.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— Tu es vert !

Il ne répondit pas, mais il s'efforça de reprendre un peu de sang-froid.

Enfin il arriva devant le cabinet directorial.

Un huissier, haut de six pieds, cravaté de blanc, en habit, se tenait immobile devant la porte.

— M. le directeur, demanda Armand d'une voix sans salive, n'osant même pas lever les yeux sur l'homme, qu'il ne connaissait pas, ses fonctions ne l'appelant jamais au premier étage.

— M. le directeur est très occupé...

— Il vient de me faire demander.

Le garçon dévisagea le jeune homme.

— Vous êtes M. Armand Rivière ?

— Oui, monsieur.

Et l'huissier ouvrit la porte.

— Entrez !

Samuel Moore n'avait pas levé les yeux.

Il semblait fort attentif à feuilleter des papiers qu'il avait devant lui.

La porte s'était refermée.

Armand attendit, l'âme broyée.

La sueur, une sueur froide d'agonie, ruisselait le long de son épino dorsale.

— Enfin, M. le directeur s'arracha à ses papiers et le vit.

— Ah ! vous voici ! Vous êtes M. Armand Rivière ?

— Oui, monsieur.

— Combien y a-t-il de temps que vous êtes chez nous ?

— Trois ans, monsieur.

— Je viens de voir votre dossier ; vos notes sont bonnes ; vous êtes exact, travailleur, honnête.

— Oh ! monsieur, bégaya le jeune homme, abasourdi, qui était loin de s'attendre à cette entrée en matière et qui parut se rassurer un peu.

Samuel Moore s'arrêta et l'examina.

Puis, après quelques secondes de silence, il reprit.

— Combien y a-t-il de jours que vous m'avez remis l'état de votre caisse ?

— Six jours, monsieur, à la fin du mois.

Armand vacillait.

Son sang bourdonnait à ses tempes.

Sans paraître remarquer son émotion, le directeur dit tranquillement :

— Cet état a été égaré... Voulez-vous avoir l'obligeance de me le refaire ?

— Oui, monsieur, tout de suite, s'écria le jeune homme avec empressement, croyant tout danger passé.

— Vous l'arrêterez à la date d'aujourd'hui, ajouta Samuel Moore.

Armand faillit crier.

Cette fois, c'était fini.

Il était perdu.

Il n'avait pas fait un mouvement.

Il restait comme cloué au sol, hébété.

Le directeur fit d'un air étonné.

— Qu'avez-vous donc ?

— Rien, monsieur, rien.

— On dirait que ma demande vous trouble.

— Moi ?... Pas du tout... au contraire...

— Allez !

Et du geste, d'un geste sec, presque menaçant, Samuel le congédia.

Armand fit machinalement quelques pas ; puis au moment de franchir la porte, il revint brusquement à son supérieur.

L'émotion l'étouffait.

Il sanglotait.

Ses yeux étaient noyés de larmes.

Le directeur fit de nouveau, l'air très surpris.

— Qu'avez-vous donc ?

— Ecoutez-moi, monsieur, balbutia Armand, incapable de se contenir plus longtemps... J'aime mieux tout vous dire. Je ne suis pas coupable. Et quand vous saurez le motif.

— Mais je ne vous accuse de rien, dit Samuel Moore, toujours calme.

— C'est moi qui m'accuse. J'aime mieux tout avouer. Vous trouverez un déficit dans ma caisse. Trois mille francs.

— Que vous avez volés ?

Armand frémit.

Un rougeur monta à sa face pâle et l'empourpra.

— Non... empruntés... bégaya-t-il...

— Un caissier n'emprunte pas dans une caisse qui lui est confiée.

— C'est vrai... J'ai eu tort... Mais je devais remettre cet argent dans quelques jours... On doit me prêter la somme... Voici une lettre que j'ai reçue et où on me l'annonce... Voici la police d'assurance qui doit servir de garantie.

Armand avait tiré vivement de sa poche tous ces papiers.

Il les avait étalés sur le bureau.

— Je vous les laisse en gage.

Samuel Moore ne les regarda même pas.

— Que voulez-vous que cela me fasse ? dit-il sèchement.

Armand balbutia, interdit.

— Oh ! monsieur, je vous en supplie, ne me perdez pas ! C'était pour une bonne œuvre. Pour sauver quelqu'un.

Le frère de Thomas eut un frémissement imperceptible.

Un éclair de joie brilla dans son œil.

— Qui donc ? demanda-t-il.

— Cela, je ne puis pas le dire, fit aussitôt Armand, qui s'était aperçu trop tard de la faute qu'il avait faite.

Le visage du directeur devint plus dur.

— Pourquoi donc ?

— C'est un secret qui ne m'appartient pas.

Une idée l'avait traversé tout à coup... Une idée qu'il avait oubliée dans l'affolement de sa terreur.

Ce Samuel Moore qu'il avait devant lui c'était l'ennemi, c'était à lui surtout qu'il fallait cacher.

Il prononça plus fermement encore.

— Ne m'interrogez pas là-dessus ; je ne dirai rien.

L'Anglais eut une sorte de ricanement ironique.

Sans dire un mot de plus, il appuya son index sur son timbre.

L'huissier entra.

— Allez me chercher, commanda-t-il, deux gardiens de la paix.

Le directeur reprit place à son bureau, se remit à ses papiers.

Combien de temps se passa-t-il dans cette attente, dans cette immobilité, dans ce silence ?

Armand n'aurait jamais su le dire.

Les minutes lui semblaient longues comme des siècles.

Il sentait une telle gêne, un tel embarras qu'il aspirait au moment où les agents entreraient... Son arrestation lui sembleraient une délivrance.

On entendit enfin du bruit derrière la porte... le bruit de plusieurs pas.

L'huissier ouvrit et laissa tomber ces mots...

— Voici ces messieurs.

Un monsieur en redingote, une écharpe tricolore autour des reins, se présenta, suivi de deux agents, qui restèrent en arrière, de chaque côté de la porte.

Le commissaire s'adressa au directeur.

— Vous nous avez fait demander, monsieur ?

Le frère de Thomas se leva, et désigna du doigt l'amoureux de Lili.

— Voici monsieur, dit-il, qui est mon caissier, et qui vient de m'avouer qu'il m'avait soustrait trois mille francs.

Le magistrat regarda le jeune homme.

— Est-ce vrai, monsieur ?

— C'est vrai, répondit Armand d'une voix qu'il s'efforçait de rendre ferme.

— Comment vous nommez-vous ?

— Armand Rivière.

— Armand Rivière, au nom de la loi, je vous arrête !

Le jeune homme eut un tressaillement à peine perceptible, puis il fit un pas en arrière, chancela, et les agents, qui s'étaient avancés, le reçurent dans leurs bras.

VI

Pendant que se passaient les graves événements racontés dans le chapitre précédent, Lili, qui était bien loin de soupçonner l'arrestation de son fiancé, était en route pour Boulogne. Le dimanche après midi, quelques instants après que Mme Bourgeois lui eût remis le billet contenant les trois mille francs déposés pour elle par Armand, elle avait reçu de son père un mot chiffré qu'elle seule pouvait comprendre.

Mme Bourgeois l'avait accompagnée à la gare, et toutes les deux, malgré les précautions prises, n'avaient

point aperçu, suivant comme leur ombre chacun de leurs mouvements, l'homme aux cheveux rouges, Jone Trenk, avec lequel nos lecteurs ont déjà fait connaissance et qu'ils doivent exécuter à l'égal de nos héros. La concierge fit à sa jeune locataire des adieux bruyants, des recommandations chaleureuses. Elle avait obtenu d'un employé l'autorisation d'accompagner la voyageuse, qu'elle disait être sa nièce, jusque sur le quai. Elle avait choisi avec soin le wagon dans lequel Lili devait monter, un wagon de deuxième classe, tout neuf, ou du moins tout frais verni ; elle y avait déposé le carton à chapeau de la jeune fille, le petit sac qu'elle portait à la main, et maintenant un pied sur le marchepied, elle s'entretenait avec elle, en attendant que le coup de sifflet indiquant le signal du départ retentit sous la voûte de verre.

Le train allait maintenant à toute vapeur. Les terrains aux couleurs différentes avaient l'air de grands tapis criards que l'on déroule. Des maisons isolées se dressaient tout à coup le long de la voie avec un cri produit par le déchirement de l'air, puis disparaissaient aussitôt comme des fantômes.

Lili avait presque peur.

Mme Bourgeois avait fait tous ses efforts pour éloigner d'elle les autres voyageurs, pour lui laisser autant que possible son compartiment vide, mais la jeune fille aurait préféré maintenant avoir du monde avec elle.

Aux stations, elle laissait sa portière ouverte, ostensiblement, comme pour inviter les dames qui passaient.

Mais les voyageuses étaient rares dans ce train matinal, et Lili avait pris le compartiment des dames.

Personne ne monta.

A Noyelles, la jeune fille eut une émotion telle qu'elle faillit se trouver mal.

Pendant qu'elle regardait par la portière, guettant des compagnes de route, elle avait vu une tête sortir avec précaution d'un compartiment voisin...

Elle eut comme un éblouissement.

Cette tête, elle l'avait vue déjà.

C'était celle de l'homme qu'elle avait aperçu la veille sur son carré et sur lequel Armand lui avait donné les indications que l'on sait.

Un cri involontaire s'échappa de ses lèvres, mais la vision disparut aussitôt.

Lili se renfonça dans son coin, n'osant plus ouvrir.

Elle voulait se persuader qu'elle s'était trompée, mais elle n'y parvenait pas.

C'était lui, c'était bien lui.

Elle était toute frissonnante de terreur.

Cette homme était là pour elle.

Une peur folle s'empara de la jeune fille.

Elle voulait rester en route rebrousser, chemin.

Mais si ce n'était pas lui pourtant ?

Si c'était le hasard seul qui le faisait voyager sur la même ligne qu'elle, par le même train qu'elle ?

C'était possible, après tout.

La pauvre enfant tentait de se rassurer, mais sans y parvenir.

A une heure vingt-cinq minutes, le train stoppa en gare de Boulogne.

Les portières s'ouvrirent de tous côtés.

Les voyageurs se précipitèrent.

On était arrivé.

Au nom de Boulogne, Lili s'était levée comme en sursaut.

C'était là.

Elle restait immobile, n'osant pas descendre.

On ouvrit brusquement la portière.

— Allons, madame, descendez ! le train ne va pas plus loin.

Lili prit à la hâte ses bagages.

L'employé demanda :

— Où allez-vous ?

— A Boulogne.

— Vous y êtes— Qu'attendez-vous donc ? Vous prenez le paquebot ?

— Oui, monsieur, répondit la jeune fille, toute interdite.

— Pressez-vous !

L'employé s'éloigna.

Notre héroïne descendit, ses paquets au bras...

Le quai était presque désert...

Tous les voyageurs s'étaient dispersés vivement.

La fille de Thomas Moore demanda quelques renseignements à un employé, puis se dirigea vers l'endroit qu'on lui indiquait, non sans regarder soigneusement devant et derrière elle, pour s'assurer qu'on ne la suivait pas.

L'homme n'était pas là.

Elle venait de franchir la porte de sortie quand l'homme se trouva tout à coup devant, accompagné de deux gendarmes.

La pauvre Lili eut une telle émotion qu'elle chancela.

Tout son sang n'avait fait qu'un tour, selon l'énergique expression populaire.

Un brouillard était descendu devant ses yeux.

C'est comme dans un songe, dans un cauchemar horrible, sans se rendre bien compte de ce qui se passait, qu'elle vit l'homme aux cheveux rouges la désigner aux gendarmes ; qu'elle l'entendit dire :

— La voilà !

Puis qu'elle vit les représentants de l'autorité s'approcher d'elle, lui mettre la main sur l'épaule.

Elle perçut encore faiblement l'un d'eux prononcer ces mots :

— Suivez-nous ! au nom de la loi, je vous arrête !

Puis tout disparut autour d'elle, tout se brouilla... tout devint confus, obscur.

Elle poussa un petit cri et s'évanouit.

Les gendarmes avaient à peine eu le temps de se précipiter pour l'empêcher de tomber de son haut sur le sol.

La jeune fille avait été transportée dans une des salles de la gare.

On l'avait étendue sur les banquettes, et deux femmes, la marchande de journaux et la femme préposée à la distribution des billets, lui donnaient des soins.

Toutes les deux étaient fort surprises de ce qu'on leur avait dit au sujet de la jeune fleuriste.

Elles ne pouvaient pas croire qu'elles avaient devant elles une voleuse.

Elles admiraient la grâce de l'enfant, sa gentillesse, sa mise simple et modeste.

On avait dû faire erreur, et elles étaient convaincues que tout allait s'expliquer, quand la jeune fille serait revenue à elle.

La salle était éclairée par le grand soleil qui y donnait maintenant.

Dans un coin, au fond, se tenait le groupe formé par Jones Trenk et les deux gendarmes.

Le misérable semblait leur donner des indications complémentaires.

Il parlait avec animation, et de temps à autre les porteurs de tricorne hochaient la tête d'un air indigné.

Lili ouvrit enfin les yeux.

Elle regarda autour d'elle.

Elle ne se rappelait pas, ne se rendait pas compte.

Elle parut toute surprise de voir près d'elle des visages qu'elle ne connaissait pas davantage et dont les physiologies lui paraissaient étranges.

Un train qui entra en gare à ce moment, faisant résonner le sol et les vitres, avec des mugissements de vapeur, parut la faire souvenir de l'endroit où elle se trouvait.

Elle tressaillit brusquement.

— Eh ? bien, mademoiselle, dit une des femmes, ça va mieux ?

— Ça va tout à fait bien maintenant, dit l'autre, n'est-ce pas ?

Lili ne répondit pas.

Elle s'était soulevée à demi et elle restait immobile, les yeux écarquillés par la stupour et l'épouvante.

Il était évident que les idées lui revenaient une à une.

Son regard venait de découvrir le groupe sinistre qui se tenait au fond dans la salle.

Elle se couvrit le visage de ses deux mains, et un cri s'échappa de ses lèvres.

— Mon père !

Puis elle éclata en sanglots.

Les deux femmes se regardèrent très émuës.

Le brigadier s'était avancé sur la pointe des pieds.

Il demanda à voix basse :

— Eh bien ?

— Ça va mieux.

— Nous allons pouvoir l'emmener ?

— Vous allez donc l'arrêter ?

— Il le faut... Nous avons des ordres...

Mais il est impossible... se récria la burlesque.

— Ce n'est pas notre affaire, dit le brigadier.

— Je vous suis, fit la jeune fille.

Elle se leva et marcha derrière le brigadier.

Elle ne comprenait pas ce qui lui arrivait.

Que pouvait-on lui demander ?

Quel piège avait-on pu lui tendre ?

Le groupe marchait silencieusement à travers les rues, sous les regards curieux des passants, assez surpris de voir une jeune fille au maintien honnête, au visage distingué, entre deux gendarmes...

Enfin on arriva devant une maison d'apparence sale, surmontée d'une lanterne rouge...

Un des représentants de l'autorité poussa une porte et entra...

L'autre fit passer Lili devant lui...

Jones Trenk suivait derrière.

Un agent qui fumait une pipe à la fenêtre se retourna.

— Ah ! c'est vous ? dit-il.

— C'est nous, fit le gendarme.

— Vous amenez quelqu'un ?

— Une jeune fille signalée par le parquet de Paris.

Notre héroïne qui avait entendu était devenue livide.

Une pensée était entrée en elle, rapide comme un éclair, une pensée à laquelle elle n'osait pas s'arrêter.

Cet argent qu'elle avait...

Non, c'était impossible.

Le second gendarme et Jones étaient entrés dans la salle basse, toute enfumée, pleine d'un air méphitique.

L'agent examina curieusement la prévenue...

Il parut s'étonner de sa jeunesse et de sa beauté.

Matin ! ne put-il s'empêcher de murmurer, vous faites de belle prises, vous... Mademoiselle était dans le train ?

Le brigadier inclina la tête, puis demanda :

— M. le commissaire est-il ici ?

— Oui, monsieur...

Il désigna l'homme aux poils rouges.

— Monsieur désirerait lui parler.

— Au sujet de la jeune fille ?

— Au sujet de la jeune fille.

— Si monsieur veut me suivre.

L'agent passa dans une autre pièce.

L'Anglais marcha sur ses traces.

Lili resta seule avec les deux gendarmes.

Plus elle allait, plus son cœur se serrait, plus elle sentait ce qui lui arrivait était des plus sérieux...

C'était plus qu'une méprise, qu'un malentendu... Mais qu'est-ce que c'était ?... Voilà ce qu'elle aurait voulu savoir.

Le brigadier avait une bonne figure franche et loyale, haute en couleur.

Il ne semblait pas méchant...

Notre jeune amie l'interrogea... Il ne put rien répondre... L'homme leur avait montré une dépêche qu'il avait reçue.

Il s'agissait d'un vol... Mais il n'avait pas voulu donner de détails...

Ainsi c'est bien lui qui m'a dénoncée ?

— C'est bien lui.

La jeune fille était plus morte que vive.

Elle allait renouveler ses demandes quand l'agent revint.

— Entrez, mademoiselle, dit-il.

Lili chancelante passa dans la pièce où était entré Jones Trenk.

C'était une place un peu plus grande, un peu mieux aérée et mieux meublée que celle qu'elle quittait, mais ayant une apparence sinistre. Un homme entre deux âges était assis devant un bureau d'acajou qui en occupait le milieu. L'anglais était assis sur une chaise à côté de lui.

Quand la jeune fille parut, le magistrat la regarda longuement. Un tremblement fébrile s'était emparé de l'enfant.

Le commissaire demanda :

— Comment vous appelez-vous ?

— Louise, dite Lili.

— Vous n'avez pas d'autre nom ?

— Non, monsieur.

Les réponses de la pauvre petite étaient faites d'une voix si basse, si craintive, qu'elles étaient à peine intelligibles.

— Veuillez parler plus haut et plus distinctement, fit doctoralement le fonctionnaire.

— Oui, monsieur, balbutia l'enfant.

— Vous habitez Paris ?

— Oui, monsieur...

— Rue du Faubourg-Saint-Honoré ?

— Rue du Faubourg-Saint-Honoré, 27 bis.

— Vous êtes ouvrière fleuriste ?

— Oui, monsieur.

— Vous avez pour amant un jeune employé de banque, M. Armand Rivière ?

Lili eut un sursaut indigné.

— M. Rivière n'est pas mon amant... Il est mon fiancé.

— Peu m'importe ! C'est bien de vous qu'il est question dans cette dépêche ?

Et le magistrat montra un papier bleu, que Jones Trenk lui avait remis.

Il se fit quelques minutes de silence.

Le cœur de Lili battait si fort que le commissaire eût pu l'entendre.

Il parut s'absorber un instant, puis il leva de nouveau les yeux sur la prévenue.

— M. Rivière, demanda-t-il, connaissait votre voyage ?

— Oui, monsieur.

— Vous lui en aviez fait part ?

— Oui, monsieur.

— Il vous fallait de l'argent pour l'accomplir ce voyage... Or, en général, à Paris, comme ailleurs, les ouvrières ne sont pas riches et n'ont pas de grosses sommes en réserve. Où vous êtes-vous procuré la somme dont vous aviez besoin ?

— C'est M. Rivière qui me l'a envoyé.

— Quand cela ?

— Dimanche.

— De quelle façon ?

— Il me l'avait mise sous enveloppe et déposée chez la concierge. C'est la concierge qui me l'a donnée.

— Combien contenait l'enveloppe ?

— Trois mille francs

— C'est bien cela... Ainsi vous avouez ?

— Je n'ai pas de raison pour mentir.

Le commissaire avait fait un mouvement.

Il regarda Jones Trenk, qui le regarda.

Son visage était devenu plus bienveillant.

Les réponses de la jeune fille étaient si claires, si nettes, si exemptes de subterfuges, qu'il ne pouvait pas croire à sa culpabilité.

Comme notre héroïne, qui commençait maintenant à entrevoir la triste vérité, devenait plus pâle, plus chancelante, il lui dit doucement :

— Rassurez-vous, mademoiselle. Si vous êtes innocente, vous ne serez pas inquiète...

Il attendit quelques secondes et recommença son interrogatoire.

— Vous avouez donc que c'est M. Armand Rivière qui vous a remis les trois mille francs dont vous aviez besoin pour votre voyage ?

— Oui, monsieur.

— Ces trois mille francs, vous les avez encore ?

— Les voici... Ils sont intacts... J'ai pris mon billet avec de l'argent à moi...

La jeune fille sortit un petit portefeuille et déposa sur le bureau les trois billets de banque.

Le magistrat fit une nouvelle pause.

— Et savez-vous, mademoiselle, demanda-t-il ensuite, comment M. Rivière, qui n'est pas riche non plus, s'est procuré si vivement cette somme relativement considérable pour un employé comme lui ?

— M. Rivière m'a dit qu'il l'emprunterait.

— A qui ?

— Il ne m'a pas donné de détails.

— Sur quelles garanties ?

— Il est assuré sur la vie.

Le commissaire s'arrêta encore ; puis, les yeux dans les yeux de la jeune fille.

— Eh bien, dit-il brusquement, M. Rivière a volé cette somme chez son patron, et M. Rivière vient d'être arrêté !

Lili poussa un petit cri, puis elle s'affaissa de nouveau.

— Ah ! mon Dieu, murmura-t-elle, c'était pour moi... C'est moi qui l'ai perdu !

Elle serait tombée si un des gendarmes ne s'était précipité pour la soutenir.

Le commissaire donna des ordres rapides, que la jeune fille entendit avec des frémissements de crainte dans toute sa chair.

On lui fit prendre quelque nourriture, qu'elle avala machinalement, puis on la mit en wagon, et au jour naissant, elle était à Paris.

Tout cela avait été si imprévu, si rapide, qu'elle ne se rendait compte de rien.

Tous les agents de l'autorité entre les mains desquels elle passait étaient pour elle pleins d'attention et de soins, mais elle ne voyait rien, n'entendait rien.

VII

Le lendemain de l'arrestation de la pauvre Lili à Boulogne, pendant que la malheureuse jeune fille se désespérait dans la cellule du Dépôt où elle avait été mise par faveur pour ne pas être mêlée aux autres prévenues ; pendant qu'Armand Rivière, de son côté, encore tout étourdi de ce qui s'était passé, se lamentait sur son honneur perdu, son amour brisé, au milieu des misérables qui étaient ses compagnons de détention, pendant ce temps, disons-nous, M^{me} Bourgeois, qui ne savait rien encore, suivait en esprit les étapes de sa locataire préférée, qu'elle était allée mettre en wagon elle-même, ainsi que nous l'avons raconté.

Elle en parlait avec son mari, vers sept heures du matin, avant que la grande porte d'entrée fût ouverte, en prenant son café au lait. Elle calculait que Lili devait être maintenant à Londres, bien embarrassée sans doute, dans cette ville, grande deux fois comme Paris, lui avait-on dit, et où la pauvre enfant ne connaissait personne.

M. Adolphe, en tricot, le tablier sur le ventre, et qui

mangeait debout pour avoir plus vite fini, haussait les épaules et riait de ses frayeurs.

— Bah ! dit-il, mademoiselle Louise est une fine mouche ; elle se tirera bien d'affaire sans toi.

A ce moment, un des domestiques, qui était sorti pour acheter les journaux de son maître, passa son bras par l'ouverture de la loge.

— Voici votre journal, madame Bourgeois...

— Merci, monsieur Céleste.

Et la concierge, abandonnant la tartine qu'elle trompait, se mit à déplier la feuille encore humide, qui était le *Petit Journal*.

Adolphe, qui s'était essuyé la bouche et s'appêtait à aller enfin à sa besogne, mettait la main sur la poignée de la porte pour la tourner, quand un cri de sa femme le fit revenir dans l'intérieur.

— Quoi ? interrogea-t-il. Qu'y a-t-il ?

M^{me} Bourgeois, à demi pâmée, ouvrait des yeux énormes sans pouvoir parler.

— Ah ! mon Dieu, murmurait-elle seulement... Ah ! mon Dieu !

— Qu'est-ce qu'il y a ? Voyons...

— Ce jeune homme...

— Quel jeune homme ?

— Ce jeune homme, l'ami de mademoiselle Lili...

— Eh bien ?

— Il est arrêté.

— Arrêté, M. Rivière ?

— Arrêté... Ah ! ça me coupe bras et jambes... En voilà une, de nouvelle... Toi qui en demandais... Et que ça m'intéresse autrement que tes affaires de ministres...

— Parce que tu connais M. Rivière... Mais qu'a-t-il fait pour être arrêté ?

— Il a volé...

Adolphe leva les bras au ciel.

— Volé ?

— Trois mille francs qu'il a pris dans la caisse de son patron. C'est les trois mille francs qu'il m'a remis dimanche pour la jeune fille... Pauvre garçon !

— Tu le plains, toi ?

— Dame ! dans un bon sentiment.

— Il n'y a pas de bon sentiment qui justifie le vol, dit gravement M. Adolphe. Cependant, je dois le dire, je n'aurais pas cru M. Rivière capable de cette mauvaise action.

— C'est l'amour qui lui a tourné la cervelle.

— C'est toujours l'amour qui perd les hommes.

— Oh ! il n'est peut-être pas perdu pour cela.

— Un homme déshonoré est deux fois perdu, dit sentencieusement le concierge, qui se piquait d'avoir des réflexions profondes.

Dans le premier émoi causé par cette nouvelle inattendue, M^{me} Bourgeois avait laissé tomber le journal.

Elle le reprit pour lire plus attentivement le *fait-divers* concernant M. Rivière ; mais aussitôt elle le laissa échapper de nouveau, en donnant des marques encore plus vives de stupeur.

Cette fois, elle ne pouvait même pas pousser une exclamation.

La parole restait comme séchée dans son gosier et l'étranglait.

Adolphe la contemplait avec des yeux grands comme sa porte cochère.

Il voulut prendre le journal.

Elle le retint.

La voix lui revenait.

— Mais t'expliqueras-tu ? cria l'homme avec impatience.

Un mot sortit des lèvres de M^{me} Bourgeois.

— Lili...

— Eh ! bien, quoi, Lili ?

— Arrêté aussi...

Cette fois M. Adolphe parut aussi stupéfait, aussi ému que sa femme.

— Arrêté à Boulogne, comme complice. On vient de la ramener à Paris... En voilà des histoires... A qui se fier ? mon Dieu, à qui se fier ?

— La jeune fille ne savait peut-être pas.

— J'en jurerais... sur les cendres de mon pauvre père qui n'est plus, Dieu ait son âme ! j'en jurerais qu'elle ne savait rien !

— C'est à supposer... Alors elle sera relâchée.

— N'en voilà pas moins son voyage manqué...

Et son pauvre père...

— Ce serait urgent... Le journal dit qu'une confrontation doit avoir lieu ce matin, à onze heures, dans le cabinet du juge d'instruction... On va nous faire demander.

— Probablement... Ça m'étonne même qu'on ne soit pas venu...

— Je dirai ce qui est... M^{lle} Lili est une très honnête fille, à qui on n'a pas eu ça à reprocher dans la maison.

Il faut tâcher de lui être utile, à cette jeunesse, dans la mesure du possible.

— Sans nous compromettre.

— Tu as toujours peur.

— J'avoue que les histoires de police.

— Les histoires de police sont comme les autres, quand on sait les prendre. Le plus pressé est de prévenir le père : Tu ne peux pas sortir ce matin ?

— Tu le sais bien.

— C'est moi qui vais y aller... Je vais passer une robe, mettre mon *catogan*... C'est l'affaire de cinq minutes... Pendant ce temps, tu vas surveiller la rue, voir si on nous guette, si l'homme aux poils de carotte.

— Oui presse-toi.

Pendant qu'elle s'habille, nous allons la précéder avec le lecteur auprès de Thomas Moore, que nous avons un peu perdu de vue depuis sa fuite.

Les secousses terribles que le malheureux avait subies, cette séquestration de seize années, avaient un peu affaibli son moral... Il avait encore toute son intelligence, mais il était devenu craintif, défiant... Il avait peur même de son ombre... L'idée qu'il pouvait être repris, renfermé encore, entendre de nouveau ces sinistres cris qui avaient rempli ses nuits d'horreur, et vibraient toujours dans son cerveau, anéantissaient tout son être.

Dans son for intérieur, il admirait la succession d'événements extraordinaires qui s'étaient accomplis dans ces jours rapides. Tant de joie succédant à tant de douleurs... Joies qui pouvaient ne pas durer longtemps... Aussi l'infortuné s'était-il empressé, pour mettre fin à ses angoisses, d'envoyer à Lili le plan qu'il avait combiné, et nous avons vu que ce plan était parvenu à la jeune fille dans la journée de dimanche, et c'est ce qui avait motivé son départ précipité.

Voici ce qu'avait imaginé Thomas pour se faire rendre justice sans s'exposer à être repris avant d'avoir fourni les preuves de sa justification, sans courir les risques de n'être pas cru encore, d'être traité d'imposeur et de fou par des gens enrésés à sa disparition.

Il indiquait à sa fille les démarches qu'elle devait faire à Londres auprès d'anciens amis puissants auxquels elle raconterait son histoire, qui pourraient l'aider dans l'enquête qu'elle devait faire. Il était persuadé qu'elle parviendrait à les convaincre et qu'ils l'appuieraient en souvenant de lui. Pourtant Lili avait simplement mission de les tâter d'abord, et si elle s'apercevait que son récit les trouvait incrédules, de ne pas insister, d'agir seule, mais de ne révéler sans aucun prétexte et à personne la retraite du fou évadé, avant d'avoir entre les mains des preuves complètes, évidente de justification.

Avec quelle impatience le malheureux attendait maintenant le retour de l'enfant !

Il avait calculé ce qu'il lui fallait d'heures pour faire son voyage, ses démarches.

Avant huit jours, elle serait là.

Avant huit jours, il sortirait à son bras de cette nouvelle prison.

Il rentrerait dans Paris la tête haute, sans rien craindre.

Il se rendait à l'ambassade, se ferait connaître, tirerait de ses poches les papiers, les certificats.

On ferait appeler son frère en toute hâte, Burke, Juana, sans les prévenir, sans rien leur dire... puis il apparaîtrait, terrible comme Banco au festin de Macbeth.

Quel coup de théâtre !

Et il faudrait bien qu'ils avouassent, les misérables !

Il faudrait bien qu'ils tremblassent à leur tour, qu'ils rendissent gorge !...

Il les voyait atterrés, anéantis, demandant grâce, et il savourait par avance le plaisir que lui causerait ce spectacle

Toutefois ces joies n'étaient pas sans un mélange d'inquiétudes.

S'il allait arriver malheur à Lili ? Si on lui tendait un piège ?

Mais il se rassurait vite.

Qui pouvait connaître les liens qui l'attachaient à la jeune fille ?

Qui pouvait soupçonner ?

Personne, c'était certain, et pourtant le temps lui semblait long, bien long.

Il restait couché fort tard le matin, et il était encore au lit quand Mme Bourgeois sonna et frappa de la façon qui avait été convenue entre eux.

Thomas se dressa sur son séant.

Il avait été pris d'une grande émotion, qu'il s'efforçait de surmonter.

Une visite de Paris ? Quelqu'un de la part de Lili ?...

Lili, peut-être ?... A cette heure ?

Que venait-on lui annoncer ?

Un malheur ou une bonne nouvelle ?

Il sauta à terre vivement et s'habilla avec une hâte fébrile.

Par la fenêtre il avait aperçu une voiture arrêtée sur la route.

Qu'est-ce que cela signifiait ?

D'un bond, il eut descendu l'escalier.

Il enjamba le jardin et alla ouvrir.

A la vue de Mme Bourgeois, il eut un nouveau serrement de cœur.

La femme avait, en effet, pris l'air navré en rapport avec les circonstances.

Il fit :

— Ah ! c'est vous, madame ?

— C'est moi, répondit la concierge.

Et elle entra.

— Nous ne pouvons pas parler ici, dit-elle.

Thomas tressuillit.

— Avez-vous donc quelque mauvaise nouvelle ?

La concierge le regarda bien en face, puis elle lui dit brusquement :

— Vous ne devinez jamais ce qui lui est arrivé...

— Un malheur ? Vous me faites mourir.

— Lili est arrêtée.

— Arrêtée ? bégaya le pauvre homme, ne comprenant pas...

Mme Bourgeois sortit de sa poche le journal.

— Tenez, lisez ça !...

Thomas Moore parcourut rapidement la feuille...

Au fur et à mesure qu'il lisait, ses traits se décomposaient.

Quand il eut fini, il ne put que balbutier ces mots :

— Le malheureux !

Puis le papier lui échappa des mains.

— Croyez-vous que c'est *farce* ? dit la concierge... C'est-à-dire que j'en suis encore toute *stomacquée* !

Thomas murmura :

— C'est moi qui les ai perdus... C'est pour moi !...

Puis il sembla prendre une résolution brusque.

— Il faut que je les sauve ! dit-il... Je retourne à Paris avec vous...

— Mais vous n'y pensez pas... Si on vous aperçoit...

— Je ne puis pas les laisser accuser, condamner.

— Et que pouvez-vous faire ?

— Je les défendrai... J'expliquerai... Je tâcherai d'attendrir le juge d'instruction.

Mme Bourgeois secoua la tête.

— Vous vous perdrez avec eux.

— N'importe, il faut que je les voie, que je sache. On doit les interroger à onze heures. Je sais ce qu'il me reste à faire.

Ils sortirent vivement, montèrent dans le fiacre qui attendait à la porte, et, quelques instants après, ils roulaient vers Paris.

VIII

Onze heures venaient de sonner... Le juge d'instruction, qui était enfermé depuis un instant dans son cabinet, où il feuilletait févreusement un tas de papiers qu'il avait devant lui, frappa sur son timbre.

Un huissier se présenta.

— Amenez le prévenu, commanda-t-il.

Un instant après, l'employé rouvrit la porte et laissa passer Armand Rivière, les menottes aux mains, entre deux agents.

Le pauvre-garçon semblait avoir vieilli de dix ans depuis que nous l'avons quitté, depuis son emprisonnement. Il avait la figure pâle, les yeux rougis par les larmes.

Il aurait voulu être mort, anéanti...

Et quand la voix mordante de l'interrogateur s'éleva éclatant comme une trompette, dans le grand silence, il sembla chercher de ses yeux effarés s'il n'y avait pas près de lui quelque trou pour s'y jeter et disparaître...

— Vous vous nommez Armand Rivière ?

— Oui, monsieur.

— Vous étiez caissier chez MM. Burke et C^{ie}, banquiers, rue de la Paix ?

— Oui, monsieur.

— Vous savez de quelle faute grave ces messieurs vous accusent ?

— Ils m'accusent d'avoir pris trois mille francs dans leur caisse.

— Et c'est faux ?

— Et c'est vrai !

— Vous le reconnaissez ?

— Je le reconnais.

— Vous ne l'avez pas nié, du reste, devant ces messieurs ; mais vous leur avez dit que ces trois mille francs, vous aviez l'intention de les remettre dans la caisse quelques jours après.

C'était vrai aussi.

— Ces messieurs ne vous ont pas cru... Ils savent que vous êtes sans fortune, qu'il vous est impossible de me procurer une aussi forte somme.

— J'avais au contraire, monsieur, la certitude de l'avoir... Et je l'ai prouvé à ces messieurs.

— Oui, au moyen d'une assurance sur la vie. Ce n'est pas sérieux. C'est un détour que vous avez cherché pour atténuer votre faute.

Armand Rivière devint pourpre.

— Je ne suis pas menteur, dit-il.

— Ne vous froissez pas, mon ami, dit le juge d'instruction. Il faut bien que je vous fasse connaître les raisons des plaignants...

— J'ai reçue depuis, dit Armand, une lettre d'un ami qui m'assure la somme pour vendredi...

— Je le sais ; elle est au dossier.

— Vous voyez bien que c'est vrai.

— Ce sera pour vous une circonstance atténuante, mais cela n'empêchera pas que vous vous soyez rendu coupable d'un véritable vol. Vous aviez donc un besoin urgent de cet argent ?

— Un besoin urgent, oui, monsieur...

— Et vous espériez qu'on ne s'apercevrait de rien ?

— J'en étais sûr... Depuis que je suis chez MM. Burke, on n'avait jamais fait la caisse avant la fin du mois.

— A quoi attribuez-vous ce changement dans les habitudes de la maison ?

— A l'envie que l'on avait de me perdre...

— On vous en voulait donc ?

— J'ai tout lieu de le croire.

— Ces messieurs semblent, en effet, avoir contre vous une certaine animosité.

— Ils veulent me déshonorer.

— Pour quel motif ?

Armand courba la tête sans répondre.

— Ils savaient donc, reprit le magistrat, que vous aviez pris cet argent ?

— Ils devaient le savoir.

— Comment l'auraient-ils su ? On vous avait vu ?

— On m'espionnait.

— Vous avez déclaré que ce n'était pas pour votre usage personnel que vous aviez pris cet argent... C'était pour rendre service à une jeune fille que vous aimez et que vous devez épouser.

Ici, Armand Rivière dressa la tête et regarda le juge.

Il ne comprenait plus.

Comment avait-on pu savoir ?

— Je n'ai rien dit de tout cela, fit-il.

— Non, mais la jeune fille a avoué... Elle était encore munie de l'argent quand on l'a arrêtée...

Le jeune homme eut un sursaut brusque.

— Arrêtée ?... balbutia-t-il, Lili arrêtée ?...

— On l'a arrêtée à Boulogne, et vous la verrez tout à l'heure.

— Ici ?

— Ici.

— Mais elle est innocente, elle, monsieur, s'écria l'amoureux, atterré. Elle ne savait pas.

— C'est ce qu'elle a prétendu.

C'est vrai : je ne lui avais pas dit, au contraire. Je devais emprunter. Et c'est pour ne pas perdre de temps.

Et, tout sanglotant, Armand courba le genou.

— Oh ! monsieur, je vous en prie, qu'on la remette en liberté. Elle ne pouvait rien soupçonner, rien. Et c'est moi qui l'aurais perdue. Si vous saviez !

Armand ne savait plus ni que dire ni que faire pour attendrir le magistrat.

Celui-ci, après l'avoir attentivement examiné, frappa sur son timbre et dit à l'huissier qui se présenta :

— Qu'on amène la jeune fille !

Armand souffrit toutes les tortures, pendant les quelques minutes qui s'écoulèrent dans le grand silence de la pièce.

Enfin la porte s'ouvrit.

Lili entra.

Un agent l'accompagnait.

Dès qu'elle parut dans le cabinet, son regard alla à Armand. Il était empreint d'une sérénité douce. Pas d'animosité, pas de rancune, pas de reproche.

Le jeune homme ne put s'empêcher de faire un pas vers elle.

— O Lili, s'écria-t-il, me pardonnes-tu ?

Le juge d'instruction leva la tête, vit l'enfant, parut étonné de sa beauté.

Du geste, il congédia l'agent.

De son côté, Lili semblait implorer Armand.

C'est moi qui t'ai perdu !

Le magistrat les interrompit ; mais ils continuèrent à se parler des yeux, à se dire tout l'amour qu'ils avaient

au cœur l'un pour l'autre, amour que la séparation et le malheur semblaient avoir centuplé.

La même pensée leur était venue à tous les deux, le même désir, le désir d'assumer toutes les responsabilités, de se dévouer pour sauver l'autre.

Armand eût donné son sang jusqu'à la dernière goutte pour épargner un ennui à celle qu'il aimait.

Lili, de son côté, rêvait aux moyens de sauver Armand.

Le juge s'adressa à la jeune fille.

— Approchez, mademoiselle, approchez sans crainte.

La jeune fille s'avança.

A son entrée, elle était pâle.

Elle avait les yeux gonflés, humides.

Maintenant une rougeur colorait ses pommettes.

Son oeil étincelait.

Le feu du sacrifice l'animait.

— Vous vous nommez, mademoiselle, demanda l'instructeur, Louise, dite Lili ?

— Oui, monsieur.

— Vous habitez rue du Faubourg-Saint-Honoré, et vous êtes ouvrière fleuriste ?

— Tout cela est exact, monsieur.

— Vous êtes orpheline ?

La jeune fille hésita un moment, puis elle répondit :

— Oui, monsieur...

Il y eut quelques secondes de silence.

Le magistrat fouillait ses papiers.

Armand et Lili échangeaient un regard, chargé de tous les sentiments que leur âme contenait...

— Les notes que l'on m'a remises sur votre compte, poursuivit le magistrat, sont excellentes... Vous êtes laborieuse, rangée, économe. Et cela rend plus inexplicable encore ce qui s'est passé...

Il la regarda franchement.

— Vous connaissez depuis longtemps M. Armand Rivière ?

— Depuis très longtemps... Ma mère, à son lit de mort nous a fiancés...

— Vous savez ce dont il est accusé ?

— Je sais qu'on lui reproche d'avoir pris trois mille francs dans la caisse de son patron.

— Ces trois mille francs étaient pour vous ?...

— Oui, monsieur...

— Vous saviez de quelle façon il devait se les procurer ?

— C'est moi qui l'avais poussé à faire cet emprunt...

Ici Armand eut un sursaut brusque.

— Ne l'écoutez pas, monsieur, s'écria-t-il, ne l'écoutez pas... Elle ne savait rien. Elle m'a demandé trois mille francs. Je lui ai dit que je pouvais me les procurer facilement ; mais quant à lui apprendre les moyens, jamais, je vous le jure, jamais !... Du reste, à ce moment, je n'y songeais pas non plus. Ce n'est que plus tard, pour lui faire plaisir ; mais elle ne sait rien, elle ne pouvait rien savoir.

Du geste, le magistrat lui imposa silence.

— Ce n'est pas vous que j'interroge, dit-il un peu rudement... Vous répondrez à votre tour.

Il se tourna vers Lili.

— Ainsi, dit-il, vous reconnaissez avoir demandé cet argent, en avoir profité ?

— On me l'a pris sur moi. La somme était encore intacte.

— On vous a arrêtée à Boulogne ?

— Oui, monsieur.

— Vous vous prépariez à passer en Angleterre, car vous aviez déjà demandé l'heure du départ du paquebot.

— Je devais aller à Londres

— Quel était le motif de ce voyage ?

— Il m'est impossible de répondre, monsieur.

— C'est très important, cependant... car on vous accuse d'être partie pour l'Angleterre pour préparer la fuite de votre ami, M. Armand Rivière, qui devait vous rejoindre après avoir dévalisé la caisse de son patron.

Un même mouvement se fit chez les deux jeunes gens.

— C'est une infamie ! cria Armand.

Lili resta bouche béante, incapable de prononcer un mot, tellement une pareille supposition à leur endroit la stupéfiait.

— C'est pourtant de cette machination que vous accusez MM. Samuel Moore et Burke... poursuivit le juge... Vous voyez s'il est important pour vous maintenant de nous dire quelle raison pouvait déterminer à partir brusquement pour Londres une jeune ouvrière qui n'avait jamais quitté Paris, qu'aucun motif apparent ne pouvait obliger à se déplacer.

Les deux prévenus se regardèrent.

Ils étaient atterrés tous les deux.

Ils sentaient, en effet, le terrain se dérober peu à peu sous eux.

Cette insinuation terrible les avait terrifiés.

Ils ne pouvaient pas parler... Pour rien au monde, ils n'avoueraient.

Le juge d'instruction les examinait attentivement.

Il ne pouvait pas les croire coupables de cette pensée de vol dont il venait, après Samuel Moore et Burke, de les accuser.

Ils avaient été imprudents, légers, mais il était persuadé qu'ils avaient proclamé la vérité.

— Nous avons dit tout ce que nous pouvions dire, répliqua Armand.

— Tout, bégaya Lili...

— Ce qui vous perd, c'est ce voyage que vous ne pouvez pas justifier.

— Nous ne pouvons pas faire connaître les raisons qui l'ont rendu nécessaire, dit Armand.

— Cela nous est impossible, monsieur le juge, appuya Lili.

Le magistrat n'insista pas.

— Je le regrette, dit-il, mais je serai obligé de faire mon devoir.

— On fera de nous ce que l'on voudra, fit le jeune homme.

— Dieu nous voit ! ajouta la jeune fille. Il nous jugera.

Le juge d'instruction sonna et les fit emmener dans une pièce à côté.

Il était fort perplexe, car il était de moins en moins convaincu de la culpabilité des prévenus.

Il demanda à l'huissier, qui était resté dans le cabinet, attendant ses ordres :

— MM. Samuel Moore et Burke ?

— Ces messieurs sont-là !

— Faites-les entrer !

Les deux banquiers se présentèrent, l'air aimable, souriant.

— J'ai interrogé les jeunes gens, dit le magistrat, et j'ai été satisfait de leurs explications.

Le visage des deux gredins se rembrunit.

— M. Rivière, dit avec ironie Samuel Moore, a pu prouver à M. le juge qu'il n'avait pas pris trois mille francs dans notre caisse ?

— Il n'a pas essayé de le nier ; mais il a prouvé qu'il avait l'intention et les moyens de les rendre. Cette somme lui est assurée pour vendredi par un ami dont j'ai vu la lettre.

— Une lettre écrite exprès pour la défense.

— Une lettre reçue par le prévenu avant l'arrestation.

— Peu m'importe ! fit rudement Samuel, M. Rivière ne m'en a pas moins volé.

— C'est un abus de confiance indigne ! ajouta Burke.

— Où en serions-nous si tous nos employés se mettaient à emprunter de l'argent à notre caisse ?

— Il faudrait demain fermer la banque.

— D'ailleurs, reprit le premier, je ne crois pas à une restitution.

— Ni moi, ajouta le second.

— M. Rivière aurait simplement, à la fin du mois, fait un virement pour cacher son vol.

— C'est ma conviction, dit le docteur.

Le juge les avait laissés parler sans les interrompre.

Il les examinait tour à tour de son œil perçant.

Il voyait sur leur visage la méchanceté qui les animait, l'envie qu'ils avaient de perdre les malheureux jeunes gens.

Ils avaient l'idée fixe, arrêtée, de ne rien écouter.

Mais quel mobile les faisait agir ?

Le magistrat ne le devinait pas, ne pouvait pas le deviner.

Bien qu'il jugeât que ce fût inutile, il fit pourtant une tentative de conciliation.

— Je sais, messieurs, dit-il, qu'Armand Rivière s'est montré fort imprudent... Il avait le désir d'être agréable à celle qu'il aimait, et il s'est mis en quatre pour lui plaire... Il est tout disposé à réparer le préjudice qu'il vous a causé... La somme de trois mille francs qui vous a été prise est ici intacte... Elle vous sera restituée sur l'heure, si vous le désirez...

Samuel et Burke se regardèrent.

— Non, rien, dit le premier.

— Rien ! fit le second.

— Il faut un exemple !

— Pas de faiblesse !

— Nous ne retirons pas notre plainte.

— Pour rien au monde... Nous demardons, au contraire, le maintien de l'arrestation de M. Armand Rivière et de sa complice.

Le juge les regarda de nouveau.

Cette insistance avait quelque chose d'anormal.

Il est évident qu'il y avait dans cette affaire un côté mystérieux qui lui échappait.

Il se promit bien de l'éclaircir, mais ce n'était pas le moment :

— C'est bien, messieurs, fit-il d'un ton sec, je ferai mon devoir !

Et il appuya sur son timbre.

L'huissier, qui était entré au coup de sonnette, venait de remettre au juge d'instruction un papier qui l'avait plongé dans la plus grande stupéfaction.

Il se tourna vers Samuel Moore.

— Connaissez-vous, monsieur, un de vos parents qui se nomme Thomas Moore ?

Malgré son sang-froid habituel, le gredin-tressaillit brusquement.

Burke était devenu livide.

— Thomas, bégaya Samuel, c'était le prénom de mon frère, mais mon frère est mort.

— Depuis longtemps, dit Burke.

— Le malheureux avait perdu la raison.

— Il est ici, et il demande à me parler.

Samuel et Burke se regardèrent.

Ils n'avaient plus une goutte de sang dans les veines.

Qu'allaient-ils faire, qu'allaient-ils dire ?

Le trouble des deux coquins n'avait pas échappé au magistrat, que cela avait mis aussitôt en éveil.

En effet, malgré leur apparence indifférente, la terreur était peinte sur leur visage... Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Peut-être ce nouveau venu allait-il donner le mot de l'énigme... On verrait bien :

Il se tourna vers l'huissier et dit :

— Faites entrer !

Samuel et Burke eurent un même tressaillement, un même mouvement pour fuir, mais Samuel se raidit.

— Monsieur le juge, dit-il, tout en faisant des efforts inouis pour ne pas montrer son émotion, n'attend plus rien de nous. Nous lui demanderons la permission de nous retirer.

Et il s'inclinait, ainsi que son compagnon, pour pren-

dre congé ; mais au même instant la porte s'ouvrit toute grande, et Thomas Moore parut...

Il les reconnut aussitôt et se dressa devant eux l'air terrible.

— Un instant !

Et il se mit devant la porte pour leur barrer le passage...

Les deux hommes, affolés, hurlant d'épouvante, voulurent l'éloigner, le bousculer, mais il était inébranlable comme une barre de fer, et ils ne purent même pas le faire bouger.

Ils restèrent cloués de chaque côté de la porte immobiles, atterrés, la sueur froide aux tempes.

Le juge d'instruction, dont la curiosité était vivement surexcitée, fit un signe à l'huissier qui referma la porte et s'éloigna.

Thomas tenait toujours Samuel et Burke dans ses doigts crispés comme dans des tenailles de fer...

Il les amena ainsi jusque devant le bureau du magistrat...

Ils étaient bleus, défailants, comme morts, incapables de faire la moindre résistance...

On eût dit qu'ils avaient tout d'un coup été vidés de sang...

La peur, une peur effrayante, surhumaine, les paralysait.

IX

Le juge d'instruction n'était pas moins interdit que les autres.

Si cet homme était réellement fou ?

Il tendit la main vers son timbre pour sonner ; mais du geste Thomas Moore l'arrêta.

— Non, monsieur, s'écria-t-il, ne sonnez pas, n'appellez pas... Et écoutez-moi... Je suis Thomas Moore. Je suis le cadet de cet homme !... Pendant seize ans, cet homme m'a gardé dans une cellule comme un fou, pour jouir de ma part de fortune. Il a été aidé dans cette tâche infâme par son compagnon, le docteur Burke, qui lui a délivré les certificats nécessaires. Ce que j'ai souffert là-dedans, vous ne pouvez pas vous le figurer, monsieur le juge. Depuis quelques jours seulement je suis dehors. J'ai pu quitter l'Angleterre, rentrer en France... J'y ai trouvé ma fille, cette jeune fille que vous avez fait arrêter. C'est ma fille. C'est chez elle que le hasard ou plutôt la Providence m'avait fait me réfugier... C'est pour me délivrer que cette enfant avait besoin d'argent, qu'elle en a demandé à son fiancé ; mais ils sont innocents tous les deux, je vous le jure, tous les deux !

Tout cela avait été débité rapidement, tout d'une haleine.

En parlant, Thomas avait les gestes égarés, les yeux hagards.

— Monsieur le juge voit bien, dit Samuel, qu'il a réellement affaire à un fou.

D'un mouvement, Thomas se retourna.

Il eut un geste de menace terrible.

— Un fou ! misérable !... Tu sais bien que je ne l'ai jamais été plus que toi !

— Cet homme est bien James Myler, ajouta Burke, un malheureux confié à mes soins depuis plusieurs années..

Thomas le saisit à la gorge.

— Pas un mot de plus, bandit, ou je t'étrangle !

Le juge s'était levé, véritablement effrayé.

Il frappa sur son timbre à plusieurs reprises.

L'huissier entra.

— Des gardes ! demanda-t-il.

En un clin d'œil, la pièce fut pleine d'agents.

On se jeta sur Thomas.

On arracha de ses mains crispées le docteur, à moitié mort...

Le malheureux père de Lill, hors de lui, écumait.

Quand il se fut remis et put parler un peu, il s'aperçut de la faute qu'il avait commise.

Il voulut la réparer.

Il n'était plus temps.

— Que monsieur le juge m'excuse, balbutia-t-il, mais je n'ai pas été maître de mon premier mouvement. J'ai tant souffert ! Depuis seize ans, je me débats ainsi pour repousser ce nom, cette personnalité de James Myler dont on m'a affublé... et qui fait de moi un fou et un assassin.

Et le malheureux éclata en sanglots.

— Cet homme a toujours prétendu, en effet, dit le docteur, qu'il n'était pas James Myler. C'est pourtant sous ce nom qu'on me l'a confié après qu'il eut commis deux crimes horribles.

Thomas, qui était maintenu maintenant par deux gardiens, se débattit violemment.

— C'est faux ! c'est faux ! hurla-t-il.

Burke s'était rapproché du bureau du magistrat, pendant que les gardes, au contraire, emmenaient Thomas à l'écart.

Il avait repris son air doucereux, insinuant. Il parlait à demi-voix, et Samuel, encore tout pâle de terreur, mais qui avait recouvré un peu d'aplomb, l'appuyait du geste.

Il racontait la vie du prétendu James Myler, la façon dont il avait usurpé le nom de Thomas Moore, après la mort de ce malheureux dans l'établissement, à côté de lui.

A l'appui de ses dires, le misérable tirait de ses poches des pièces, des certificats dont il s'était muni.

Le juge d'instruction semblait réellement ébranlé.

Chaque mot qui était parvenu aux oreilles de Thomas, toujours solidement maintenu, avait augmenté encore la rage qui s'était emparée du pauvre homme.

Il se sentait de nouveau perdu, perdu.

Il s'approcha du bureau.

— Tout est faux, dit-il, je ne suis pas fou. Je ne suis pas James Myler. Je suis Thomas Moore ! J'accuse mon frère, le docteur ici présents, de m'avoir fait séquestrer sans droit pendant seize ans !...

Le malheureux avait dit tout cela d'un ton assez calme.

Il paraissait redevenu raisonnable.

Néanmoins le juge semblait fort embarrassé.

Que croire ?

Que faire ?

Il s'en tira dans un faux-fuyant.

— Cette nouvelle affaire, messieurs, dit-il, n'est pas de ma compétence. Vous êtes tous sujets anglais. C'est en Angleterre que le crime, si crime il y a eu, a été commis... C'est en Angleterre qu'il doit être jugé.

Thomas tressaillit.

— En Angleterre, dit Thomas avec volubilité, on ne me croira pas, on ne me rendra pas justice !

— Je ne puis rien, pourtant, dit le magistrat. C'est l'ambassade seule que cela regarde.

Et il eut un mouvement comme pour congédier ce groupe d'importuns.

— J'espère bien, dit Burke, que vous n'allez pas laisser sortir cet homme librement.

Le juge regarda le docteur.

— Que voulez-vous dire ?

— Il y a des mesures de sécurité indispensables. Avec mon autorité de docteur, je vous prévient de nouveau que cet homme est des plus dangereux... Vous seriez responsable des malheurs qui surviendraient.

Le magistrat allait répondre, assez perplexe, quand l'huissier entra et lui remit une carte.

Après y avoir jeté un coup d'œil, il se tourna vers le docteur et son compagnon.

— Voilà qui va trancher toute difficulté, dit-il. C'est

M. Coloner, un des secrétaires de l'ambassade anglaise, qui demande à me parler.

Le juge d'instruction avait commandé à l'huissier d'introduire M. Coloner.

M. Coloner entra.

C'était un jeune homme de vingt-deux à vingt-trois ans au plus, d'aspect grave et sérieux, le regard froid.

Il était grand et maigre, sanglé dans une redingote étroite qui faisait valoir l'exiguïté de sa taille.

D'un regard, il embrassa la scène, salua le juge d'instruction, en apercevant le docteur Burke, il alla à lui et lui toucha la main.

Thomas avait osé à peine lever les yeux sur lui.

— Monsieur le juge m'excusera, dit-il en commençant, si je viens le troubler au milieu de ses travaux. Mais j'avais été prévenu que MM. Samuel Moore et Burke, auxquels j'ai une communication très urgente à faire se trouvaient ici.

Le docteur s'avança.

— Permettez-moi de vous présenter mon ami et mon associé, sir Samuel Moore.

Samuel s'inclina profondément.

M. Coloner lui rendit son salut.

— Vous nous dérangez d'autant moins, monsieur, dit le magistrat avec bonhomie, que nous nous trouvions en présence d'un cas délicat, que j'allais être obligé de soumettre à l'ambassade anglaise.

Le secrétaire affecta une grande surprise.

— Quoi donc, monsieur ?

Le juge expliqua la situation et raconta ce qui s'était passé.

— C'était justement pour ce motif, dit M. Coloner, que j'avais besoin de voir MM. Samuel Moore et Burke.

Burke s'avança.

— Il est ici, dit-il à demi-voix.

Le jeune homme eut un sursaut.

— Ici ?

— J'étais loin de m'attendre, monsieur, dit-il, à trouver dans votre cabinet l'homme que nous cherchons depuis si longtemps. Voulez-vous me permettre de l'interroger et de prendre sur son compte les renseignements dont j'avais besoin et que je venais demander au docteur Burke ?... J'aurai ainsi le temps de préparer mon rapport et de l'envoyer ce soir.

— Faites, monsieur. C'est vous désormais que cette affaire regarde.

L'Anglais s'approcha de Thomas Moore.

— C'est vous, mon ami, demanda le secrétaire, qui vous nommez James Myler ?

— Non, monsieur... James Myler n'est pas mon nom... James Myler est un nom qu'on m'a donné.

— Dans quel but, selon vous, reprit l'interrogateur, vous aurait-on donné ce nom de James Myler ?

— C'est pour me faire passer pour un fou véritable. Il y avait, en effet, dans l'établissement un fou de ce nom.

— Ainsi, reprit M. Coloner, vous prétendez n'avoir jamais été fou ?

— Jamais, monsieur.

Burke et Samuel ricanèrent.

— Pourquoi vous aurait-on fait passer pour fou ? Qui avait intérêt à se rendre coupable de la séquestration dont vous vous plaignez d'avoir été victime ?

— Mon frère.

— Vous avez donc un frère.

— Samuel Moore est mon frère, mon frère aîné.

— Pouvez-vous prouver ce que vous avancez ?

— Je n'ai aucune preuve. Pendant seize ans j'ai été retranché du nombre des vivants.

Le malheureux ne sait pas ce qu'il dit, murmura celui-ci.

Thomas eut un frémissement involontaire, qu'il reprit aussitôt.

— Mon frère est mort depuis longtemps, dit le banquier...

— Nous avons son acte de décès, ajouta Burke.

M. Coloner sembla ne pas entendre.

— Il se tourna vers le prétendu James Myler...

— Racontez-moi dans quelles circonstances vous avez été enfermé, pris pour un fou.

Thomas Moore fit paisiblement le récit de ce qui lui était arrivé— récit que nos lecteurs connaissent. A plusieurs reprises, Samuel et Burke essayèrent de l'interrompre, mais M. Coloner leur imposa silence.

Les deux misérables commencèrent à sentir la crainte les gagner.

Quand ce fut fini, pourtant, M. Coloner, toujours impassible, se tourna vers eux.

— Qu'avez-vous à répondre, messieurs ?

— Tout est faux, monsieur, s'écria Samuel.

— Tout, appuya Burke.

Thomas fit un mouvement.

L'interrogateur lui imposa silence.

— Laissez parler ces messieurs.

Le père de Lili se tut et revint à sa place, tout frémissant.

Qu'allaient inventer les misérables pour le perdre de nouveau ?

Il écouta, le front baigné de sueur froide.

La physionomie de M. Coloner ne lui disait rien de bon.

Tout ce que narrait le complice de Samuel Moore paraissait vraisemblable, et vrai.

D'ailleurs, chaque fait était appuyé sur des pièces dont le docteur était muni.

James Myler avait toujours prétendu se nommer Thomas Moore, parce qu'il avait entendu prononcer ce nom à côté de lui.

C'était une fantaisie comme en ont parfois les fous, qui s'était emparée de lui à ce moment.

Samuel Moore appuyait tout cela du regard et du geste. Son malheureux frère était mort depuis longtemps..

Il l'avait perdu tout jeune, il n'avait jamais cessé de le regretter.

— D'ailleurs, ajoutait-il, il avait un air de famille.

Ils se ressemblaient beaucoup.

On pouvait s'informer de ce détail à Londres.

Or, l'imposteur avait quelque chose de commun avec lui ?

Le malheureux était tellement changé, il avait tellement vieilli qu'il n'y avait, en effet, aucune ressemblance entre lui et le brillant gentleman qui dirigeait la banque de la rue de la Paix.

Une bouffée de fureur étreignit Thomas au cœur.

Il ne put se contenir.

Un mot sortit de ses lèvres, un mot brutal, enragé.

— menteur ! menteur ! hurla-t-il.

Et il s'élança sur son frère.

Les gardes se précipitèrent sur lui, l'entraînèrent de nouveau.

Ses yeux étaient hagards.

Sa bouche écumait.

Il ressemblait de nouveau à ce moment à un véritable fou furieux.

— C'est un de ses accès qui le prend, murmura Burke tranquillement.

Thomas se tourna vers lui, lui cracha à la face toute sa haine et son mépris.

— Je ne suis pas fou, misérable, tu le sais bien ! Je ne suis pas fou !

M. Coloner s'adressa à Burke :

— Vous affirmez sur l'honneur que cet homme se nomme bien James Myler ?

— Sur l'honneur, oui, monsieur.

— Eh bien, fit l'Anglais, toujours calme, vous en avez menti ! James Myler avait un fils... Je suis ce fils !... Et

cet homme n'est pas mon père, car mon père est mort depuis longtemps.

X

endant que se passaient chez le juge d'instruction les événements que nous venons de raconter, une scène non moins tragique avait lieu boulevard Maillot, dans l'hôtel de Samuel Moore. Après le départ de son mari, qui l'avait quittée de bonne heure et sans lui rien raconter de ce qu'il allait faire, Juana s'était rendormie, et le soleil était haut quand elle ouvrit les yeux.

Les domestiques avaient ordre de ne pas pénétrer chez elle avant qu'elle n'eût tiré le cordon de sonnette, et pour rien au monde ils n'auraient enfreint cette consigne.

Elle étendit la main, voulut saisir le cordon de sonnette, qui pendait d'ordinaire à son chevet, près de sa tête mais ses doigts ne rencontrèrent que le vide.

Elle se dressa à demi, très surprise.

Elle chercha de ses mains fébriles, à travers les rideaux contre le mur.

Rien !

Il n'y avait plus de cordon de sonnette.

Alors elle sentit un petit frisson entrer en elle.

Elle se leva sur son séant, effarée.

Un cri effrayé sortit de sa gorge.

— Jenny ! Jenny !

Elle sauta à bas de son lit, courut à la porte, mais là un homme, ou plutôt un spectre, quelque chose de formidable comme une apparition surnaturelle, se dressa devant elle.

— Pas un mot ! pas un cri ! dit l'homme, ou tu es morte !

Elle recula instinctivement, terrifiée.

Elle avait reconnu Lionel.

— Personne ne peut t'entendre, dit celui-ci. J'ai pris mes précautions, et je te tiens ! Les portes sont fermées, à nous deux.

Et en disant ces mots, il l'avait saisie à la gorge.

Elle se débattait tragiquement.

Elle criait : A l'aide ! au secours ! avec des clameurs que la peur doublait.

A chaque mouvement, il la serrait plus durement, la ramenait près du lit, déchirant de ses mains rudes la batiste frêle qui la couvrait.

— Je te dis, fit-il, que personne ne t'entendra... que personne ne viendra... Tout le monde est sorti... Personne ne m'a vu entrer...

— C'est impossible !

— Je veux me venger.. L'heure du châtement est venue pour toi !...

— Misérable !

— Tu as donc oublié la nuit où tu m'as laissé mourant, assommé, sur les pavés de Londres ?

Elle fit sourdement, comme se parlant à elle-même :

— Non !

— Tu t'en souviens, n'est-ce pas ?

— Je n'ai rien oublié.

— Je t'avais sauvée de la prison, moi, de l'échafaud peut-être.

Elle tressaillit.

— Ne me rappelle pas cela.

— Tu ne veux pas que je te parle de ton premier crime ?

— Non, non...

— Ce jour-là, tu m'avais menti encore... Tu as toujours menti... On te poursuivait de rue en rue... Tu ne savais où te réfugier... Je t'offris un asile chez moi au risque d'être pris avec toi, d'être accusé d'être ton complice.

— Oui, oui, je sais.

— Tu fuyais la maison de Daniel Moore, le père de ton mari, maison dans laquelle tu avais fait entrer la mort et le deuil.

— Ne me parlez pas de cela.

— Tu avais empoisonné le vieillard pour te défendre de lui, m'avais-tu dit ?

— C'était vrai.

Il lui saisit le poignet, la tordit sous lui.

— Mensonge ! mensonge toujours !... C'était pour le voler... Tes poches étaient pleines de pièces d'or et de bijoux, que tu avais été forcée de jeter dans la Tamise en t'enfuyant... Est-cevrai cela ?

Elle courba la tête.

— C'est vrai.

— Peu importe ! Tu n'avais plus besoin de moi... Je n'étais plus bon à rien... Tu cherchais une nouvelle conquête... plus riche... Tu avais fait peu de bien... Tu avais changé de nom... Tu étais devenue à mon bras Juana l'Italienne. Je gagnais de l'argent à ce moment... j'avais des succès sur les théâtres de Londres ; mais je n'en gagnais pas assez pour toi... Il te fallait une fortune assise... Le hasard ou plutôt la Providence fit que le fils même de l'homme que tu avais fait mourir laissât tomber ses yeux sur toi... T'en souviens-tu ?

— Oui, oui...

— Quand tu as appris que c'était Samuel Moore, le fils de Daniel, qui t'aimait...

— Tu sais que j'ai voulu résister, fuir...

— Cela fut un éclair... Le lendemain, je te trouvais mariée avec lui... Il n'a jamais su ?

— Jamais !...

— Je pourrais tout lui apprendre.

Elle eut un tressaillement brusque.

— Tu ne feras pas cela !... Tu ne le feras pas !

— Il serait trop tard maintenant.

— Trop tard ?

Pendant qu'il parlait, Juana s'était dégagée peu à peu.

Elle avait réussi à gagner la table de nuit.

Sa main avait ouvert un tiroir.

Elle tenait maintenant un petit revolver microscopique.

Elle le braqua sur son ancien amant.

— Tu as trop parlé, Lionel...

Et elle fit feu.

L'homme, atteint en pleine poitrine, poussa un cri rauque.

Puis il bondit comme un lion blessé.

— Ah ! coquine ! coquine !

Il sortit son poignard de sa poche, la frappa à la gorge, et ils tombèrent tous les deux...

A ce moment, de grands coups s'entendaient au dehors...

On frappait à la porte à coups redoublés.

La serrure céda enfin.

Des agents se précipitèrent.

A la vue du spectacle qui s'offrit à leurs yeux, ils poussèrent un cri d'horreur, puis on interrogea les domestiques.

Ils n'avaient rien vu, rien entendu. Aucun d'eux ne connaissait l'homme trouvé mort à côté de leur maîtresse... Ils ne l'avaient jamais aperçu... Ils ne savaient pas d'où il venait... Ils ne l'avaient pas vu entrer... On supposa qu'il avait escaladé le jardin, la nuit, et qu'il s'était caché quelque part, attendant un moment favorable pour pénétrer dans la chambre de Madame...

C'était un voleur qui avait été surpris.

On fit l'enquête dans ce sens.

Juana, qu'on avait portée sur son lit et essayé de ranimer, n'avait pas repris connaissance.

Elle était morte sans avoir pu parler.

Des papiers trouvés dans les poches de l'assassin firent connaître que c'était un nommé Lionel, artiste.

Le corps, exposé à la Morgue, ne fut jamais reconnu... mais le frappe du boulevard Maillot fit un bruit énorme et resta longtemps dans la mémoire des Parisiens.

ÉPILOGUE

La révélation inattendue de M. Coloner avait produit dans le cabinet du juge d'instruction l'effet d'un véritable coup de foudre... Samuel et Burke, atterrés, avaient poussé un cri de terreur involontaire, et cherché instinctivement une issue pour fuir, mais sur un signe du magistrat, les gardiens s'étaient mis devant et leur avaient fermé tout passage. Thomas était pétrifié. Il était tombé à genoux, et il y restait immobile, comme en extase, les yeux au ciel, remerciant intérieurement la destinée qui avait eu enfin pitié de lui.

Le juge d'instruction n'avait pas été maître non plus de sa stupéfaction. Il s'était dressé sur son siège, et, il regardait alternativement, avec des yeux effarés, les trois hommes qu'il avait devant lui.

Il comprenait tout maintenant.

C'était un drame intime, un drame de famille terrible qui se dénouait devant lui, et de la façon la plus imprévue.

Il était loin des trois mille francs volés, d'Armand Rivière et de son amie.

Il voyait clair dans cette trame.

Thomas n'avait pas encore pu retrouver la voix, tellement la joie le suffoquait.

Quand il put parler enfin, il se dirigea vers son sauveur.

— Oh ! monsieur, s'écria-t-il, soyez béni mille fois... Vous me croyez donc, vous?... Vous me ferez rendre justice, ainsi qu'à ces enfants.

L'Anglais le regarda.

— Quels enfants ?

Alors Thomas Moore raconta l'histoire...

— Ils ne sont pas coupables, ajouta-t-il. C'était pour moi, pour me délivrer...

— C'est donc là le secret, dit le magistrat, qu'ils n'avaient pas voulu me révéler?...

— Ils se seraient fait condamner tous les deux plutôt que de me perdre !

Le juge d'instruction frappa sur son timbre.

— Qu'on m'amène, commanda-t-il, les deux prévenus.

Quelques secondes de silence se passèrent, puis Lili et Armand furent introduits.

A l'aspect de tout le monde qui encombrait le cabinet du juge, ils eurent un mouvement de frayeur ; puis Lili, apercevant son père, poussa un cri...

Et elle chancela.

— Lui ! murmura-t-elle. Ah ! mon Dieu !

Thomas se précipita et la reçut dans ses bras.

— Tout est découvert, murmura-t-il... Je suis sauvé...

La jeune fille le regarda, les yeux baignés de larmes douces.

— Sauvé ? bégaya-t-elle.

— Sauvé, je suis libre...

— Et nous ne serons plus séparés ?

— Et nous ne serons plus séparés...

La pauvre enfant chancelait.

Puis tout à coup un nom sortit de ses lèvres :

— Armand !...

Et se tournant vers son père :

— Oui, oui, et c'était pour vous délivrer que j'avais quitté ma retraite. Le ciel m'en a récompensé ! M. le juge d'instruction, qui sait tout maintenant, aura de l'indulgence.

— Malheureusement, fit le magistrat, une plainte a été portée...

Samuel Moore, qui, depuis un moment, faisait des efforts violents pour dompter l'émotion qui le gagnait, se leva...

— Cette plainte, dit-il, je la retire !... D'ailleurs, tous mes biens appartiennent à mon frère maintenant. La part qui me revenait était dévorée depuis longtemps, quand poussé par les mauvais conseils d'une femme qui m'a perdu, je me suis rendu coupable d'un crime qu'une vie entière de douleurs n'expierait pas. Tout est à mon frère. Je le prie seulement d'avoir pitié de moi ! J'ai été un misérable, un infâme !

Il éclata en sanglots...

Thomas touché, allait lui tendre la main, quand M. Coloner se mit entre eux.

— C'est à la justice anglaise que ces hommes appartiennent... C'est elle qui décidera de leur sort ! La femme qui a été la complice, l'instigatrice plutôt, de tous ces forfaits, n'échappera pas non plus au châtement qui lui est dû, car je vais prendre des mesures pour la faire arrêter, et je prierai M. le juge de vouloir bien me faire prêter main-forte par ses agents.

Et il s'éloigna, emmenant avec lui Samuel et Burke, enchaînés et entourés de gardiens.

Après le départ du secrétaire d'ambassade, le juge d'instruction, se tournant vers Armand, lui dit d'un ton solennel :

— Monsieur Armand Rivière, vous êtes libre !

Le jeune homme poussa un cri de joie et courut à Lili, incapable de prononcer une parole.

La jeune fille lui ouvrit les bras, et Thomas, les pressant tous les deux sur son cœur, s'écria, tout inondé de larmes de joie, tout secoué d'émotion et de bonheur :

— Mes enfants, mes chers enfants !

Le mariage de M. Armand Rivière et de M^{lle} Louise Moore eut lieu trois mois environ après ces événements, à la Madeleine, au milieu d'une affluence considérable...

Samuel Moore était mort de chagrin dans sa prison.

Quant au docteur Burke, tous ces événements avaient troublé sa raison.

On avait dû le faire enfermer dans l'établissement de santé qu'il avait longtemps dirigé et où il avait pris la place de l'infortuné Thomas Moore.

Celui-ci, qui a cédé la maison de banque de la rue de la Paix, vit maintenant heureux avec ses enfants.

Il s'est fait construire un petit hôtel, et M. et M^{me} Bourgeois sont devenus ses concierges. Rien n'est oublié pour récompenser le dévouement que ces braves gens ont eu pour sa fille et pour lui.

Thomas Moore a fait élever à la mémoire de la mère de Louise, au cimetière de Passy, un monument splendide, où il vient s'agenouiller presque tous les jours.